



**HAL**  
open science

**Monument/Document. Etudes de sémantique  
grammaticale et lexicale, d'historiographie linguistique  
et de métalexicographie.**

Dominique Neyrod

► **To cite this version:**

Dominique Neyrod. Monument/Document. Etudes de sémantique grammaticale et lexicale, d'historiographie linguistique et de métalexicographie.. Linguistique. Université de Perpignan Via Domitia (UPVD), 2018. tel-02501637

**HAL Id: tel-02501637**

**<https://univ-lemans.hal.science/tel-02501637>**

Submitted on 7 Mar 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dominique Neyrod

## **Monument/Document**

Études de sémantique grammaticale et lexicale, de  
métalexicographie et d’historiographie linguistique.

Document de synthèse d’activités scientifiques  
Présenté dans le cadre de l’Habilitation à diriger des recherches  
(HDR)

### **Composition du jury :**

Mme Gabrielle Le Tallec-Lloret, Président du jury, Professeur des Universités, Université  
Paris 13 Paris-Nord Villetaneuse

Mme Marie-Christine Bornes Varol, Rapporteur du jury, Professeur des Universités,  
Inalco

Mme Marie-Hélène Maux-Piovano, Rapporteur du jury, Maître de conférences HDR,  
Université de Strasbourg

M. Gilbert Fabre, co-garant, membre du jury, Professeur des Universités, Université Paris  
13 Paris-Nord Villetaneuse

M. Christian Lagarde, co-garant, membre du jury, Professeur des Universités, Université  
de Perpignan UPVD

M. Ridha Mami, membre du jury, Professeur des Universités, Université de la Manouba,  
Tunisie

### **Soutenance**

Université de Perpignan Via Domitia, 30 Juin 2018

## SOMMAIRE

---

<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>5</b>
Monument-Document.....	5
Discours du mot-discours sur le mot.....	5
Implicite-explicite.....	5
Une “position d’archéologue”.....	6
Une unité ultérieure.....	7
<b>I. DE L’ARCHÉOLOGIE À LA LINGUISTIQUE ET À L’HISPANISME.....</b>	<b>9</b>
1. 1972-1976 : l’archéologie et les langues.....	9
2. 1976-1985 : l’espagnol, la linguistique et les langues amérindiennes.....	10
3. Retour à l’hispanisme.....	12
<b>II. DE LA SÉMANTIQUE GRAMMATICALE A LA SÉMANTIQUE LEXICALE : THÉORIES ET MÉTHODOLOGIES.....</b>	<b>13</b>
1. Sémantique syntaxique. Typologie. Universaux.....	13
2. Du général au spécifique.....	18
2.1. La “systématique des éléments de relation”.....	18
2.2. La perspective comparative : « ÊTRE dans les langues romanes ».....	21
3. Le mot et le monde.....	25
3.1. Dérivation et translation figurale.....	26
3.2. Entre description et prescription, la dialectique du signe et de l’objet.....	29
3.3. Le “discours du mot” et l’expérience du monde/ le “discours sur le mot” et l’intersubjectivité du sens.....	33
3.4. Le mot lexical dans le paradigme de l’énaction.....	34
3.5. La motivation sonore du signe linguistique.....	35
4. Le mot et les univers de croyance.....	37
4.1. Le mot sur l’axe horizontal et sur l’axe vertical.....	38
4.2. Le mot en diachronie et l’évolution du monde.....	39
4.3. La grammaire et les univers de croyance.....	42
4.4.....	
<b>III. L’HÉRITAGE LINGUISTIQUE ARABE EN CASTILLAN : DE LA LANGUE A L’HISTOIRE COLLECTIVE ET INDIVIDUELLE.....</b>	<b>45</b>
1. Le discours poétique.....	45
2. Les “discours de” et les “discours sur” le <i>Tesoro de la lengua castellana o espanola</i> de Covarrubias.....	49
2.1. Le “ <i>tesoro de la mora encantada</i> ”.....	50
2.2. La grammaire arabe dans le <i>Tesoro</i> : l’explicite et l’implicite.....	52
2.3. La réception des étymologies arabes du <i>Tesoro</i> : une “stratégie d’évitement”.....	52
2.3.1. Le point de vue du philohébraïsme.....	53
2.3.2. Le point de vue de la lexicographie contemporaine.....	63
2.3.3. Le point de vue 100% non-arabe.....	65
2.4. L’analyse linguistique.....	68
2.4.1. Les niveaux d’explicitation et les <i>au-delà du texte</i> .....	69
2.4.2. Les calques.....	70
2.4.3. Le protagonisme de Covarrubias dans les étymologies arabes du <i>Tesoro</i> .....	73
2.5. Le contexte socioculturel dans l’Espagne du tournant des 16 <sup>e</sup> et 17 <sup>e</sup> siècles : la langue arabe entre interdiction et fascination.....	75
2.6. Le <i>Tesoro</i> comme monument et document.....	79
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>80</b>

## INTRODUCTION

### *Monument-Document*

Pourquoi donner ce titre à cet ensemble d'études qui constituent mon dossier d'habilitation à diriger des recherches et qui, à partir de la grammaire, du lexique, de la métalexigraphie et de l'historiographie explorent toutes la question du sens ?

Il faut préciser d'abord que ce binôme est emprunté à Michel Foucault. Opposant dans *L'archéologie du savoir* archéologie et histoire des idées, Michel Foucault écrit :

[L'archéologie] « ne traite pas le discours comme *document*, comme signe d'autre chose [...]; elle s'adresse au discours dans son volume propre, à titre de *monument* »<sup>1</sup>

J'ai repris à mon compte l'opposition entre *document*, "ce qui enseigne", "ce qui montre ou démontre" et *monument*, "ce qui perpétue le souvenir", et l'ai ramenée à mes propres réflexions sur le sens de l'unité-mot, considérant que tout mot est à la fois *monument* et *document*.

Tout mot est *monument* : c'est ce que déclare implicitement la théorie de la motivation du signifiant quand cette motivation est envisagée comme enregistrement dans la substance phonique du signe et par conséquent *articulation* des propriétés saillantes du référent. Tout mot est aussi *document* lorsque les propriétés du référent sont *codifiées* dans le signifié.

### *Discours du mot-discours sur le mot*

Articulation du sens dans le mot : c'est ce que j'ai appelé le *discours du mot*. En effet, j'ai envisagé l'étude du sens à partir du postulat que les unités linguistiques de tous les niveaux, du phonème au texte, prises et analysées au sein d'un système particulier d'interprétation produisent un discours sous-jacent. Le mot, par sa structure morphologique et par sa sonorité, *dit* effectivement quelque chose qui est ce que j'appelle le *discours du mot*.

Le *discours du mot*, qui fait du mot un *monument*, a un pendant, le *discours sur le mot*, qui est la somme des hypothèses et des opinions relatives à son étymologie et fait du mot un *document*. Le *discours du mot* ancre l'unité-mot dans le texte poétique, autour duquel se sont constituées plusieurs de mes études ; le *discours sur le mot* l'ancre dans le texte lexicographique, qui a été mon principal terrain d'étude et s'est révélé être le lieu d'une polydiscursivité selon les systèmes de référence -linguistique ou historique- convoqués pour son analyse. On entre ici dans le champ de la métalexigraphie et de l'historiographie linguistique. Dans ce contexte, les notions d'*implicite* et d'*explicite* sont capitales et forment le cadre incontournable de l'herméneutique à la faveur de laquelle émergera le sens du texte.

### *Implicite-explicite*

Le binôme *implicite-explicite* traverse tous les niveaux de l'analyse du sens des unités linguistiques mais aussi de l'expérience du sujet parlant : expérience directe et concrète, presque biologique, du monde phénoménal ; expérience

---

<sup>1</sup> Foucault Michel : *L'archéologie du savoir*, Collection Tel, Gallimard, 1969, p. 189.

collective du monde des idées et des croyances ; expérience individuelle et poétique.

La dialectique de l'implicite et de l'explicite déclenche l'activité interprétative et pose des problèmes cruciaux et toujours spécifiques, que j'ai abordés selon les cas dans des cadres de pensée et selon des théories et des méthodologies différents mais jamais contradictoires : la phénoménologie de Merleau-Ponty et de Heidegger, l'énaction et la linguistique du signifiant, la lecture analogique et l'*au-delà* du texte, le *point de vue* et les univers de croyance et de discours, l'idéologie, les *pratiques discursives* et les *positivités* de Foucault

### *Une "position d'archéologue"*

Le sens des unités de langue -mot ou texte apparaît selon une position particulière du linguiste dans le cadre d'un certain système d'interprétation qui s'est construit à la faveur des événements intellectuels et personnels qui jalonnent son parcours. En cela, cette position a sans doute beaucoup à voir avec la *positivité* foucauldienne, qui « joue le rôle de ce qu'on pourrait appeler un *a priori* historique [...] j'entends désigner par là un *a priori* qui serait non pas condition de validité pour des jugements mais conditions de réalité pour des énoncés »<sup>2</sup>. Car le linguiste est aussi dans l'histoire et a une histoire. Un événement de ma propre histoire a été, depuis l'époque de mes études secondaires, un double tropisme : vers l'archéologie d'une part, vers les langues d'autre part.

Archéologie et linguistique ne sont pas des disciplines nécessairement éloignées et elles ont même été connexes aux 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles lorsque le déchiffrement d'inscriptions -et donc de langues- anciennes a généré des connaissances à la fois sur l'histoire des civilisations et sur celle des langues. Dans mon cas, elles sont connexes d'une autre manière car je me rends compte rétrospectivement que la perspective selon laquelle je considère les données de la langue est dépendante de cette "position" d'archéologue.

Il y a archéologie et archéologie ! L'"archéologie du savoir" de Foucault, qui m'a fourni d'incalculables outils méthodologiques au moment d'interpréter des configurations linguistiques, n'est pas l'archéologie que j'ai étudiée dans mes premières années d'études supérieures. Et c'est une distinction que Foucault prend bien soin d'établir en ces termes :

Ce terme [archéologie] n'incite à la quête d'aucun commencement ; il n'apparente l'analyse à aucune fouille ou sondage géologique. Il désigne le thème général d'une description qui interroge le déjà-dit au niveau de son existence : de la fonction énonciative qui s'exerce en lui, de la formation discursive à laquelle il appartient, du système général d'archive [autrement dit : « le système qui régit l'apparition des énoncés comme événements singuliers »<sup>3</sup>] dont il relève<sup>4</sup>.

L'archéologie du savoir a pour objet « le système qui *régit* l'apparition des énoncés comme événements singuliers », et l'archéologie est en quête de l'*origine*, du commencement, deux applications du sens du grec *archè*.

Quant à moi, cette "position d'archéologue" à partir de laquelle je considère les faits linguistiques, je la définirais comme recherche de la *distance*

---

<sup>2</sup> Foucault, M. : *L'archéologie... op. cit.* p. 174

<sup>3</sup> Foucault, M. : *L'archéologie... op. cit.* p. 177

<sup>4</sup> Foucault, M. : *L'archéologie... op. cit.* p. 180

entre moi-même et les objets linguistiques que j'étudie. Une distance qui s'est concrétisée par l'attrait pour les langues qui me sont étrangères ou périphériques, en ce qu'elles ne font aucunement partie de mon univers social ou familial, ce qui est le cas pour l'espagnol ; par la préférence pour les états et manifestations anciennes de la langue, qui place un certain nombre de mes travaux dans le champ de la linguistique historique, doublée d'une autre préférence pour la périphérie de la langue, qui les place également dans celui de la linguistique aréale. Car je me suis attachée à saisir l'espagnol non pas au cœur pour détourner la célèbre expression de Pablo Neruda, « España en el corazón » mais par ses marges (arabe hispanique, judéo-espagnol, langues amérindiennes), qui sont en même temps les zones des contacts avec d'autres langues et donc d'expansion, d'enrichissement du sens.

Une *distance* qui se manifeste également par le choix d'aborder les langues non pas directement, dans leur réalité et leur oralité actuelles mais indirectement, au travers du filtre que constituent leurs manifestations écrites ou ce qui a été écrit à leur propos grammairaux, dictionnaires, études linguistiques. Je crois d'ailleurs que la traque des phénomènes, des faits, des indices, des sens implicites est favorisée par cette position d'observateur géographiquement, chronologiquement, culturellement *distant*.

#### *Une unité ultérieure*

C'est selon ces lignes directrices que j'exposerai les différents éléments de cette synthèse. Dans une première partie je retracerai de façon chronologique les faits que je juge les plus significatifs et les points sensibles du processus qui ont jalonné mon parcours de l'archéologie à la linguistique et à l'hispanisme. Dans une deuxième partie, je relirai mes études de sémantique grammaticale et lexicale et les supports théoriques et méthodologiques que j'y ai mis en œuvre à la lumière de la *positivité* qui est aujourd'hui la mienne. La troisième partie sera consacrée à la question, devenue au fil des années prégnante pour moi, de l'héritage linguistique arabe en castillan.

Rédiger cette synthèse de mes activités scientifiques, c'était rassembler dans un projet unitaire des textes qui s'étalent sur une période de plus de trente ans, des intuitions, des idées, des hypothèses qui ont fait leur chemin pendant toute cette période. L'unité de cet ensemble est donc nécessairement *ultérieure*, et « peut-être [...] plus réelle d'être ultérieure »<sup>5</sup>. Retracer un parcours, en effet, c'est élaborer un discours et rendre explicites des motivations, des

---

<sup>5</sup> Pendant la période au cours de laquelle j'élaborais cette synthèse, j'ai relu des passages de *A la recherche du temps perdu*. Dans l'un d'eux, la réflexion longuement développée par le Narrateur sur l'unité ultérieure des grandes œuvres littéraires et musicales du 19<sup>e</sup> siècle a rencontré la question que je me posais moi-même à propos de l'unité nécessairement *a posteriori* de mes modestes écrits linguistiques. L'analogie que je me risque à faire – bien témérairement si l'on considère que les œuvres auxquelles pense le Narrateur ne sont rien moins que *l'Histoire de France* de Michelet, *La comédie humaine* de Balzac et la *Tétralogie* de Wagner – ne concerne que le point de vue rétrospectif et unificateur sur des morceaux qui n'avaient pas été conçus au départ comme parties d'un tout. V. Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, *La Prisonnière*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 1954, p. 160-161. Je profite de cette note pour déclarer dès l'abord, et en tenant compte du fait qu'elle n'a sa place nulle part dans la narration de mon parcours intellectuel parce qu'elle y est omniprésente, l'énorme influence sur ma perception des choses qu'a exercée *A la recherche du temps perdu*, que j'ai lu pour la première fois à l'âge de 15 ans et que je n'ai cessé de relire jusqu'à présent.

attractions, des choix qui se sont en réalité *imposés* peu à peu à nous, et souvent obscurément, bien plus que nous ne nous les sommes *proposés*, et ne sont devenus convergents que *rétrospectivement*. Le travail interprétatif est donc grand. Comme l'a si justement formulé Antonio Machado, « Caminante, no hay camino, se hace el camino al andar ».

## I. DE L'ARCHÉOLOGIE A LA LINGUISTIQUE ET A L'HISPANISME

Le double tropisme, vers l'archéologie et vers les langues, qui a marqué mes années de formation a été associé successivement ou simultanément à d'autres attirances : vers les mondes proche et moyen oriental d'une part, méditerranéen d'autre part, hispano-américain enfin. C'est ainsi que mon intérêt s'est tourné vers l'archéologie orientale, l'archéologie classique et l'archéologie hispano-arabe ; et sur le plan linguistique, vers l'espagnol, l'arabe et les langues amérindiennes. C'est au sein de cet entrelacs d'attirances et de connaissances -plus ou moins approfondies selon les matières- que s'est construite ma personnalité intellectuelle.

### 1. 1972-1976 : l'archéologie et les langues

Mon tropisme initial vers l'archéologie (sanctionné par l'obtention en 1976 de la licence d'Histoire de l'art et Archéologie, commencée à Lyon II et terminée à Paris IV) est certainement dû à ma fréquentation journalière, pendant toute ma scolarité secondaire, du latin et du grec et de leur univers. Certes cet univers était surtout celui de la grammaire et des textes de thème et de version, mais pour qui était sensible aux réalisations de l'esprit humain, il incluait aussi les œuvres, poétiques, philosophiques et artistiques. C'est au grec que j'ai accordé la première place dans mon imagination pour des raisons au nombre desquelles figurent bien sûr l'architecture, la statuaire, les dialogues de Platon, mais aussi le facteur d'étrangeté que représentait pour moi sa graphie, ainsi que son aire d'extension, entre Proche Orient et Méditerranée.

C'est donc l'archéologie grecque et orientale qui me fascinait, mais à l'époque où je faisais ma licence, les professeurs désireux de former de jeunes archéologues susceptibles d'être utiles à leur profession ne leur conseillaient pas de se diriger vers ces prestigieux terrains exploités depuis plus d'un siècle, mais vers les nouveaux terrains, infiniment plus obscurs mais très prometteurs de l'archéologie médiévale d'Occident. J'ai alors trouvé un compromis en me tournant vers l'archéologie musulmane. Ayant suivi les cours d'archéologie hispano-arabe de Michel Terrasse et participé à une campagne de fouilles à Betera, site proche de Valencia, je me préparais à faire, sous la direction de Janine Thomine-Sourdel, une maîtrise qui, réunissant mes différents intérêts pour l'art, pour l'archéologie, pour le monde hispanique et pour le monde arabe, avait pour sujet les plafonds *artesonados* en Espagne<sup>6</sup>.

---

<sup>6</sup> Ce travail n'a malheureusement jamais vu le jour. Bien que j'aie consacré un séjour en Espagne à la collecte d'images et de documentation, la réalisation de ce projet de maîtrise a été définitivement interrompue par un long voyage en Amérique centrale et en Colombie (automne 1975-été 1976), au retour duquel je me suis tournée vers les études d'espagnol et de linguistique. Pour l'anecdote, j'ajouterai que j'ai appris récemment que Patrick Charaudeau avait vécu une expérience semblable et abandonné son projet de maîtrise sur l'art mudéjar en Espagne « lorsqu'est arrivé Bernard Pottier à l'Institut hispanique, qui dispensait au titre de l'épreuve de philologie obligatoire un cours de phonétique historique selon des concepts linguistiques. Ce fut le déclenchement qui me fit changer d'orientation [...] ». *L'archive du lundi n° 45- Patrick Charaudeau, itinéraire d'un linguiste, de la propédeutique au doctorat d'état.* <https://ieh.hypotheses.org/category/larchive-du-lundi>



Il est nécessaire de m'arrêter sur l'apparition inattendue, dans un parcours initialement placé sous le signe des cultures anciennes classiques, du monde médiéval hispano-arabe. Elle est en fait le résultat de l'attraction qu'ont exercée sur moi des langues, l'espagnol et l'arabe, qui n'ont de place ni l'une ni l'autre dans mon histoire familiale ou dans mon cursus scolaire mais pour lesquelles j'ai ressenti dès l'adolescence une grande attirance.

A l'époque de mes études secondaires on ne pouvait étudier au lycée plus de trois langues qui furent pour moi le latin, le grec et l'anglais. Mais attirée par la langue espagnole, j'ai commencé à l'étudier par moi-même, dans des manuels scolaires, pendant mes années de lycée, et à la pratiquer au cours de nombreux séjours que j'ai faits en Espagne au début des années 70 et plus tard dans mon cercle de relations amicales constitué presque exclusivement par de jeunes latino-américains, argentins, chiliens, uruguayens en exil, et colombiens. Quant à la langue arabe et à la culture qu'elle véhicule, c'est dans mon enfance et ma prime adolescence, dans le sillage de la guerre d'Algérie et de la guerre des Six-Jours, qu'a eu lieu ma rencontre avec elles, dans un mouvement d'empathie qui m'a poussée quelques années plus tard, pendant les deux dernières années de mes études secondaires, à suivre des cours hebdomadaires d'arabe, sanctionnés par le Certificat d'arabe littéral de l'Institut d'Etudes Islamiques de Paris-Sorbonne Nouvelle que j'ai obtenu en 1972.

C'est donc d'abord dans le domaine de l'archéologie que j'ai découvert la zone de contact, de conjonction entre l'arabe et l'espagnol, qui allait nourrir vingt ans plus tard l'essentiel de mon travail de recherche en linguistique. Car dans les années 1990, mon intérêt pour la langue et les réalités arabes a été réveillé par l'actualité politique et par des amitiés avec des personnalités intellectuelles arabes —poètes, artistes, éditeurs— qui ont eu leur part, parfois immatérielle, dans l'émergence de mes premières études lexicologiques reposant sur la part arabe de la langue espagnole.

Mais entretemps, un nouveau tropisme, vers l'Amérique latine cette fois, m'avait requise, qui était le résultat d'un concours de circonstances et de rencontres. En effet, je m'étais inscrite dès mon arrivée à Paris en 1973 à ce qui avait été l'Ecole nationale des langues orientales —nom délicieusement évocateur pour moi, devenu fort prosaïquement INALCO-. Là, une intense curiosité pour les civilisations précolombiennes, que je ne connaissais qu'à travers des reproductions de leur statuaire, m'a dirigée vers l'apprentissage du quechua, que je voyais comme un accès à ces civilisations. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Yaquicha Weller, ancienne élève de Martinet, créatrice de l'enseignement du quechua à l'INALCO, personnalité intellectuelle atypique, connue et redoutée pour son esprit frondeur, d'une grande culture linguistique, philosophique et littéraire, avec qui j'ai eu d'innombrables discussions qui ont contribué à former ma propre personnalité intellectuelle et scientifique, en éveillant chez moi le goût de l'érudition et en renforçant ma propension à l'étude analytique des faits. C'est principalement grâce à elle que je me suis tournée vers l'Amérique latine et les langues amérindiennes.

## **2. 1976-1985 : l'espagnol, la linguistique et les langues amérindiennes.**

Ce déplacement de mes intérêts culturels de l'ancien monde méditerranéen vers le Nouveau Monde s'est matérialisé sous la forme d'un premier long voyage en

Amérique latine (automne 1975-été 1976) au cours duquel j'ai traversé le Mexique et toute l'Amérique centrale jusqu'en Colombie où j'ai séjourné plusieurs mois. Il a donné un tour nouveau à mon parcours universitaire puisqu'à mon retour, j'ai fait en un an la licence d'espagnol à l'Université Paris IV (1977) et j'ai commencé à m'initier à la linguistique sous les auspices du guillaumisme et de ce qu'on n'appelait pas encore la Linguistique du signifiant, avec pour professeurs des figures telles que Maurice Molho, Haïm Vidal-Sepiha, Michel Launay et Bernard Pottier.

Haïm Vidal-Sepiha m'a fait connaître le judéo-espagnol et cette variété d'espagnol ancien dont les diverses réalisations dialectales ont été façonnées par autant de langues en contact aurait pu être pour moi un objet linguistique de prédilection. Mais je subissais à cette époque l'attrait plus fort des langues amérindiennes. J'ai été heureuse, bien des années plus tard, de pouvoir lui rendre un discret hommage en écrivant à la demande de l'éditeur un article de vulgarisation sur le judéo-espagnol, paru dans les *Carnets Séguier* en 2000<sup>7</sup>.

C'est aussi Haïm Vidal-Sepiha qui m'a conseillé de m'adresser à Bernard Pottier pour la direction de mon mémoire de maîtrise. J'ai ainsi suivi le séminaire de linguistique générale de Pottier à la Sorbonne et son séminaire de langues amérindiennes à l'École Pratique des Hautes Études et j'ai réalisé sous sa direction mes premiers travaux de recherche, qui se sont situés dans le champ de la linguistique générale et des langues amérindiennes.

Ma maîtrise (1978), mon DEA (1979) et mon doctorat (1985) étaient tous trois axés sur l'analyse du sens au niveau des unités grammaticales des trois grandes langues que sont le quechua, le nahuatl et le guaraní, ainsi que du waunana, langue de bien moindre expansion parlée dans le sud du département du Chocó colombien. J'examinerai plus loin en détails le support théorique de ces travaux et la méthodologie mise en œuvre, mais je veux en souligner ici un aspect : ce n'est pas sur la réalité actuelle de la langue orale que j'ai travaillé mais exclusivement sur des descriptions linguistiques modernes (années 1960 et 1970) ou sur des grammaires du 17<sup>e</sup> ou du 18<sup>e</sup> siècle, autrement dit sur des réécritures de la langue selon des systèmes de pensée —linguistique générale ou grammaire latine— qui lui sont essentiellement étrangers et constituent entre le linguiste et la réalité langagière ce filtre qui laisse toute sa place au travail interprétatif. Tel était dès le début de mon parcours de recherche la nature particulière de mon approche de la langue.

C'est en raison de cette position particulière que je n'ai pas eu le désir de faire du terrain, d'entrer dans un contact direct avec l'une ou l'autre langue amérindienne et d'en réaliser une première ou nouvelle description, comme le faisaient la plupart des participants au Séminaire de B. Pottier : Yaquicha Weller et Gerald Taylor pour le quechua, Michel Launay pour le nahuatl, Michel Dessaint pour le guaraní, etc. Après ma soutenance de thèse en 1985, j'ai pris conscience du fait que l'univers culturel et linguistique amérindien avait maintenu en éveil ma curiosité pendant une dizaine d'années mais n'avait pas suscité ma passion. Les langues amérindiennes n'avaient pas été le véritable objet de ma recherche mais le prétexte à la mise en œuvre d'une activité d'analyse ; elles n'entraient pas dans mon univers intellectuel et

---

<sup>7</sup> Neyrod, D. : « Judéo-espagnol : quelques éclaircissements », *2000 ans d'Algérie 3*, Carnets Séguier, Ed. Atlantica, 2000, p. 79-93.

imaginaire qui était depuis toujours ancré dans le monde méditerranéen et proche-oriental.

### 3. Retour à l'hispanisme

J'ai donc fait retour à l'hispanisme par le biais de l'enseignement comme vacataire à l'université Paris 7, UFR d'Etudes Interculturelles de Langues Appliquées (1984-1993) et UFR de Linguistique (1990-1993), à l'Institut Catholique de Paris (1991-1992), à l'Institut hispanique de Paris IV (1999-2000) ; par le biais de la traduction, comme traductrice extérieure à l'UNESCO et co-traductrice avec Y. Weller de l'ouvrage de Jorge Castañeda *La vida en rojo. Una biografía de Che Guevara*, paru en français sous le titre *Compañero. Vie et mort de Che Guevara* (Grasset 1998)<sup>8</sup> ; par le biais des concours, CAPES externe d'espagnol (1993), agrégation externe d'espagnol (1996) à la suite desquels j'ai enseigné dans le secondaire avant d'être élue en 2000 comme maître de conférences sur le poste de linguistique du département d'espagnol de l'Université du Mans ; par le biais de la recherche enfin.

Même si, comme on le verra, mon activité de recherche avait déjà commencé à trouver son objet avant que j'accède au statut d'enseignant-chercheur, il est certain que c'est à partir du moment où j'ai acquis ce statut qu'elle a vraiment pris son essor. L'essentiel de mes publications date donc des quinze dernières années mais c'est néanmoins au cours d'une plus longue période que j'ai fait des rencontres d'œuvres, d'auteurs, de théories, de collègues, qui toutes ont fait évoluer ma réflexion et mes travaux. L'une des caractéristiques de cette évolution est le passage d'une réflexion tournée vers l'analyse d'un système grammatical pris comme monde clos, sous l'influence des travaux de Bernard Pottier, vers une approche de la langue en prise avec le monde ouvert des entités, des individus ou des collectivités humaines, avec des modes de pensée, de sentir, d'être et de dire. Le mot lexical, matière malléable, ductile, dans lequel sont inscrites des expériences du monde, s'est alors présenté à moi comme un vecteur de la saisie de ces réalités. D'autre part, l'attrait pour le lexique, associé à une forte attention au fait social et socio-historique devait me conduire vers le discours lexicographique et ses enjeux tant linguistiques qu'historiques, surtout lorsque ce discours est celui qui est tenu dans le *Tesoro de la lengua castellana o española* de Covarrubias. Avec l'inédit que je présente dans cette synthèse -*Grammaire arabe et grammaire des arabismes castillans dans le Tesoro de la lengua castellana o española de Covarrubias (1611)*- je fais retour à l'analyse d'un système grammatical mais dans un tout autre contexte et à partir, semble-t-il, d'un tout autre point de vue. Pourtant je découvre rétrospectivement qu'il existe des points communs entre ces deux bouts de l'enchaînement de mes travaux de recherche.

---

<sup>8</sup> Cette traduction est signée de deux pseudonymes, Illeana M. Wild et Thérèse Battaglia.

## II. DE LA SÉMANTIQUE GRAMMATICALE A LA SÉMANTIQUE LEXICALE : THÉORIES ET MÉTHODOLOGIES

### 1. Sémantique syntaxique. Typologie. Universaux.

Le linguiste n'a jamais découvert une langue dont la grammaire ne soit régie par des lois générales déjà observées ailleurs. Les études typologiques montrent à la fois les comportements communs et les variétés des solutions apportées par les langues.

Cette citation est extraite d'un ouvrage de Bernard Pottier publié en 2000<sup>9</sup> mais cette problématique était déjà la sienne depuis longtemps. Pour moi, je l'ai découverte au tournant des années 70 et 80 en suivant ses cours hebdomadaires en Sorbonne où, de séance en séance, s'élaboraient sa pensée et son discours, discutés et relayés par des fidèles tels que François Rastier, Patrick Charaudeau, Christos Clairis, confrontés aux travaux contemporains de Greimas et de Culioli, et encore débattus en privé à la sortie du cours entre Yaquicha Weller et moi-même. « Je préfère vous entendre que vous lire » déclare Jean-Michel Builles à l'occasion d'un débat avec B. Pottier organisé en 1995 par le laboratoire "Théorie et description linguistique" de l'Université René Descartes<sup>10</sup>. Et en effet, plus que les ouvrages de Pottier publiés alors<sup>11</sup>, ces séances hebdomadaires de réflexion *in actu* ont constitué pour moi un véritable laboratoire et cette formation a imprégné définitivement ma réflexion linguistique, même si mon travail de recherche a pris par la suite d'autres voies, plus en accord avec ma sensibilité et mes propres questionnements.

Ce qui m'a sans doute le plus impressionnée dans l'exercice de la pensée tel que le pratiquait Bernard Pottier était son abstraction et, ce qui en est le corollaire, l'étendue de son point de vue, sa "globalité", sa visée de l'universel. Au cours du débat que j'ai mentionné plus haut, se démarquant de Guillaume et des "vrais" guillaumiens, Bernard Pottier déclarait : « Tous les guillaumiens [...] disent : « Oui, Guillaume a des schémas qui dépendent de la langue, il veut expliquer la langue ». Et à chaque fois on me reproche d'être trop généraliste. Je veux des schémas qui n'expliquent pas seulement le français mais qui expliquent le fonctionnement des langues, à un certain niveau »<sup>12</sup>. Ce "certain niveau" est nécessairement un certain niveau d'abstraction et pour l'atteindre, il est sans doute préférable d'être à *distance* de la langue qu'on analyse. C'est en obéissant à cette conviction et en réponse à une suggestion de Bernard Pottier faite au cours d'un de ses séminaires de langues amérindiennes de l'École Pratique des Hautes Études, que j'ai choisi mon sujet de thèse : la description sémantico-grammaticale de trois langues amérindiennes –le quechua, le nahuatl et le guaraní- entreprise sur la base des données qui m'étaient fournies non par un contact personnel avec ces langues

---

<sup>9</sup> Pottier, B. (2000) : *Représentations mentales et catégories linguistiques*, Peeters, Louvain-Paris, 2000, p. 7.

<sup>10</sup> V. « Débat avec Bernard Pottier », *La linguistique*, Vol. 32, Fasc. 1, Colloque de Liège 1995 (1996), p. 143-176 (p. 164).

<sup>11</sup> Pottier, B. : *Systématique des éléments de relation*, Klincksieck, 1962 ; *Linguistique générale. Théorie et description*, Klincksieck, 1974 ; *Sémantique et logique. Etudes sémantiques recueillies et présentées par Bernard Pottier*, Paris, Jean-Pierre Delarge, 1976.

<sup>12</sup> « Débat avec Bernard Pottier », *op. cit.*, p. 166.

mais par des grammaires et des descriptions linguistiques<sup>13</sup> à travers lesquelles j'avais accès à des mises en forme du matériau linguistique, déjà passé par le filtre d'une ou plusieurs analyses et de ce fait déjà soumis à une approche généralisante. Je n'ai jamais été tentée de mettre en doute, dans la suite de mon activité de recherche, l'efficacité du filtre que représente la documentation de seconde main –le dictionnaire, le lexique, la grammaire, et tout ce que j'ai appelé plus tard le “discours sur le mot”- et la fécondité des problématiques qu'elle soulève comme on le verra dans la troisième partie de cette synthèse.

Ma thèse de Doctorat intitulée *Quechua, Nahuatl, Guaraní. Description sémantico-grammaticale. Réflexion méthodologique orientée vers la comparaison des langues* (864 p., soutenue à Paris IV en 1985) a été pour moi une véritable expérience intellectuelle, un défi que je proposais à mes facultés d'analyse. Plus sans doute que les langues amérindiennes choisies, le sujet en était l'expérimentation des présupposés théoriques de B. Pottier.

C'est ainsi que le travail d'analyse des éléments du stock grammatical de chaque langue, recueilli dans les descriptions et grammaires que j'ai utilisées, a été effectué selon un double mouvement : d'abord onomasiologique, pour déboucher sur la description sémantico-grammaticale de chaque langue, puis sémasiologique, pour étudier la polysémie des marques et à partir de celle-ci l'imbrication des catégories sémantiques. En effet, considérant que la polysémie des marques grammaticales découle d'un sème fondamental qui entre dans le signifié de chacune d'elles, je me suis attachée à mettre en lumière la relation mutuelle entre certaines catégories sémantiques, leur imbrication sur la base de certains de ces sèmes. Par exemple, en quechua, le sème “**proximité** -” relie les catégories sémantiques de la deixis et celle du jugement à travers le morphème *ča*, marque du distal (*čaypi kaskan warmi* “la femme est là-bas”) et du dubitatif (*hamunka ñača* “peut-être viendra-t-il”). On voit là un mouvement de transposition de la notion d'éloignement, de sa représentation concrète et initiale dans le domaine spatial à une représentation médiate et métaphorisée dans le domaine du jugement. En guaraní c'est une autre représentation mentale qui apparaît puisque le dubitatif est lié à une notion de quantité : à travers le morphème *herâ* qui marque l'atténuatif (*herâ herâ ñote añandu* “je l'ai juste un peu senti”) c'est le sème “**quantitatif** -” qui entre dans le signifié dubitatif de *herâ* (*xeherâ panga* //déict. 1<sup>ère</sup> p. dub. / interr. // “serait-ce moi par hasard ?”). En nahuatl, à travers le morphème *zo* et ses combinaisons avec d'autres morphèmes, le dubitatif est relié à la disjonction alternative et à la concession hypothétique (*āzo ye ōhuālla* “peut-être est-il déjà arrivé ?” ; *mōztla huāllāz in nonāntzin ānozo in notātzin* “mon père ou ma mère viendra demain” ; *mā zo tēl nimiqui, ca ye ōnixhuic* “même si je meurs, me voilà rassasié” : *in zāzo cāmpa yāz nicommictiz* “où qu'il aille j'irai le tuer”), ce qui implique encore une tout autre représentation. A l'inverse, on peut également observer des représentations mentales coïncidentes entre les trois langues : par exemple le sème “**prospectif**” qui entre à la fois dans la définition du signifié *futur* (catégorie de la deixis

---

<sup>13</sup> Cette entreprise avait comme précédents, je le rappelle, mes mémoires de maîtrise et de DEA réalisés sous la direction de Bernard Pottier : *Etude sémantique des morphèmes grammaticaux dans Arte de la lengua quechua de Gonzales Holguín* (Paris IV-Sorbonne, 1978) ; *Waunana : étude sémantique des morphèmes grammaticaux d'après Nils Holmer, Ronald Binder et les sœurs Sanchez et Castro* (Paris IV-Sorbonne, 1979).

temporelle) et dans celle des modalités volitives, *vouloir, pouvoir, devoir* (catégorie du jugement).

Ces remarques, toutes fragmentaires, montrent comment les sèmes fondamentaux informent sur des processus de conceptualisation qui configurent des représentations de fragments d'expérience du monde à travers la langue. C'est ainsi que les conclusions de mon étude descriptive m'ont poussée à élaborer une méthode comparative à trois niveaux -syntaxique, syntaxico-sémantique et sémantique- outil d'approche d'une typologie sémantique des langues. Sur la base du nombre limité de sèmes fondamentaux qui rendent compte dans chaque langue des jeux de la polysémie des marques grammaticales et relient entre elles certaines catégories sémantiques j'ai voulu définir pour chaque langue ce que j'ai appelé leur "orientation sémantique fondamentale", projet que je vais expliquer brièvement. Le système général des catégories sémantiques dont je suis partie compte huit catégories : celles de la déixis et des classes qui organisent la saisie du référent ; celles de l'interlocution et de l'actance qui établissent les rapports de puissance et de dépendance entre les participants à un acte, concret ou de parole ; celles du jugement et du déroulement qui s'attachent à la présentation de l'évènement ; la catégorie de la hiérarchie organise dans le discours l'ensemble des relations qui s'instaurent dans le cadre de ces six premières classes, et enfin, la huitième, celle du quantitatif est applicable aux sept autres. Je symbolise cette organisation par le tableau suivant :

QUANTITATIF	HIÉRARCHIE		
	Référence	Rapports de puissance	Évènement
	DÉIXIS	INTERLOCUTION	JUGEMENT
	CLASSES	ACTANCE	DÉROULEMENT

Or, cette organisation est soumise à une sorte de géométrie variable selon les langues car l'étude de l'imbrication des catégories sémantiques révèle des lignes de force au sein du système. Ainsi, en quechua, la liaison des catégories de l'actance et de la hiérarchie d'une part, de la déixis et du déroulement d'autre part ; en nahuatl, la liaison des catégories de la déixis et du déroulement ; en guaraní, l'axe formé par les catégories de la deixis, de l'actance et de la hiérarchie, qui est fortement désigné par l'analyse des sèmes fondamentaux et correspond à une progression qu'on pourrait paraphraser ainsi : appréhension spatiale, temporelle et notionnelle du référent, puis établissement des relations de puissance et de dépendance entre les actants, puis établissement des relations chronologico-notionnelles entre les énoncés du discours.

Je m'arrête un moment sur cette dernière configuration car, revoyant aujourd'hui ces conclusions de ma thèse et lisant parallèlement des écrits de René Thom et de ses commentateurs relatifs au langage humain, ce n'est pas sans intérêt que je découvre un article de Wolfgang Wilgden qui commente la

question de l'origine du langage dans la sémiophysique de René Thom<sup>14</sup>, laquelle souligne précisément l'importance cruciale et la successivité dans le processus d'émergence du langage humain de ces mécanismes : la saisie du référent par la deixis gestuelle et par la phonation, toutes deux à fonction référentielle ; la constitution, « dans l'acte référentiel, d'une sémantique de l'espace qui situe l'attracteur, par exemple la proie ou le prédateur vis-à-vis de l'émetteur » et la catégorisation par des signes vocaux de la distance (loin, proche, près, très près) ; la naissance des relations d'actance avec l'utilisation d'instruments, la nécessité de contrôler les actes qui découlent de cette utilisation par le biais d'une représentation imaginée de ceux-ci ; la maîtrise de la complexité actancielle avec son pendant au niveau des formes linguistiques qui est la complexité morphosyntaxique ; enfin la maîtrise de la pensée relationnelle capable d'organiser, de hiérarchiser une situation complexe avec interaction simultanée de plusieurs forces.

Certes la question des universaux linguistiques est bien celle des universaux d'expérience du monde et la grammaire de chaque langue, dans sa spécificité, reflète peut-être les mémorisations qu'en ont faites, les représentations qu'en ont gardées les différentes sociétés humaines. De sorte que l'étude des universaux d'expérience du monde semble indissociable de celle des spécificités de la représentation de cette expérience.

En faisant cette réflexion, je m'écarte de la pensée de René Thom qui dissocie « les mécanismes communs à toutes les langues » et les « mécanismes linguistiques spécifiques présents dans les différentes langues » écrivant dans *Paraboles et catastrophes* :

Personnellement, ce qui m'intéresse c'est essentiellement le problème de la grammaire universelle et de la sémantique. Il s'agit d'essayer de comprendre comment fonctionne le langage, en isolant avant tout les mécanismes communs à toutes les langues (ce qui est l'objet de ce qu'on appelle la *grammaire universelle*). Une fois isolée la grammaire universelle, on pourra essayer de passer de la structure profonde à la structure de surface en tentant d'isoler les mécanismes linguistiques spécifiques, présents dans les différentes langues et qui n'apparaissent pas explicitement dans la grammaire universelle<sup>15</sup>.

Mais je trouve aussi dans les écrits de Thom des passages qui m'éclairent sur les problématiques qui m'ont occupée – et que je me formulais à l'époque en d'autres termes – dans le cadre des études lexicologiques que j'ai réalisées à partir du milieu des années 90. Par exemple :

---

<sup>14</sup> V. Wilgden, Wolfgang : « Le problème du continu/discontinu dans la sémiophysique de René Thom et l'origine du langage », *Cahiers de praxématique* 42/2004, *Du continu, son et sens*, p. 121-143.

<sup>15</sup> Thom, René : *Paraboles et catastrophes*, Flammarion, 1983, p. 88. C'est par cette même citation que Bernard Pottier conclut son dernier ouvrage paru (*Images et modèles en sémantique*, Paris, Honoré Champion, 2012) en précisant : « Nous terminons par une réflexion de René Thom que nous faisons nôtre ». La lecture de René Thom au moment où je reviens sur les théories de Bernard Pottier et sur ma thèse effectuée sous sa direction n'est pas le fruit du hasard, on s'en doute. On connaît l'influence qu'a eu la théorie des catastrophes de Thom sur la pensée de Pottier et personnellement, je me rappelle bien le jour (tout au début des années 80, je crois) où Bernard Pottier en a parlé pour la première fois dans son cours en Sorbonne.

Un des problèmes centraux posés à l'esprit humain est le problème de la succession des formes. Quelle que soit la nature ultime de la réalité (à supposer que cette expression ait un sens), il est indéniable que notre univers n'est pas un chaos ; nous y discernons des êtres, des objets, des choses que nous désignons par des mots. Ces êtres ou choses sont des formes, des structures douées d'une certaine stabilité ; elles occupent une certaine portion de l'espace et durent un certain laps de temps ; de plus, bien qu'un objet donné puisse être perçu sous des aspects très différents, nous n'hésitons pas à le reconnaître comme tel ; la reconnaissance d'un même être sous l'infinie multiplicité de ses aspects pose à elle seule un problème [...]<sup>16</sup>.

On voit comme cette problématique vise celle de la dénomination, du rapport du mot et du monde, de la saisie des choses par tel ou tel de leurs aspects et donc de leur représentation métonymique, métaphorique ou analogique. « La théorie des catastrophes pourrait être entendue comme une première systématisation, assez générale, de l'analogie... » dit encore René Thom<sup>17</sup>. Et dans cette remarque de Petitot, « La théorie des catastrophes vise à intégrer le fait de description à l'objectivité, à inclure dans la mathématisation de la réalité un lien indissoluble de *détermination réciproque entre monde et langage* [...] »<sup>18</sup> je vois une similitude avec ce que j'ai appelé plus tard la "circularité du sens" entre le mot et l'objet.

Mais « Qu'est donc la théorie des catastrophes ? C'est, avant tout, une méthode et un langage. Comme tout langage, la Théorie des catastrophes sert à décrire la réalité. Mais, comme pour le langage usuel, rien ne va assurer la véracité ni la pertinence de sa description »<sup>19</sup>. Description de la réalité, véracité de cette description : c'est toute la discussion sur le sens du mot (conceptions référentielle et a-référentielle, vériconditionnelle ou instructionnelle du sens) qui est évoquée dans ces quelques lignes et sur laquelle je reviendrai.

Voyons encore la citation suivante :

J'appelle « forme saillante » toute forme qui frappe l'appareil sensoriel d'un sujet par son caractère abrupt ou imprévu [...]. Une forme saillante peut saturer momentanément l'appareil sensoriel du sujet, elle s'inscrit dans sa mémoire à court terme, mais n'affecte pas, en général, son comportement à long terme. [...]. Par opposition, certaines formes ont pour le sujet une importance biologique immédiate ; telles sont, chez les animaux, les formes des proies, des prédateurs, des partenaires sexuels. De telles formes seront dites « prégnantes » [...]. Ces formes peuvent être classées en formes attractives ou répulsives<sup>20</sup>.

Les concepts de *saillance* et *prégnance*, associés à celui de *latence* ont été adoptés par Pottier qui, dans sa *Sémantique générale*, les place sur un continuum figurant les degrés de la perception, depuis la latence, « l'imperceptible (existant mais hors de la vue humaine) » à la prégnance « l'évident (ce qui saute aux yeux) », selon le schéma suivant<sup>21</sup> :

---

<sup>16</sup> Thom, René (1972) : *Stabilité structurelle et Morphogenèse*, New-York, Benjamin, Paris, Ediscience, p. 17, cité par Petitot-Cocorda, Jean (1985) : *Morphogenèse du sens I. Pour un schématisme de la structure*, Presses Universitaires de France, p. 77-78.

<sup>17</sup> Voir Thom, René ([1980] 1983) : *Paraboles et catastrophes*, Flammarion, 1983, p. 135.

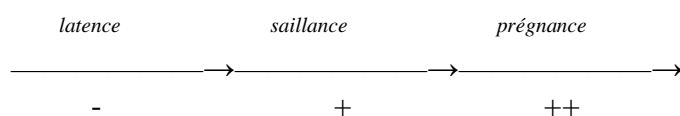
<sup>18</sup> Petitot-Cocorda, Jean (1985) : *Morphogenèse du sens... op. cit.* p. 78.

<sup>19</sup> Thom, René : « De quoi faut-il s'étonner ? », CIRCÉ 8-9, 1978, p. 9

<sup>20</sup> Thom, René : « Morphologie du sémiotique », article de 1981 recueilli dans *Apologie du logos*, Hachette, 1990, p. 53-65 (p. 55-56).

<sup>21</sup> Pottier, Bernard : *Sémantique générale*, Presses Universitaires de France, 1992, p. 61.





Je ne souscris pas personnellement à cette interprétation quantitative. A mon avis, la saillance dépend de la prégnance, comme le dit, avec des mots très simples, Miguel Colmeiro dans un discours intitulé « El paso del lenguaje científico al vulgar »<sup>22</sup> :

lo útil y lo perjudicial hubo de distinguirse en lo posible desde el origen de las sociedades, y las producciones naturales de cada país tuvieron que emplearse sucesivamente para satisfacer las necesidades humanas en fuerza de la experiencia, que enseñó a la vez lo que debía huirse o evitarse [...].

Nous avons bien affaire ici aux formes prégnantes de Thom, attractives ou répulsives, et qui ont pour le sujet une importance biologique immédiate ; et c'est dans ce contexte de prégnance et à cause de lui que seront sélectionnées les formes saillantes, comme l'écrit encore Colmeiro, qui souligne que, contrairement à la dénomination scientifique, la dénomination populaire n'intervient que « por ser miradas ciertas plantas con mayor atención por sus utilidades o daños o por su abundancia, su belleza o diversos fenómenos capaces de llamar la atención de cualquiera »<sup>23</sup>. On sait par ailleurs la fortune que connaît le concept de *saliency* dans les travaux actuels situés dans le cadre de la linguistique éactive.

On le voit, l'apport de René Thom à la linguistique générale est extrêmement stimulant et toujours en vigueur. J'en prends cependant bien plus conscience aujourd'hui qu'à l'époque de mon doctorat, quand cet apport commençait à être intégré dans la réflexion de Pottier qui en privilégiait nettement le versant non pas biologique mais mathématique, celui de la formalisation universalisante. Cette voie des abstractions, j'ai éprouvé après ma soutenance de thèse le besoin de m'en écarter pour recentrer mon travail à la fois sur des faits de langue spécifiques et sur une langue connue de moi. Cette conversion a été facilitée par la collaboration avec Yaquicha Weller.

## 2. Du général au spécifique

### 2.1. La «systématique des éléments de relation»

C'est *l'Hommage à Bernard Pottier*, publié en 1988 dans le volume 7 des *Annexes des Cahiers de linguistique médiévale* qui nous a fourni l'occasion de cette collaboration qui était un prolongement et un approfondissement de nos discussions et de nos échanges hebdomadaires à la sortie du cours de Pottier, pendant lesquels, je m'en souviens, je bataillais pour faire admettre la justesse des analyses et le bien-fondé des abstractions de Pottier à Y. Weller qui, ayant été pendant longtemps élève de Martinet, était peu convaincue par la démarche pottieriste généralisante, et éprouvait au contraire un très fort attrait pour le

<sup>22</sup> Colmeiro, Miguel : « El paso del lenguaje científico al vulgar ». *Discursos leídos en las recepciones públicas de la Real Academia Española*, Madrid, 1947, p. 65-79.

<sup>23</sup> *Ibid.*

spécifique et pour le variable : les variétés de langue locales, les dialectalismes, les différents niveaux de langue écrite et orale, les différents états de langue. Notre article, intitulé « Une étude du contenu sémantique des prépositions *por* et *para*. Emplois et polysémie »<sup>24</sup>, n'est pas un compromis entre nos deux tendances –presque deux écoles- mais fait à chacune sa part. Le corpus sur lequel nous avons travaillé, loin de se limiter aux exemples canoniques des grammaires et des dictionnaires, comporte plus de 150 fragments de textes, littéraires, traditionnels, familiers, issus de la langue écrite et orale dans ses variétés péninsulaires, hispano-américaines et judéo-espagnoles. Quant à l'ancrage théorique et méthodologique, il est si pottieriste qu'il pourrait être parfaitement décrit par ces lignes de Michel Camprubi, parlant de ses propres travaux sur les prépositions espagnoles :

L'étude a consisté dès le départ en une approche sémantique inspirée des travaux de Bernard Pottier (avant tout sa *Systématique des éléments de relation*, 1962) [...]. Cette approche se caractérise par une confrontation des emplois des diverses prépositions pour en dégager les traits distinctifs [...]. D'autre part on recourt, pour le contenu prépositionnel lui-même à une caractérisation par le type de "vision" qu'il apporte : soit "prospectif", soit "rétrospectif" (ou encore "coïncident" d'après des travaux ultérieurs de Pottier)<sup>25</sup>.

Si notre méthode d'analyse préliminaire a été en tous points semblable à celle que décrit Camprubi et à laquelle étaient rompus les élèves de Pottier, nous avons ensuite organisé notre exposé autour de la notion de "potentialité sémantique", définie comme le point de convergence auquel se rattachent divers emplois et avons ainsi retenu quatre potentialités – "Direction-Intention", "Coïncidence", "Relativité", "Puissance"-. Notre démarche pose donc trois niveaux de saisie du fait linguistique, qui s'interpénètrent : le premier, l'emploi, qui se situe en discours, le deuxième, l'analyse des relations sémantiques sous-jacentes lesquelles permettent de relier un emploi à une ou plusieurs potentialités sémantiques, la potentialité sémantique étant le troisième niveau de saisie. Ainsi par exemple, nous considérons que l'allatif, le pré-inchoatif, le futur, la finalité, le bénéfactif, sont des relations sémantiques renvoyant toutes à la potentialité sémantique "Direction-Intention" mais qu'il en est de même de la causalité, de la concession, c'est-à-dire de toutes les relations sémantiques entre deux événements placés sur un axe antérieur-ultérieur, ce qu'est finalement l'axe directionintentionnel. L'évènement causal et l'évènement final se situent sur ce même axe mais dans le cas de la causalité, c'est l'évènement 1 qui est marqué –par *por*- et dans le cas de la finalité, c'est l'évènement 2 qui est marqué – par *por* ou par *para*, ce qui reste d'ailleurs à expliquer-.

« Peut-on apporter quelque éclairage nouveau sur ce couple de relateurs [*por* et *para*] unis par l'histoire et par le sens ? » s'interroge Jack Schmidely, qui poursuit : « L'entreprise semble difficile après tout ce qui a été produit à ce sujet [...] ». Il n'en publie pas moins dans le même *Hommage à Pottier* un article sobrement intitulé « *Para* et *por* », qui, d'après son auteur, « justifie la thèse défendue par Pottier : chaque relateur comporte en langue une

<sup>24</sup> Dans *Annexes des Cahiers de linguistique médiévale*, Vol. 7 (2), p. 563-598

<sup>25</sup> Camprubi, Michel : « Une recherche centrée sur les prépositions dans un cadre contrastif interlinguistique », *Cahiers de Grammaire* 30, 2006, p. 51-62 (54-55).

“représentation unique” (1962, p. 127) qui est à l’origine des différentes exploitations discursives »<sup>26</sup>. Pour Schmidely,

ce qui unit les deux relateurs, c’est que leur mouvement s’inscrit dans un parcours : pour *por* à l’intérieur d’une zone, pour *para* entre une limite de départ et une limite extériorisée. De *por* à *para*, il y a distension de la zone à parcourir pour n’en retenir que le début et rejeter au loin le terme. On aperçoit mieux les mérites de la création romane que constitue le *para* espagnol : *para* < *pora* < *por* + *a*<sup>27</sup>.

Une telle création ne pourrait manquer aujourd’hui d’être examinée à la lumière de la linguistique du signifiant et de la submorphologie grammaticale, ou cognématique, dans la terminologie de Didier Bottineau, qui écrit : « Il convient de voir en *r* le formant d’une agence indéterminée, comparable à la « personne puissancielle de causation » de Moignet »<sup>28</sup>, qui aurait pour effet secondaire une valeur inchoative. Ces valeurs du formant *r* forment le noyau du sémantisme de *por*. Considérons par exemple la phrase :

Lendl vive por y para el tenis y piensa que la vida empieza y termina en el tenis<sup>29</sup>.

Valeur agentielle et valeur inchoative de *por* sont intimement mêlées, la dernière étant même inconsciemment –ou consciemment ?- paraphrasée par le locuteur grâce au verbe *empieza*.

Dans l’article dont j’ai extrait une citation, Bottineau examine le formant *r* dans le cas de l’infinitif espagnol où il forme « une borne initiale R », opposé au participe passé où le formant *t/d* forme « une borne terminale T »<sup>30</sup>. C’est aussi dans le cas de l’infinitif, et en l’étendant à d’autres formes de la conjugaison espagnole que Gilbert Fabre examine le formant *r*, dans le cadre général d’une opposition antériorité/ultériorité, comme indice de dépassement<sup>31</sup>. On peut examiner le sous-système formé par l’opposition *por/para* dans le même cadre antériorité/ultériorité en convoquant « l’opposition fermée/ouverte, laquelle fait de la voyelle, en plus d’un inverse, l’ultérieure de la consonne »<sup>32</sup> ; de plus cette consonne est *r*, dentale, moins tendue que les occlusives et les fricatives, et apte de ce fait à suggérer un « franchissement virtuel », « un dépassement » pour reprendre les termes de Fabre<sup>33</sup>, de cette borne initiale dont parle Bottineau. En résumé, la finale *r* de *por* suggère par ses propriétés articulatoires et par son opposition à la finale *a* de *para* l’antériorité autrement dit, dans le domaine notionnel, la causalité –ainsi que le dépassement de cette antériorité –ce que Y. Weller et moi-même

---

<sup>26</sup> Schmidely, Jack : « *Para et por* », *Annexes des Cahiers de linguistique médiévale*, Vol. 7 (2), p. 699-708 (707).

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> Bottineau, Didier : « La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes », Gabrielle Le Tallec-Lloret (dir.) *Vues et contrevues*, Limoges, Lambert-Lucas, 2010, p. 19-40 (31).

<sup>29</sup> Presse espagnole 1983. Cité par Belot : *Lexique de l’espagnol contemporain*.

<sup>30</sup> Bottineau, Didier : « La submorphologie grammaticale en espagnol... » *op. cit.* p. 30.

<sup>31</sup> Fabre, Gilbert : « Le formant submorphémique –r dans la conjugaison espagnole : le cas de l’infinitif », Ariane Desportes et Gilbert Fabre (éds.) *Aspects actuels de la linguistique ibéro-romane*, Limoges, Lambert-Lucas, 2011, p. 159-166.

<sup>32</sup> Toussaint, Maurice : *Contre l’arbitraire du signe*, Didier Erudition, Paris, 1983, p. 52. V. aussi p. 55 : « *r* est une marque d’antériorité ».

<sup>33</sup> V. Fabre : « Le formant submorphémique *r*... » *op. cit.* p. 162.

avons appelé la causalité intentionnelle<sup>34</sup>, alors que le *a* de *para*, dans son opposition à *por* ne peut suggérer que l'ultériorité –la finalité–.

## 2.2. La perspective comparative : « ÊTRE dans les langues romanes »

La submorphologie ne peut pas être davantage absente aujourd'hui d'une étude sur les verbes *ser* et *estar* –et leurs homologues dans les autres langues romanes–, à travers l'opposition des formants *s* et *t*.

« Le cas de *s* est assez complexe. Dans le principe, de par sa position terminale (coronale) et le trait continu (non interceptif) il s'agit d'une forme essentiellement actualisatrice [...] » alors que « le formant *t* est la marque d'une occlusion interceptive terminale, en sortie de cavité orale »<sup>35</sup>.

Ces propriétés articulatoires seraient, selon Bottineau, analogues des propriétés sémantiques de *ser*, telles que les définit Lescano<sup>36</sup> à partir de la Théorie de la polyphonie :

[...] selon Lescano, *ser* rapporte le jugement à une source énonciative autre que le locuteur [...] *estar* marque la prise en charge locutive [...] (une prise en charge locutive directe se traduit automatiquement par un contraste avec la position que serait susceptible d'adopter l'autrui à qui on s'adresse, alors que la délégation énonciative, présupposante, est génératrice de conventionnalité et de consensus). Et selon cette étude, le profil des rapports mis en scène est étroitement lié à l'expérience articulatoire associée à l'actualisation des formants, vecteurs d'opérateurs cognémiques<sup>37</sup>.

L'article que Yaquicha Weller et moi-même avons co-signé, intitulé « ÊTRE dans les langues romanes » et publié en 1994 ne prenait pas en compte la motivation sonore du signe, qui n'était pas à l'époque un élément d'analyse incontournable comme elle l'est aujourd'hui. Son objectif était autre : situé dans la perspective de la linguistique aréale et de la comparaison des langues, il se proposait de recueillir les emplois contrastifs en italien, sarde, roumain, portugais, castillan, catalan, occitan et français des verbes dérivés du latin *stare*, *sedere*, *esse* pour les significations “existence”, “situatif”, “descriptif” et cela au moyen d'outils grammaticaux et structuraux (syntaxe et morphosyntaxe, dérivations déverbales, opposition verbe à sens plein/verbe auxiliaire) et historiques (états anciens et modernes de la langue, apports adstratiques).

Les résultats de cette étude descriptive restent à interpréter. Certes, nous avons remarqué que “l'existential” comme “être au monde”, “existence quelque part” ou encore “pure identité, sans qualité ni attribut” telle qu'elle est dite dans *Cogito ergo sum* recourt aux verbes issus du latin *esse* : *être* (FR),

<sup>34</sup> Par exemple : *Yo siempre pido el tabaco por no pitarlo aventado*. Il faut dans cet emploi tenir compte d'une chronologie non observable où l'intention relative à l'évènement 2 (*no quiero pitar el tabaco aventado*) est antérieure à l'évènement 1 (*yo siempre pido el tabaco*) et le motive. L'évènement 2 devient donc antérieur en intention. V. Neyrod et Weller : « Une étude du contenu sémantique des prépositions *por* et *para*... » *op. cit.* p. 570.

<sup>35</sup> Bottineau, D. : « La submorphologie grammaticale... » *op. cit.* p. 33

<sup>36</sup> Lescano, Alfredo M. (2009) : « *Ser/estar*: une question de mise en scène », V. Atayan-D. Pirazzini (éds.) *Argumentation : théorie-langue-discours*. Actes de la section Argumentation du XXX. Congrès des romanistes allemands, Vienne, septembre 2007, Frankfurt am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New York, Oxford, Wien : Peter Lang, p. 183-198.

<sup>37</sup> Bottineau, D. : « La submorphologie grammaticale... » *op. cit.* p. 34

*esser*(ci) (IT), *èssere* (S), *ser* (C et P), *esser* (CAT), *estre* (OC) mais l'emploi contrastif de ces dérivés de *esse* et de ceux de *habere* ou *tenere* oblige à repérer des nuances de sens car, d'accord avec le concept saussurien de valeur différentielle du signe, nous pensons que la diversité des signes répond à la diversification du réel mais nous pensons aussi qu'en même temps elle le produit.

Nous remarquons également que pour la signification "situatif", l'alternance des verbes issus de *esse* et de ceux issus de *stare* répond dans chaque langue à des critères sémantiques différents. L'italien et le catalan opposent une localisation atemporelle avec *stare* (it.) et *estar* (cat.) à une localisation contingente avec *essere* (it.) et *esser* (cat.) : « Isolina *sta* in Camerun » Isolina vit au Cameroun vs « Isolina *è* in Camerun » Isolina est (de passage/en ce moment) au Cameroun ou « San Michele *sta* lassu in cello e il diavolo *sta* all'inferno » face à « quel soldato che *è* dietro di Antonio *è* un furbone » ; « *està* en aquest despatx però ara ha sortit : no hi *és* » c'est son bureau mais il est sorti : il n'y est pas. Le portugais de son côté, opère une différenciation entre la localisation contingente d'un être animé, qui se fait par le biais de *estar*, et l'inclusion d'un espace dans un espace plus vaste, qui recourt à *ser*, comme dans ces vers de la *Oda marítima* de Fernando Pessoa : « Não sei se o meu lugar real *è* no mundo o no teus versos. Não sei se *estou* aqui de pé sobre a terra natural ». En castillan, la norme moderne impose l'emploi de *estar* ; lorsque *ser* entre dans une formulation situative, il présente un trait pertinent d'existence, comme dans « ¿ Dónde *fue* el incendio ? », que l'on devrait paraphraser : « il y a eu un incendie. Où ? ».

La même diversité de critères commandant l'alternance des dérivés de *esse* et de ceux de *stare* se présente dans le cas du descriptif, lorsque l'attribution d'une propriété se fait par le biais d'un adjectif. Outre la différenciation en castillan entre « este guisado *es* bueno » où l'attribution de la propriété fait de l'adjectif un équivalent structural du verbe (propriété inhérente) et « el guisado *está* bueno » où le verbe recule dans sa fonction d'auxiliaire et présente un trait actualisateur de la description (propriété non inhérente), on observe en catalan moderne une opposition animé (avec *estar*)/inanimé (avec *esser*) : « el cafè *és* calent/*estic* calent » le café est chaud/je suis chaud (=j'ai de la fièvre). En italien et en occitan, la relation descriptive s'établit surtout ou exclusivement avec *essere*, *estre*, en roumain, avec *a fi* (<lat. *fieri*), l'emploi de *stare*, *a sta*, *ista* impliquant un élément de sens supplémentaire : la stabilité temporelle d'une situation à partir d'une borne initiale, comme dans « *stiamo* zitti » nous restons silencieux ou « *stai* fermo », « *stai* liniștit », *isto* siau » tiens-toi tranquille ! reste tranquille !

La stabilité n'est pas la permanence ni l'atemporalité : elle est la prolongation d'une situation inscrite dans le temps, un "arrêt sur image" pourrait-on dire, et si l'on réfléchit dans le cadre de la cognématique, la succession des formants *s* et *t*, autrement dit d'un flux d'air en continu interrompu, arrêté, par une occlusion, en est l'analogie sonore. Dans un article récent<sup>38</sup>, Stéphane Pagès montre, en s'appuyant sur l'évolution diachronique de la langue, comment *ser* et *estar* forment bien en espagnol un système

<sup>38</sup> Pagès, Stéphane : « Analysis of the SER/ESTAR opposition based on the origins and evolution of {st} salienting : a submorphological and enactive approach », *Signifiances (Signifying)* Vol. 1, n°3 (2017) : *Langage et éaction: problématiques, approches linguistiques et interdisciplinaires//Éaction, émergence du langage, production du sens*, p. 89-100.

d'opposition qui se manifeste tant dans le cadre d'une approche aspectuo-temporelle -comme celle de M. F. Delport, qui différencie le verbe thétique *ser* du verbe statique *estar* par la présence dans ce dernier d'une implication temporelle absente du premier- que dans le cadre de la submorphologie avec l'opposition des saillances {s} de *ser* et {st} de *estar*.

Mais qu'en est-il en italien, en portugais, en catalan ? *Stare* et *essere*, *ser* et *estar*, *esser* et *estar* forment-ils autant de systèmes d'opposition ? Et s'il en est ainsi, cette opposition est-elle aussi celle des saillances *s* et *st* ? Au sujet de l'italien, Damien Zilio écrit : « [...] par ces sons [*s* et *st*] qui véhiculent des instructions cognitives et qui sont donc des cognèmes, *estar* vient compléter *ser* par le cognème *t* et il en va de même avec *stare* face à *essere* »<sup>39</sup>. Néanmoins, le couple *essere/stare* de l'italien ne peut nullement être comparé au système castillan *ser/estar* si, comme l'écrit aussi Zilio, « l'emploi d'*essere* ou de *stare* semble relever davantage de faits de discours, les deux verbes étant considérés comme pratiquement interchangeables »<sup>40</sup>. Il conviendrait néanmoins de savoir si cette interchangeabilité est syntaxique ou morphosémantique.

Pour prolonger et conclure ces considérations à propos d'« Être dans les langues romanes » je reviendrai à Heidegger puisque sa réflexion sur le mot « être », publiée en français sous le titre *Grammaire et étymologie du mot « être »*<sup>41</sup> est un des éléments déclencheurs du travail que Y. Weller et moi-même avons entrepris. Je remarque d'abord que le concept de *stabilité* est crucial dans la définition de "être" :

Or le fait de se tenir érigé dans toute sa stature, de parvenir à une certaine tenue [*Stand*] et d'y trouver une *stabilité* [*Stand*], c'est là ce que les Grecs entendent par *être*<sup>42</sup>.

Il est associé au concept de *limitation* :

Ce qui, de la sorte, parvient à une certaine tenue [*Stand*], devient en soi-même *stable* [*ständig*], s'installe de soi-même librement dans la nécessité de sa limite [...] ce qui se tient et se contient à partir de sa propre limite [...] c'est l'être de l'étant [...]. Limite et terme sont cela grâce à quoi l'étant commence à *être*<sup>43</sup>.

La tentation est grande de mettre les concepts de *stabilité* et de *limitation* en rapport avec les séquences sonores *s* de *esse* et *st* de *stare* et de leurs héritiers romans. En effet,

---

<sup>39</sup> Zilio, D. : *Étude synchronique contrastive des descendants romans d'ESSE et de STARE : les signifiants italiens essere et stare à la lumière des signifiants espagnols ser et estar* (thèse soutenue à Paris IV le 30 novembre 2013), [www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/POSITION\\_DE\\_THESE\\_Damien\\_Zilio.pdf](http://www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/POSITION_DE_THESE_Damien_Zilio.pdf), p. 4.

<sup>40</sup> *Ibid.* p. 2

<sup>41</sup> Heidegger, Martin : *Grammaire et étymologie du mot « être »*. Édité, traduit de l'allemand et commenté par Pascal David, Éditions du Seuil, 2005.

<sup>42</sup> *Ibid.* p. 39. On remarque que les mots *tenue* et *stabilité* traduisent tous deux le mot allemand *Stand*.

<sup>43</sup> *Ibid.* p. 39 et 41

la racine la plus ancienne, l'étymon proprement dit est \**es-*, en sanskrit *asus*, la vie, le vivant, ce qui se tient en soi-même, ce qui va et repose à partir de soi-même : ce à quoi il ne tient qu'à soi de se tenir<sup>44</sup>.

Ainsi, la racine \**es-*, caractérisée par *s*, fricative alvéolaire produite par un flux d'air continu, est associée à la vie, au vivant. Mais vivre n'est pas *être* car le vivant est « ce à quoi il ne tient qu'à soi de se tenir » alors que *être* est « ce qui s'installe de soi-même dans la nécessité de sa limite », « limite et terme sont cela grâce à quoi l'étant commence à *être* ». Cette limite, ce terme, est du point de vue sonore l'occlusive *t* qui “stoppe” la continuité permanente du vivant, pur flux d'air. Être, c'est être limité<sup>45</sup>, et par là « se tenir érigé dans toute sa stature [c'est-à-dire être debout, *stare*], parvenir à une certaine tenue, trouver une *stabilité* »<sup>46</sup>.

Quant à « exister » -en grec *existasthai* (εξιστασθαι), que l'on peut paraphraser par “sortir de la stabilité”- c'est « ne-pas-être » :

Ne-pas-être signifie dès lors : ne pas se maintenir en une telle stabilité, n'ayant dû qu'à elle-même son propre surgissement, être destabilisé : εξιστασθαι –“existence”, “exister” veut donc dire précisément, pour les Grecs : ne-pas-être<sup>47</sup>.

On ne peut manquer de remarquer, en effet, que dans toutes les langues romanes que nous avons examinées dans notre étude, dire “l'existence (de)” ne passe jamais par le verbe héritier de *stare*. Et les recherches en neurosciences viennent relancer ce débat sur *être*, *ne-pas-être*, *exister*. En effet, le corps « constitue le cadre de référence de notre représentation du monde, de notre relation à ce dernier : les représentations fondamentales du corps en train d'agir forment un cadre spatial et temporel stable, sur lequel les autres représentations

---

<sup>44</sup> *Ibid.* p. 61

<sup>45</sup> Depuis une tout autre perspective, celle de la grammaire structurale et dans une approche aspectuo-temporelle, il est intéressant de constater que *ser* est considéré comme le terme non-marqué et *estar* le terme marqué de l'opposition *ser/estar* de l'espagnol. Manuel Leonetti écrit à ce sujet : « [...] la pareja *ser/estar* configura una oposición privativa en la que *estar* es el término marcado. [...] lo que caracteriza a *ser* y a su capacidad de selección no es el rasgo *imperfectivo*, sino más bien la carencia de una propiedad léxica que algunos llaman *perfectividad* y otros *estructura eventiva* o *estructura temporal interna*. En este sentido, pues, *ser* es el término no marcado de la oposición, puesto que es inerte aspectualmente. [...] En la sintaxis, *ser* se comporta como un verbo copulativo bajo cualquier punto de vista, mientras que *estar* no lo hace, y también desde este punto de vista es *estar* el término marcado de la oposición ». Leonetti Jungl, Manuel (1994): « Ser y estar : estado de la cuestión » : [https://dspace.uah.es/dspace/bitstream/handle/10017/6986/ser\\_leonetti\\_PIB\\_1994.pdf?sequence=1](https://dspace.uah.es/dspace/bitstream/handle/10017/6986/ser_leonetti_PIB_1994.pdf?sequence=1) p. 202-203.

<sup>46</sup> On ne peut passer sur le fait qu'*être érigé*, c'est précisément ce qui biologiquement fait l'homme. « L'homme est une architecture corporelle érigée » écrit Robert Lafont. Cette érection est « un héritage phylogénétique codé qui a pour conséquence un rapport radicalement nouveau du corps à l'espace et une architecture somatique spécifique [...] ». L'un des éléments fondamentaux de cette architecture est le basculement cervical qui va libérer le front et permettre l'extraordinaire développement du cerveau humain. V. Lafont, R. : *L'Être de langage. Pour une anthropologie linguistique*, Lambert-Lucas, Limoges, 2004.

<sup>47</sup> Heidegger, M. : *Grammaire et étymologie... op. cit.* p. 47

pourraient s'appuyer. Ainsi, le fait d'exister précéderait celui de penser, contrairement à ce qu'indique la pensée cartésienne »<sup>48</sup>.

Examiner le fonctionnement linguistique et les valeurs sémantiques des verbes héritiers de *esse* et *stare* dans l'ensemble des langues romanes à la lumière de la pensée qui s'exprime dans *Grammaire et étymologie du mot "être"* est une entreprise stimulante et semée d'embûches, qui mérite toute l'attention du chercheur. Cependant, tout comme le recours à la cognématique qui, comme le dit Bottineau lui-même « ne supprime ni la contingence des interprétations des gestes phonatoires, ni la force d'auto-organisation des systèmes linguistiques [et doit être pris comme] une composante utile nécessaire à l'analyse, mais en aucun cas un réductionnisme omnipotent »<sup>49</sup>, le recours à l'étymologie ne doit pas, selon Heidegger, être surestimé « en s'imaginant que l'essence de l'être va surgir, comme par un coup de baguette magique, du retour à la signification fondamentale d'un étymon » non plus que récuser « en tirant argument du fait que les significations premières des mots ont vécu, qu'elles appartiennent à un passé révolu et sont bel et bien mortes »<sup>50</sup>. Il n'en reste pas moins que l'étymologie et l'analyse sonore du signifiant figurent parmi les outils nécessaires à toute tentative de saisie du sens conçu comme rapport dialectique entre le mot et le monde.

### 3. Le mot et le monde

“Le mot et le monde” : telle est en effet la perspective dans laquelle j'ai envisagé, dès le début, les études de lexicologie et de sémantique lexicale que j'ai entreprises. Et pour mieux dire, “le mot et l'expérience du monde”, car déjà dans mes premières études, réalisées entre 1993 et 2003, j'envisageais, sans toutefois me référer à ce concept, la relation entre le mot et le monde comme une relation éactive, c'est-à-dire une relation au cours de laquelle un organisme –le mot- modifie son environnement –l'objet désigné par le mot- et réciproquement<sup>51</sup>. Au tournant des années 1990 et 2000, c'est la phénoménologie de Merleau-Ponty et de Heidegger que j'ai interrogée, revenant sans cesse à des œuvres telles que *La prose du monde* ou *L'Acheminement vers la parole* où d'innombrables passages m'indiquaient le chemin de la *parole parlante* de Heidegger, de ce *langage opérant ou parlant* de Merleau-Ponty, qui est « celui qui se fait dans le moment de l'expression, qui va justement me faire glisser des signes au sens »<sup>52</sup>.

---

<sup>48</sup> Grandguillaume, Arnaud et Piroux, Charles : « A. Damasio. L'erreur de Descartes (1995) ; Le sentiment même de soi (1999) ; Spinoza avait raison (2003) ». *L'orientation scolaire et professionnelle (OSP)* 33/3/2009 Varia.

<sup>49</sup> Bottineau, D. : « La cognématique comme technique de conceptualisation langagière incarnée et éactive : l'exemple de l'opposition K/T et de la construction ST+NT/D en submorphologie et en chronosyntaxe de l'espagnol », Conférence du 7 décembre 2017 au séminaire RELIR de l'Institut hispanique de Paris IV.

<sup>50</sup> Heidegger, M. : *Grammaire et étymologie... op. cit.* p. 18.

<sup>51</sup> Je paraphrase un passage d'un article de Jean Baptiste Guignard. V. Guignard, J. B. (2011) : « Linguistiques et sciences de la cognition. Quelques éléments de contexte pour introduire au dossier », *Intellectica*, 2011/2, 56, p. 7-19. L'auteur écrit (p. 13) : « Est dite “éactive” la relation au cours de laquelle l'organisme modifie son environnement. Cette modification n'est pourtant pas unilatérale : elle est le fruit d'une codétermination. L'environnement sélectionne l'organisme tout autant que celui-ci le sélectionne ».

<sup>52</sup> Merleau-Ponty, M. : *La prose du monde*, Gallimard, 1969, p. 17.



Mais revenons à l'année 1993. Je dois mes débuts en lexicologie et en sémantique lexicale à Beatriz Salazar, professeur de linguistique hispanique, qui a été pendant quelques années ma collègue à Paris 7 et qui m'a introduite à cette époque dans les séminaires du CIEL (Centre Interlangues d'Etudes en Lexicologie) dirigés par Colette Cortès, professeur de linguistique allemande. Les travaux du CIEL étaient en partie consacrés aux questions de sémantique de la métaphore et de la métonymie, de dérivation et de structuration du lexique, à la suite de ceux de Michel Le Guern, Marc Bonhomme et Georges Kleiber<sup>53</sup>. A l'invitation de B. Salazar, j'ai travaillé avec elle sur la dérivation dite 'diminutive' en espagnol et cette première étude de sémantique strictement lexicale m'a ouvert d'immenses perspectives en éveillant tout mon intérêt pour le lexique et pour le mot lexical, cette unité de la langue riche de toutes les potentialités. Comme l'écrit Abdou Eliman<sup>54</sup>, « une des constantes des moyens linguistiques, c'est l'usage de mots ». Tout locuteur est en effet conscient du fait qu'il utilise des mots pour parler, autrement dit pour former ce que le linguiste appelle des énoncés, ou des discours. Mais ce qui reste inconscient chez la plupart des locuteurs peut-être chez tous, dans la production spontanée de la parole c'est que l'unité-mot est en elle-même un énoncé et même le plus souvent plusieurs énoncés, plusieurs discours. Ce sont ces potentialités du mot qui ont justifié et ravivé sans cesse mon intérêt pour lui, et que je me suis attachée par la suite à mettre en lumière dans différents cadres théoriques.

### 3. 1. Dérivation et translation figurale

Ma première étude sur les dérivés lexicalisés en *-illo/-illa/-ón*<sup>55</sup> entrait dans le champ des travaux sur l'organisation du lexique, sur les processus de création lexicale et sur la translation figurale, vecteur du rapport entre le mot et le monde. L'intérêt de ces dérivés est qu'ils s'appuient simultanément sur un procédé linguistique -la dérivation- et sur un processus psychologique -le transfert tropique- pour créer du sens. Ainsi les dénominations *manzanilla* « cada uno de los remates, en forma de manzana, con que se adornan las camas, los balcones », *soplillo* « cualquier cosa sumamente delicada o muy leve », *nudillo* « cualquiera de las junturas de los dedos, que es por donde se unen los huesos de que se componen » explorent une relation de similarité, formelle, substantielle ou fonctionnelle, avec leur mot-base, pendant que *sombrilla* « utensilio, a manera de paraguas, para resguardarse del sol », *gargantilla* « adorno que traen las mujeres en la garganta », *boquilla* « pieza de metal que guarnece la boca o entrada de la vaina de una arma blanca », ou encore *autillo* « ave parecida a la lechuza, origen incierto, probablemente de *auté*, imitación del grito del ave » entrent dans une cotopie où les transferts métonymiques décrivent l'instrument, ou le contact, ou le tout par une de ses parties. La notion d'"expérience du monde" est donc centrale dans ces

---

<sup>53</sup> Par exemple Kleiber G. *La sémantique du protype. Catégories et sens lexical*, Paris, PUF, 1990 ; Bonhomme M. *Linguistique de la métonymie*, Sciences pour la communication 16, Peter Lang, Berne 1987 ; Le Guern M. *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*. Coll. Langue et langage, Larousse, 1973.

<sup>54</sup> Eliman, Abdou : Neurosciences et énonciation : nouveaux enjeux pour la linguistique », *Synergies Europe* n°9-2014, p. 23-44.

<sup>55</sup> Neyrod Dominique : « Les dérivés lexicalisés en *-illo/-illa/-ón* : une contribution à l'étude de l'organisation du lexique et des processus de création lexicale », *Cahiers du CIEL* 1994-1995, Université Paris 7, p. 163-184.

transferts tropiques, le lien entre le signe et l'objet ne fait aucun doute : par le procédé de la dérivation, l'objet désigné par le mot dérivé est dit appartenir à une certaine classe d'objets ; par la translation métaphorique, il est dit à la fois semblable et différent de l'objet désigné par le mot-base, par la translation métonymique, il est dit voisin de cet objet et donc autre. Trois procédés pour dire simultanément la proximité et l'éloignement, la similarité et la différence. Et je citerai à ce propos ces lignes de Martin Heidegger :

Nommer, ce n'est pas distribuer des qualificatifs, employer des mots. Nommer, c'est appeler par le nom. Nommer est appel. L'appel rend ce qu'il appelle plus proche. [...]. L'appel à venir appelle à une proximité. Mais l'appel n'arrache pourtant pas ce qu'il appelle au lointain ; par l'appel qui va vers lui, ce qui est appelé demeure maintenu au loin<sup>56</sup>.

On ne saurait mieux décrire, malgré la différence des enjeux<sup>57</sup>, la dialectique du proche et du lointain qui se noue dans ces mots dérivés.

Un cas particulier de ce type de formation est celui de la nomination d'espèces botaniques<sup>58</sup> inconnues jusque là, qui se situe dans cet « instant initial, celui où le segment du monde, pour parler strictement, est anonyme »<sup>59</sup>, où la nomination prend son sens plein. Gonzales-Ollé souligne

las numerosas denominaciones de plantas que aparecen con sufijo diminutivo, mientras que la forma primitiva designa otra especie. Este hecho, atestiguado en el castellano medieval se documenta en medida abrumadora en las denominaciones que los descubridores y colonizadores aplican a la fauna y flora americana<sup>60</sup>.

Ainsi '*manzanillo*' dénommera une plante originaire d'Amérique dont le fruit « es semejante a una manzana como de 5 cm de diametro », '*cebadilla*' une plante originaire d'Amérique dont le fruit est « una cápsula de la forma, tamaño y color de tres granos de cebada reunidos », '*caracolillo*' une « planta de jardín, originaria de la América meridional [...] con flores enroscadas en figura de caracol ».

La dialectique du mot et du monde est alors au premier plan du processus de dénomination, qui s'élabore à partir de la sélection d'une propriété saillante de l'objet en attente de dénomination, apte à enclencher la mise en relation de similarité. Et à la base de la relation entre le mot et le monde instaurée par ces dénominations botaniques vulgaires, il y a, plus

---

<sup>56</sup> Heidegger, M. : *Acheminement vers la parole* [*Unterwegs zur Sprache*, 1959]. Traduction française par François Fédier, Gallimard, [« Classiques de la philosophie », 1976], « tel » 1999, p. 22-23.

<sup>57</sup> En effet, les quelques lignes que j'ai citées sont inspirées au philosophe par un beau poème de Georg Trakl mais figurent néanmoins dans une étude qui a plus largement pour objet *Die Sprache*, « la parole telle qu'elle est parlée au sein d'une langue » précise le traducteur, ce qui est bien aussi mon objet.

<sup>58</sup> Cette recherche a fait l'objet d'une communication au VII<sup>e</sup> Colloque de Linguistique hispanique qui s'est tenu à Paris 3 en 1996 et a été publiée en 1998 : Neyrod D. : « Les dénominations botaniques vulgaires en *-illo/-illa*. Translation figurale, dérivation et prédictibilité du sens ». *Travaux de Linguistique Hispanique*, sous la direction de G. Luquet, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1998, p. 215-232.

<sup>59</sup> Chevalier, J. C., Delpont, M. F. (2005) : « La nomination, motivée ou pas ? », *Modèles linguistiques*, tome XXVI, n° 1, vol. 51, Toulon, Université du Sud-Toulon-Var, p. 113-132 (p. 117).

<sup>60</sup> Gonzalez-Ollé F. (1962) : *Los sufijos diminutivos en castellano medieval*, Madrid, p. 270.

qu'une observation désintéressée des formes et des couleurs, une intention pragmatique car, comme l'écrit Miguel Colmeiro (1947 : 73-74)<sup>61</sup>,

lo útil y lo perjudicial hubo de distinguirse en lo posible desde el origen de las sociedades, y las producciones naturales de cada país tuvieron que emplearse sucesivamente para satisfacer las necesidades humanas en fuerza de *la experiencia*, que enseñó a la vez lo que debía huirse o evitarse [...]. Fundamento más razonable tienen las denominaciones comunes de las plantas que recuerdan usos medicinales, económicos, industriales [...]

C'est moi qui souligne "*la experiencia*" : c'est bien l'expérience du monde qui est à la base du processus de nomination, et un aspect fondamental de cette expérience est l'usage, l'utilité de telle ou telle plante pour l'homme ou au contraire le danger qu'elle représente. Contrairement à la dénomination scientifique, la dénomination populaire n'intervient que

por ser miradas ciertas plantas con mayor atención por sus utilidades o daños o por su abundancia, su belleza o diversos fenómenos capaces de llamar la atención de cualquiera (*ibid.*)

autrement dit dans un contexte de *prégnance* biologique, telle que la définit René Thom.

Ainsi, contrairement à l'*aguacate* (*Persea gratissima*, Lauracées), « fruto parecido a una pera grande y muy sabroso » (DRAE), l'*aguacatillo* (*Persea spectabilis*, Lauracées) est un « fruto negrusco cuando maduro, que comen los cerdos » (DRAE); l'*algodoncillo* (*Asclepias incarnata*, Asclépiadacées), originaire d'Amérique, est, contrairement à l'*algodón* (*Gossypium herbaceum*, Malvacées) une plante ornementale impropre à l'industrie textile et qui contient, comme tous les représentants de l'ordre des Contortales, des substances plus ou moins toxiques; quant au *manzanillo* (*Hippomane mancinella*, Euphorbiacées), arbre originaire d'Amérique, son suc, son fruit et même son ombre sont vénéneux ! La dialectique du semblable et du différent, du proche et du distant joue à plein dans ces dénominations : référents du mot dérivé et du mot-base possèdent quelques éléments formels semblables mais leur usage, leur fonction dans le monde pratique de l'homme sont différents ; le mot-base désigne une espèce connue par l'instituteur du mot dérivé, située dans son monde, dans sa proximité mémorielle, alors que le mot dérivé désigne une espèce qui vient d'être découverte et appartient à un monde situé à distance spatiale et expérimentale du sien.

Néanmoins, en ce qui concerne la dérivation en *-illo*, dérivation hétérogène et dérivation homogène peuvent être confondues par le locuteur non-informé pour lequel l'*aguacatillo* « sera un aguacate pequeño ». C'est ce que je nomme la *circularité du sens*, un phénomène qui renforce le lien entre le mot et le monde et l'établit comme un dialogue, comme une relation dialectique : si l'objet du monde suggère, en vertu de certaines de ses propriétés saillantes, une certaine dénomination, celle-ci en retour pourra, sur la foi de sa matérialité formelle, suggérer tel ou tel objet du monde, ou même l'inventer. La structure de la dénomination sera le moteur de la représentation de l'objet.

---

<sup>61</sup> Colmeiro, Miguel : « El paso del lenguaje científico al vulgar ». *Discursos leídos en las recepciones públicas de la Real Academia Española*, Madrid, 1947, p. 65-79.

### 3. 2. Entre description et prescription, la dialectique du signe et de l'objet

C'est donc sur cette dialectique du signe, tel qu'il se donne à entendre et à analyser, et de l'objet, tel qu'il se vit et se représente dans l'expérience, qu'ont été dès lors fondés tous mes travaux en lexicologie. Et ce sont d'autres dénominations populaires, cette fois-ci ornithologiques, que je me suis proposées comme sujet d'étude : *neblí*, *borní*, *sacre* sont les dénominations castillanes des oiseaux que la classification scientifique désigne sous les noms de *falco peregrinus peregrinus*, *falco biarmicus* et *falco cherrug*.

Ce choix est la conséquence d'une rencontre : celle des *Soledades* de Góngora, qui étaient au programme de l'agrégation externe d'espagnol en 1996, l'année où je l'ai passée. De ce concours j'attendais, comme bien d'autres candidats, qu'il m'ouvre des perspectives professionnelles. Mais il a largement dépassé ces attentes et a eu, en fait, une importance décisive sur mon parcours scientifique car Góngora m'a amenée vers la langue du Siècle d'Or et donc vers le *Tesoro de la lengua castellana o española* de Covarrubias, référence incontournable de celle-ci, qui est devenu le lieu dans lequel se sont nouées peu à peu toutes les problématiques qui constituent le noyau dur de mes recherches depuis plusieurs années.

Mais revenons pour le moment à Góngora et aux *Soledades*. Les vers 735 à 979 de la deuxième *Soledad* mettent en scène dans un morceau de poésie époustouflant la sortie d'un cortège partant pour une chasse au vol : dans une suite de métaphores très élaborées, le poète évoque l'origine des rapaces dénommés *neblí*, *sacre*, *girifalte*, *baharí*, *borní*, *aleto*, *azor* et décrit leurs prouesses au vol. La puissance de stimulation de l'imaginaire de ce morceau est immense : l'art du poète, bien sûr, en est responsable mais aussi, pour moi, le pouvoir évocateur des noms de ces oiseaux de vol et en particulier du trio *neblí*, *borní*, *baharí*.

Car pour tout arabisant même débutant, ces mots se signalent immédiatement comme arabismes, du fait de leur terminaison -í, forme réduite du suffixe dérivationnel de l'arabe,  $-i(yy^{u(n)})$ , qui sert à former ce que les arabisants français appellent le nom-adjectif de relation, lequel exprime toutes sortes de rapports avec le nom-base (origine ethnique, locale, spécialité, rapport d'analogie, de ressemblance, etc.). Je dois dire que c'est par pure curiosité et sans la moindre prémonition du champ de recherche qui allait ainsi s'ouvrir devant moi que j'ai cherché ces mots dans les dictionnaires, en particulier dans le *Tesoro* de Covarrubias. Ce que j'y ai trouvé m'a entraînée pendant plusieurs années dans une recherche passionnante au cours de laquelle je me suis initiée -de façon restée toute livresque !- à l'art de la fauconnerie, à travers la lecture de nombreux traités médiévaux ; et je dois beaucoup à André Miquel, dont je suivais en 1996 le séminaire de Littérature arabe au Collège de France, qui m'a dirigée, lorsque je l'ai questionné au sujet de la recherche que je voulais entreprendre, vers les travaux irremplaçables et incontournables de François Viré sur la nomenclature arabe des oiseaux de vol et sur les traités de fauconnerie arabe<sup>62</sup>. C'est dans le cadre de cette recherche que j'ai mis au point

---

<sup>62</sup> François Viré (1922-1999), arabisant formé à l'École nationale des langues orientales, passionné d'ornithologie, est un spécialiste reconnu de l'histoire de la chasse au Moyen-Orient et du vocabulaire arabe de la chasse au vol. Il a collaboré pendant de nombreuses années à la revue *Arabica* et a traduit en français le *Traité de l'art de voler* (Xe s.) d'al-'Aziz et *De la chasse. Commerce des grands de ce monde avec les bêtes sauvages des déserts sans onde* (Xe s.) d'Ibn Manglī. Pour une bio-bibliographie complète, v. *Arabica*, LII, 4, p. 535-554.

une grande partie de la méthodologie et des concepts sur la base desquels j'ai continué par la suite à travailler et que j'ai cerné mon terrain privilégié, qui est la zone du contact entre le castillan et l'arabe. A ce titre, les articles intitulés « Insaisissable *neblí* »<sup>63</sup> et « Faucon vilain ou faucon gentil? Une enquête sur les signifiés et le/les référents du vocable *borní* »<sup>64</sup> ont été pour moi une sorte de laboratoire où j'ai mis à l'épreuve différentes conceptions du sens – référentielle et aréférentielle, descriptive et prescriptive-, où j'ai élaboré les notions de *discours du mot* et *discours sur le mot* et où j'ai examiné les situations de *circularité du sens*.

J'ai parlé un peu plus haut de la matérialité formelle du mot et de son rôle dans le processus de circularité du sens. A l'époque -début des années 2000- où je travaillais sur les mots *borní* et *neblí*, j'entendais par matérialité formelle du mot sa structure morphologique, considérant qu'elle est l'un des éléments déclencheurs de l'activité imaginaire, que la représentation chez le locuteur d'un objet du monde est en partie suscitée par la forme de sa dénomination et par l'énoncé de sens qui en découle. C'est le parcours du sens qui va du nom à l'objet.

Or la perception de la structure morphologique d'un nom est dépendante de l'hypothèse étymologique faite à son sujet. Comme l'écrit Pierre Guiraud,

synchronie et diachronie relèvent d'une même problématique. Entre la forme signifiante et le concept signifié, donc, s'intercale l'étymon qui fonde la signification en renvoyant le signe au système<sup>65</sup>.

Ainsi, dans le cas du mot '*neblí*', la lexicographie et les traités de fauconnerie invoquent six hypothèses étymologiques : ce mot viendrait de *Niebla*, localité située en Andalousie ; de *nebula* 'nuage', mot latin tardif ; de \**niblo*, forme romane non-attestée résultant de l'évolution accidentée du mot latin *milvus* 'milan' ; d'un vocable non-attesté (*i*)*birni*, dérivé grâce au suffixe *-í* du mot latin *Hibernia* ; du mot castillan '*noble*' ; du mot arabe *nabih* 'perspicace', 'astucieux', auxquelles s'ajoutent l'hypothèse que j'ai faite moi-même d'un mot dérivé du mot arabe *nabl* 'flèche' et une autre encore, que m'a proposée récemment Gilbert Fabre et qui relie le mot *neblí* à la ville de Nabeul (<Neapolis) en Tunisie « centre d'une région où prospèrent les faucons dressés à la pointe du Cap Bon »<sup>66</sup>. Selon qu'on sélectionne l'une ou l'autre de ces hypothèses, la forme *neblí* répond à des analyses morphologiques différentes – dérivation suffixale ou évolution phonétique- entraînant des énoncés de sens eux aussi différents.

La dérivation par le suffixe arabe *-í*, autorise les énoncés de sens suivants : « originaire de la ville de Niebla », « originaire ou venant d'Hibernie », « originaire de Nabeul » ; « volant ou demeurant dans les nuages » ; « semblable à la flèche ». Dans le cas d'une évolution phonétique à

<sup>63</sup> Neyrod D. : « Insaisissable *neblí* », *Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales* n°27, ENS Editions, 2004, p.329-353.

<sup>64</sup> Neyrod D. : « Faucon vilain ou faucon gentil? Une enquête sur les signifiés et le/les référents du vocable *borní* », C. Lagarde (éd.), *La Linguistique dans tous ses états*, Presses Universitaires de Perpignan, 2003, p.323-330.

<sup>65</sup> Guiraud, P. (1967) : *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Larousse, p. 196.

<sup>66</sup> Communication personnelle de Gilbert Fabre, décembre 2015.

partir du mot latin tardif *nibulus* < \**milvulus* < *lat. milvus*, il est simplement déclaré que « le *neblí* est une sorte de milan » ; à partir du mot arabe *nabih* que « le *neblí* est perspicace » et à partir du mot castillan *noble*, que « le *neblí* est noble ». Je ne m'intéresse pas ici à l'exactitude scientifique de ces différentes étymologies mais au fait que toutes ont été formulées en raison d'un certain rapport entre le mot et le monde, perçu soit par l'usager spécifique des mots *neblí* et *borní* qu'est le fauconnier, soit par l'ornithologue, le lexicographe ou le linguiste.

Or le monde, ou mieux l'expérience de ce fragment du monde, peut être saisi dans la documentation cynégétique, scientifique, lexicographique, et l'on constate que les énoncés de sens « habitant les nuages » et « semblable à la flèche » rencontrent une réalité massivement attestée. Il en est tout autrement pour les énoncés de sens « originaire de Niebla » et « sorte de milan » qui ne rencontrent pas la réalité extralinguistique représentée par la documentation cynégétique. Examinant ces faits à la lumière de la conception référentielle du sens<sup>67</sup> -qui pose des conditions de vérité devant être remplies pour que telle expression linguistique puisse renvoyer à tel référent, dans la mesure où ces conditions de vérité sont en fait des propriétés caractéristiques du référent et constituent son 'sens descriptif'- je vois dans les deux premiers énoncés de sens – “habitant les nuages” et “semblable à la flèche”- l'illustration d'un parcours du sens allant de l'objet au signe qui mémorise dans sa forme l'une ou l'autre des propriétés de l'objet, perçue par l'usager de la langue. C'est d'ailleurs ainsi que l'explicitent consciemment les auteurs ou commentateurs de ces hypothèses : ainsi, François Viré, qui voit dans *neblí* un mot dérivé de *nebula*, écrit : « Par association d'idées, les parlers romans ont appliqué le mot à tout gros oiseau qui se tient dans les nues et qui “tombe du ciel” à l'improviste sur sa proie »<sup>68</sup> ; et j'écris moi-même : « Un adjectif de relation dérivé du vocable *nabl* [...] signifierait “semblable à la flèche”, “présentant une caractéristique de la flèche” et créerait une métaphore très cohérente avec les diverses informations ornithologiques et cynégétiques concernant le vol du *neblí* et sa technique de chasse »<sup>69</sup>.

Des deux autres énoncés de sens, “originaire de Niebla” et “sorte de milan”, la documentation cynégétique nous apprend que ce ne sont pas des propriétés caractéristiques du référent. Il apparaît ainsi qu'ils sont inspirés à l'usager par la structure morphologique du mot et projetés *a posteriori* comme un éclairage sur une pseudo-réalité que dément la réalité extralinguistique. Ici, le parcours du sens va du signe à l'objet : c'est la forme du signe qui va prescrire à l'objet de présenter telle ou telle propriété.

Telle est ainsi entre description et prescription, la circularité du sens : le mot décrit l'objet et l'objet écrit le mot. Pourtant, en écrivant que le mot décrit l'objet, je ne peux me placer dans l'optique d'une stricte conception référentielle du sens, car quand le mot *neblí* délivre les énoncés de sens

---

<sup>67</sup> Une partie des réflexions qui vont suivre ont été exposées en avril 2005 au séminaire *Poétique de la description* animé par Maria Aranda dans le cadre du GRILUM (Groupe de Recherche Interlangues de l'Université du Mans) sous le titre : « Entre description et prescription, la dialectique du signe et de l'objet. A propos de deux vocables castillans, *neblí* et *borní* ».

<sup>68</sup> Viré, Fr.: « La volerie dans l'Espagne du Xè siècle à travers le Calendrier de Cordoue », *Arabica*, Vol. 12, n° 3, 1965, p. 306-314 (p. 313).

<sup>69</sup> Neyrod, D.: « Insaisissable *neblí* », *op. cit.* p. 349

“habitant des nuages” ou “semblable à la flèche”, sa forme même lui interdit de décrire objectivement une propriété de l’objet. Comme nous l’avons vu précédemment, dans le procédé de la dérivation se noue toujours une dialectique du semblable et du différent, renforcée dans ces deux cas par le transfert tropique, « association d’idées » comme l’écrit F. Viré ou métaphore. Ce qui est attesté si largement par la documentation, ce n’est pas une réalité objective mais imaginée.

C’est aussi la matérialité formelle du mot qui entraîne les énoncés de sens « le *neblí* est noble » ou « le *neblí* est perspicace ». Le premier mobilise la rencontre phonétique et sémantique entre un mot castillan, *noble* < lat. *nobilis* et une série de mots arabes reliés à la structure consonantique /NBL/ : le verbe *nabula* ‘avoir une grande âme, être noble’, le substantif *al-nubl* ‘grandeur, noblesse’, l’adjectif *nabīl* ‘bien-né, noble, éminent. Comme l’écrit Newcomer,

Aunque el pájaro no hubiese sido llamado *neblí* por su supuesta nobleza, esta característica bien pudo haber influido en la formación y significado de la palabra *neblí*, en castellano o en árabe<sup>70</sup>.

Le second sollicite simultanément information linguistique et savoir encyclopédique. Federico Corriente écrit :

Hay que valorar el dato de López de Ayala en su *Libro de la caza de las aves* [...] en el sentido de que *neblí* es corrupción de *nebi*, puesto que esta grafía es exactamente la correspondencia esperable del and. *nabih* <ar. cl. *nabih* “perspicaz”, apelativo muy apropiado para un halcón de excelente calidad<sup>71</sup>.

On entre avec ces commentaires dans la conception a-référentielle du sens, dans cette approche contextualiste qui soutient que le sens descriptif ne se trouve engendré que par l’interaction du mot avec le contexte. « Les mécanismes de génération du sens, écrit F. Recanati, sont des mécanismes pragmatiques faisant appel au contexte et au savoir encyclopédique ».

Conception référentielle et conception a-référentielle du sens s’opposent donc vigoureusement à propos du mode d’existence du référent : comme objet du monde, préexistant à toute expression linguistique pour la première, comme objet construit par l’expression linguistique pour la seconde. Dans une étude publiée en 2001<sup>72</sup> Georges Kleiber analyse cette opposition et se rallie à la position de Larsson qui la surmonte en affirmant : « Pour qu’il y ait sens -et compréhension- il faut que les cognitions et les perceptions individuelles se transforment en cognitions intersubjectives et que cette *nouvelle* cognition -dont fait partie la constatation même de son existence- soit *reconnue* et *fixée* pour la mémoire sous la forme d’une unité linguistique »<sup>73</sup>.

---

<sup>70</sup> C. A. Newcomer (1952): « Neblí, baharí, tagarote », *NRFH* 1-4, p. 144-148.

<sup>71</sup> Corriente, Federico : *Diccionario de arabismos y voces afines en iberorromance*, Madrid, Gredos, p. 404.

<sup>72</sup> Kleiber, Georges : « Sur le sens du sens : objectivisme et constructivisme », Keller D., Durafour J.P., Bonnot J. F., Sock R. (éds) : *Percevoir : monde et langage*, Bruxelles, Mardaga, 2001, p. 335-370.

<sup>73</sup> Larsson Björn : *Le Bon sens commun ; Remarques sur le rôle de la (re)cognition intersubjective dans l’épistémologie et l’ontologie du sens*. (Etudes romanes de Lund ; Vol. 57) Lund University Press, 1997, p. 177.

Tel est bien l'enjeu du mot lexical. Mais comment cette perception individuelle, cette nouvelle cognition, est-elle fixée mémoriellement dans une unité linguistique ? Et comment est-elle reconnue intersubjectivement ? Les notions de *discours du mot* et de *discours sur le mot* que j'ai explicitées dans un article récent publié dans *Signifiances*<sup>74</sup> rencontrent ces questions.

### 3.3. Le “discours du mot” et l’expérience du monde / le “discours sur le mot” et l’intersubjectivité du sens

J'appelle “discours du mot” l'énoncé de sens qui est concrètement articulé par la substance sonore et par la structure morphologique du mot ; ce n'est pas ce que le mot *veut dire*, c'est-à-dire son extension dénotative, mais ce qu'il *dit* effectivement, ce qui est inscrit dans sa forme et qui est la trace d'une perception initiale individuelle entraînant une nouvelle représentation par laquelle, comme l'écrit fort justement Sarah de Vogüe<sup>75</sup>, l'objet « se trouv[e] littéralement re-présenté [...], présent sous la forme que peu[t] lui donner ce[tte] représentation ». Le “discours du mot” est la fixation mémorielle de la cognition dans une expression verbale.

Quant au “discours sur le mot” c'est l'ensemble des hypothèses disponibles sur l'étymologie, l'histoire et les sens attestés d'un mot, lesquelles sont codifiées dans différents types de documentation ; le discours sur le mot est produit par différentes catégories d'usagers de la langue à partir des différents segments d'expérience qui sont les leurs. C'est par le “discours sur le mot”, autrement dit par la reprise, l'explication, l'explicitation, l'exégèse d'une expression verbale que se réalise la reconnaissance intersubjective d'une perception, d'une nouvelle cognition.

Il existe des signes lexicaux *denses*, c'est-à-dire saturés de significations et d'implications tant sur le plan du signifiant et du signifié que sur celui du référent, des mots qui « vivent d'une vie sourde comme les animaux des grandes profondeurs »<sup>76</sup> et dont le sens n'est pas celui qui correspond à telle hypothèse ou à telle autre parmi celles qui ont été formulées, mais est construit par la somme de toutes les hypothèses et des commentaires qu'ils ont suscités, dans l'intersubjectivité de la cognition. Cette intersubjectivité de la cognition à laquelle pourrait faire allusion ce passage de Maurice Merleau-Ponty :

Les mots [...] transportent celui qui parle et celui qui les entend dans un univers commun, mais ils ne le font qu'en nous entraînant avec eux vers une signification nouvelle, par une puissance de désignation qui dépasse leur définition ou leur signification reçue et qui s'est déposée en eux, par la vie qu'ils ont menée tous ensemble en nous, par ce que Ponge appelait heureusement leur “épaisseur sémantique” et Sartre leur “humus signifiant”<sup>77</sup>.

---

<sup>74</sup> Neyrod, D. (2017) : « “Discours sur le mot” et “Discours du mot” : la dialectique perplexe du signe et de l'objet. L'exemple du mot castillan *sacre* », *Signifiances (Signifying)*, 1 (3), p. 171-181. DOI: <https://doi.org/10.18145/signifiances.vli3.133>

<sup>75</sup> Vogüe de, Sarah : « A la recherche des paramètres de l'élaboration du sens au sein des énoncés », *Corela* [en ligne], HS-10/2012, <http://corela.revues.org/2369>; DOI : 10.4000/corela.2369, p. 19.

<sup>76</sup> Merleau-Ponty, Maurice : *La prose du monde*, Gallimard, 1969, p. 123.

<sup>77</sup> *Ibid.*



Le signe dense –et c’est le cas de mots tels que *neblí* ou *borní*– éveille la curiosité des lexicographes, et même des simples usagers, et appelle un effort de déchiffrement ; celui-ci s’effectue toujours à partir de la relation signifié-référent, et plus exactement d’un va-et-vient entre les deux, à la recherche d’une justification réciproque, les énoncés des signifiés de ce signe étant considérés *a priori* comme des discours de vérité, qui décrivent le monde. Mais l’épaisseur sémantique d’un signe dense ne se laisse pas saisir ainsi. « Comme tout avènement » écrit François Jullien<sup>78</sup>, « celui du sens est lui aussi de l’ordre, non de l’action (“interpréter” comme activité délibérée : l’entreprise herméneutique), mais du processus (dont il revient seulement au commentateur, par son travail, de favoriser le déroulement) ». On ne saurait mieux dire le rôle du commentateur, autrement dit du “discours sur le mot”, de l’intersubjectivité de la cognition, dans l’émergence du sens du mot.

### 3.4. Le mot lexical dans le paradigme de l’énaction.

Le “discours du mot” est en grande partie dépendant du système de la langue à laquelle appartient le mot et c’est pourquoi des mots tels que *neblí*, *borní*, qui appartiennent potentiellement à plusieurs systèmes de langue revêtent une particulière densité. Celle du mot *sacre* est si grande qu’ayant déjà travaillé à son sujet en 2008 et 2009<sup>79</sup>, je l’ai encore retrouvé en 2017<sup>80</sup> comme exemple paradigmatique d’une étude lexicologique réalisée dans le cadre explicite de l’énaction.

Il faut d’abord que je m’arrête sur la nécessité qui m’est apparue de relier mes travaux de façon explicite au paradigme de l’énaction, nécessité dont j’ai vraiment pris conscience au moment où a été élaboré et diffusé en 2014, sous l’impulsion de Philippe Monneret et Didier Bottineau, le projet SAISIE (Signifiant, Analogie, Interlocution, Sémio-genèse, Incarnation, Enaction) qui, vise à faire émerger un courant de pensée linguistique centré sur « l’expérience de l’acte de langage en général et celle du signifiant en particulier »<sup>81</sup>. Ce nouveau champ de réflexion a exercé une emprise incontestable sur les travaux d’un groupe important de linguistes hispanistes, préparés d’ailleurs par des décennies de tradition guillaumienne et par l’émergence, dans les années 80, de la Linguistique du signifiant.

En ce qui me concerne, le choix du cadre théorique de l’énaction m’a effectivement entraînée vers de nouveaux développements des observations et des intuitions qui avaient formé la matière de mes études lexicologiques. En effet, la relation entre le signe et l’objet, telle qu’elle est perçue par le sujet parlant et telle qu’elle est réalisée par lui dans l’acte de nomination, s’avère être une relation simplexe si on l’envisage selon les notions neuroscientifiques de complexité et de simplexité ; une relation simplexe, autrement dit une

---

<sup>78</sup> V. Jullien F., *Le détour et l’accès. Stratégies du sens en Chine, en Grèce*. Paris, Grasset, 1995.

<sup>79</sup> Neyrod D. (2008) : « Forme, son, sens: la tension descriptive dans le processus de dénomination. L’exemple des mots *neblí* et *sacre* », Maria Aranda (éd.) *Description et fiction, de Jean de la Croix à Vargas Llosa. L’inquiétante étrangeté de l’écriture descriptive*, Presses Universitaires de Rennes, p. 15-23 ; Neyrod D. (2009) : « Aspects de la motivation du signe linguistique ; approches étymologique, morphologique, sémantique, phonique. Le cas du mot *sacre* », Communication au Séminaire de linguistique de Paris IV, décembre 2009.

<sup>80</sup> Neyrod D. (2017) : « “Discours sur le mot” et “discours du mot”... », *op. cit.*

<sup>81</sup> Table ronde SAISIE 1, Dijon, 27 mai 2014, Argumentaire, p. 1

« réduction significative de toute complexité préconstituée »<sup>82</sup> -la complexité étant ici celle de l'environnement, de l'objet à nommer- et une « constitution autonome de configurations de sens »<sup>83</sup>. L'objet, comme unité du vivant, forme un système complexe ; « cette complexité réduite, ressaisie et transposée par l'acte d'un vivant sous une forme compatible avec ses exigences propres, nous proposons de la désigner par le terme de simplicité » écrit Jean-Luc Petit<sup>84</sup>. Or les exigences propres du sujet parlant au moment de nommer l'objet peuvent être d'ordre pratique comme nous l'avons vu au sujet des dénominations botaniques vulgaires dérivées en *-illo*. Elles peuvent être aussi de l'ordre de l'imaginaire : ainsi, la nomination des pièces d'artillerie apparues en Europe au tournant du 16<sup>ème</sup> et du 17<sup>ème</sup> siècles par des noms d'oiseaux de proie -tels que *sacre, falcón, falconete, girifalte-* et de bêtes sauvages repose sur un processus métaphorique : « Por la mayor parte las comparaban a los animales, y aves de rapiña y veloces, y a otras fieras y venenosas, como dragón, áspide, basilisco, serpentín y serena, el pelicano, el sacre, falcón, girifalte, ribadoquín, esmeril y pasador » peut-on lire dans un traité d'artillerie de 1613. Un processus métaphorique qui se double d'un processus analogique ; et pour m'en tenir à cette seule analogie, il apparaît que le monde nouveau de l'artillerie est vu à travers le monde ancien de la volerie, ce qui n'est pas anodin : l'analogie, ici, ne concerne pas uniquement l'activité imaginaire d'un individu, elle est la marque du passage d'un monde historique à un autre, d'un *univers de discours* à un autre. Je reviendrai bientôt sur cette question qui est au centre d'une grande partie de mes travaux.

La réduction de complexité est tangible à tous les niveaux de l'analyse du mot, celui de sa structure morphologique et celui de sa substance sonore, qui constituent l'une et l'autre des configurations autonomes de sens.

### 3.5. La motivation sonore du signe linguistique

L'analyse de la substance sonore relie mon étude du mot *sacre* à la théorie de la motivation sonore du signe linguistique. Cette théorie m'a longtemps laissée réticente et c'est le passage par l'arabe qui a entraîné, au début des années 2000, ma conversion. Le passage par l'arabe et donc par les travaux de Georges Bohas sur la structuration du lexique arabe<sup>85</sup>. La Théorie des matrices et des étymons (TME) a eu certainement un impact considérable sur la réflexion de certains de mes collègues hispanistes comme sur la mienne. Mais de toute façon, la question de la motivation sonore du signifiant était devenue incontournable pour tout linguiste s'intéressant à la sémantique, grammaticale ou lexicale. J'avais ainsi remarqué au IX<sup>e</sup> Colloque de linguistique hispanique (Lille, 2000) une communication de Gilbert Fabre où, à la suite des travaux de Schmidely sur la personne grammaticale et de Rochetti sur le présémantisme des phonèmes, Fabre examine « Le signifiant du dépassement de l'unité au

<sup>82</sup> Petit, Jean-Luc (2014) : Introduction. Dans *Complexité-Simplicité* [en ligne]. Paris, Collège de France. <http://books.openedition.org/cdf/3354>.

<sup>83</sup> *Ibid.*

<sup>84</sup> *Ibid.*

<sup>85</sup> Par exemple: Bohas G. (1997), *Matrices, étymons, racines, éléments d'une théorie lexicologique du vocabulaire arabe*, Paris, Louvain ; Bohas G. (2000), *Matrices et étymons. Développements de la théorie*, Lausanne, Editions du Zèbre ; Bohas G, Dat M. (2007), *Une théorie de l'organisation du lexique des langues sémitiques : matrices et étymons*, Lyon, ENS Editions.

présent de l'indicatif en espagnol et dans les autres langues romanes » et conclut entre autres choses que « la dynamique du dépassement de l'unité qui se traduit par une série d'avancées articulatoires révèle qu'une connaissance inconsciente des parties du corps peut entrer en jeu dans la phonation et livrer un message linguistique mimant plus son référent que la théorie de l'arbitraire du signe ne le laisse supposer »<sup>86</sup> ; puis j'avais rencontré Maurice Toussaint à plusieurs séances des séminaires de linguistique de l'Institut Hispanique de Paris IV, dans les années 2004-2005, et suivi les stimulants échanges intervenus en ces occasions entre Maurice Toussaint, Jean-Claude Chevalier et Marie-France Delpont ; et dans le même temps, je réfléchissais moi-même à l'interprétation à donner à certains faits sonores dans des romances de Góngora, réflexion qui a donné lieu à une communication au XI<sup>e</sup> Colloque de Linguistique hispanique (Paris 13-Villetaneuse, 2006) intitulée « L'assonance en í et les arabismes dans les romances 32,44 et 66 de Góngora : questions de motivation et lecture analogique » sur laquelle je reviendrai ultérieurement.

L'intégration du niveau de la matérialité sonore dans mon étude du sens lexical était donc devenue inévitable, et le mot *sacre* s'est révélé un laboratoire particulièrement efficace en raison de la richesse des hypothèses étymologiques faites à son sujet : de l'arabe *Saqr* (= faucon), du latin tardif *sacer* (= faucon), du latin classique *sacer* (= sacré) traduisant le grec *hierax* (= faucon), lui-même dérivé de *hieros* (= sacré ou leste, agile, rapide). C'est ainsi dans le cadre de différents systèmes de langues placés sur un axe horizontal, dans la perspective de la linguistique aréale, et auxquels correspondent différentes approches ou théories du sens de la substance sonore que celle-ci est appelée à "faire signe", pour reprendre la belle expression de Heidegger<sup>87</sup>. Dans la théorie de la motivation mimophonique élaborée par G. Bohas et M. Dat pour les langues sémitiques, elle fera signe comme imitation par un geste articulatoire d'une propriété comportementale saillante du faucon sacré : sa capacité à "tuer, mutiler, déchirer", transposée linguistiquement par l'articulation dentale. Dans le cadre du symbolisme phonétique, il n'y a pas transposition du geste d'un univers (celui du comportement biologique) à un autre (celui du langage articulé) mais analogie entre un geste -la forte contraction musculaire mobilisée lors de l'articulation de la séquence /k, r/- et une propriété psychologique, l'agressivité du faucon. Enfin, ce qui fait signe encore dans la substance sonore du mot *sacre* et de ses différents étymons possibles, c'est la séquence /sk/ considérée au sein d'un autre système, celui du stock des racines indo-européennes et des séries de lexèmes dans la constitution desquels entre cette racine.

D'autre part, la substance sonore peut être réinterprétée en fonction de l'univers de croyance au sein duquel est élaboré le sens du mot. Ainsi, le lexicographe espagnol arabisant Diego de Guadix (16<sup>e</sup> siècle) envisage-t-il le mot castillan *sacre* comme mot arabe mais il l'envisage du point de vue de l'évolution phonétique de l'arabe andalou au castillan. De telle sorte que prenant en compte l'intégration en castillan de la spirante uvulaire sourde /h/ de l'arabe comme occlusive vélaire /k/ ou /g/, il déclare que *sacre* vient de l'arabe

---

<sup>86</sup> Fabre, Gilbert : « Le signifiant du dépassement de l'unité au présent de l'indicatif en espagnol et dans les autres langues romanes », Macchi, Yves (éd.) *Panorama de la linguistique hispanique*. Lille 2000, UL3, p. 175-181.

<sup>87</sup> Heidegger, M. : *Acheminement...*, *op. cit.*, p. 177 : « Ainsi, l'expérience poétique avec le mot nous fait signe remarquablement ».

*çahri* (= /*şaħrī*/) –nom-adjectif de relation dérivé par le suffixe –ī du substantif /*şaħr*/ ‘rocher, roc’ et crée ainsi un nouveau discours du mot, lequel suscite chez l’objet, selon le principe de la circularité du sens, de nouvelles propriétés. Et Guadix peut alors définir le *sacre* comme « páxaro que se crió y se tornó nido de roca o de peña ».

On verra que la question du *point de vue* à partir duquel est considérée la langue espagnole –comme imprégnée de l’héritage arabe ou au contraire comme libre de celui-ci- constitue le paramètre fondamental d’une grande partie de mes travaux et j’y consacrerai la troisième partie de cette synthèse. Mais le rôle, dans la saisie du contenu sémantique du mot, de la réalité à partir de laquelle s’élaborent “discours du mot” et “discours sur le mot” - non plus seulement la réalité de l’objet “à dire” mais de tout un réseau d’*a priori* qui constituent un certain “univers de croyance” et déterminent le *point de vue* du locuteur- s’est présenté également à moi dans plusieurs études lexicologiques produites dans le cadre des activités de recherche de l’Université du Mans. Les articles intitulés « De encantamiento à desencanto et le discours de la magie : une étude lexicologique »<sup>88</sup>, « “Attente” et “espera” : différences et convergence »<sup>89</sup> et « “Ritratto, retrato, portrait” : les mots comme champ d’expérimentation »<sup>90</sup> examinent en effet l’histoire parallèle de la signification du mot et de celle du monde.

#### 4. Le mot et les univers de croyance

Dans sa recension du livre de Robert Martin, *Langage et croyance. Les univers de croyance dans la théorie sémantique* (1987), Henning Nølke écrit : « La nouvelle œuvre de Martin nous fait avancer beaucoup dans notre compréhension de l’influence proprement linguistique qu’ont les connaissances et les croyances des sujets parlants [...] »<sup>91</sup>.

L’*univers de croyance*, que Robert Martin définit comme « l’ensemble des propositions qu’au moment où il s’exprime le locuteur tient pour vraies » et que j’envisage pour mon propre compte comme les données culturelles – historiques, sociales, intellectuelles – qui forment l’arrière-plan intersubjectif du sens du mot, autrement dit l’ensemble des connaissances et des croyances qui sont celles des locuteurs, cet univers de croyance est implicite, incontournable, et va de pair avec la forme du mot et avec son histoire, autrement dit avec les différents “discours du mot” et “discours sur le mot” correspondant à telle ou telle unité lexicale. A travers eux ce sont différents “discours du monde” qui se donnent à lire.

---

<sup>88</sup> V. Neyrod D. (2008). « De *encantamiento* à *desencanto* et le discours de la magie : une étude lexicologique », *Le désenchantement*, Centre de Recherches Universités Angers-Le Mans-Orléans, p. 87-99.

<sup>89</sup> V. Neyrod, D. (2011) : « “Attente” et “espera” : différences et convergence », *Ecritures de l’attente*, Quaina n°2, [www.quaina.fr](http://www.quaina.fr) (cet article ne figure pas dans mon *Recueil d’articles* en raison de la très mauvaise qualité de sa présentation dans la revue en ligne *Quaina*).

<sup>90</sup> V. Neyrod, D. (2013) : « “Ritratto, retrato, portrait” : les mots comme champ d’expérimentation ». Fernando Copello et Aurora Delgado-Richet (dir.) *Le portrait. Champ d’expérimentation*, Presses universitaires de Rennes, p. 15-28.

<sup>91</sup> Nølke Henning : « Robert Martin : *Langage et croyance. Les “univers de croyance” dans la théorie sémantique. Philosophie et langage*. Pierre Mardaga, éditeur, Bruxelles, 1987. 189 p. », *Revue Romane*, Bind 23 (1988) 2.

« En somme, les univers de croyance sont le lieu où des formes propositionnelles prennent des valeurs de vérité [...] » écrit encore R. Martin<sup>92</sup>. Nul cadre n'est mieux indiqué pour ce faire que le dictionnaire de langue, recueil de propositions définitoires à valeur de vérité, adossé à un système de connaissances à vocation intersubjective qui est l'univers de croyance des locuteurs de la langue, considérée à un certain moment de l'histoire et de l'évolution d'une société.

Considéré simultanément sur l'axe horizontal du contact entre les mots d'une même langue ou de langues différentes constituant une série lexicale et sur l'axe vertical de l'étymologie, chaque mot du dictionnaire devient la forme d'une certaine expérience intersubjective du monde.

#### **4.1. Le mot sur l'axe horizontal et sur l'axe vertical**

Certes, l'évolution et la spécialisation du sens de mots parasynonymes dans deux langues différentes tels que le français "attente" et l'espagnol "*espera*" ou dans la même langue comme l'espagnol "*esperar*" et "*aguardar*", ou en contact du fait d'une racine commune comme le français "espérer" et l'espagnol "*esperar*" ou "attendre" et "*atender*", n'est pas toujours liée à l'évolution des mentalités. Elle peut se constituer dans des systèmes d'opposition complexes dont le moteur est avant tout l'évolution phonétique, avec son accompagnement habituel de continuité et de discontinuité sémantique. L'étude de telles séries donne ainsi à voir deux tendances en tension, qui sont des tendances universelles de l'évolution du lexique : la continuité historique du sens porté par la racine, la partie stable du signifiant, et la différenciation sémantique liée aux variations du signifiant.

La constellation formée par les mots français *attendre*, *espérer*, *attente*, *attention*, *espoir*, *espérance* et leurs homologues espagnols *esperar*, *aguardar*, *atender*, *atención*, *espera*, *esperanza* est d'une grande complexité sémantique, laquelle apparaît surtout dans le cadre de ce micro-système formé à partir de deux langues, et ne pourrait manquer de s'accroître si l'on réfléchissait sur l'axe horizontal de l'ensemble des langues romanes et sur l'axe vertical de la diachronie.

La remontée aux racines indo-européennes met en lumière des segments de sens : "tension", "attention", "station" qui font partie des signifiés des mots français *attendre*, *attente* et espagnols *atender*, *atención* et sont reliés, à travers le latin *(at)tendĕre* et *tenĕre*, à la racine indo-européenne \**ten-*. Dans un article paru en 1808 et intitulé « Remarques sur l'étymologie que l'on donne ordinairement du mot ATTENTION... » son auteur, Butet, considère que le mot *attention* tire son origine de *tenĕre* plutôt que de *tendĕre*. La distinction est sans doute oiseuse si l'on tient compte de leur origine indo-européenne commune mais la raison de sa préférence est intéressante puisqu'elle revient à privilégier une analogie avec un comportement physique, "tenir à" (= "ne pas être séparé de"), comme le latin employait *tenĕre* dans la langue militaire pour signifier « se maintenir dans une position ». Frédéric Godefroy, dans son *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle* (Paris, 1891-1902) est d'un avis contraire mais c'est aussi un comportement qu'il souligne, le geste physique de la tension (par exemple "tendre la main"). Geste physique qui est transporté, on pourrait dire *mimé* sur

---

<sup>92</sup> Martin R. : *Langage et croyance... op. cit.* p. 174.

le plan intellectuel ou psychique dans l'exercice de l'attention<sup>93</sup>. Quant aux sens de "perspective", "expectative", "probabilité" présents dans *espérer*, *esperar*, *aguardar*, c'est à la dynamique du regard qu'ils doivent être rapportés, à travers le latin *spectāre*, le germanique \**wardon* et la racine indo-européenne \**spek-*, mais *espérer* et *esperar* sont aussi reliés à travers *sperāre* à la racine \**spe-* et à la notion de "prospérité".

L'étude étymologique configure donc déjà un véritable labyrinthe sémantique, encore complexifié par le jeu des différenciations sémantiques : par exemple entre les mots *espoir* et *espérance*, ce dernier évoluant dans la langue moderne vers la notion de "probabilité" (espérance de vie, espérance mathématique), ou entre *esperar* et *asperar* en espagnol classique, comme le consigne Juan de Valdés qui, à la question de Marcio : « ¿haréis alguna diferencia entre *asperar* y *esperar* ? » répond : « Yo sí, diciendo *asperad* en cosas ciertas, y *esperad* en cosas inciertas », et souligne le lien nécessaire de la forme et du sens en ajoutant : « Bien sé que pocos o ninguno guardan esta diferencia pero a mí me ha parecido guardarla por dar mejor a entender lo que scrivo<sup>94</sup> ».

#### 4.2. Le mot en diachronie et l'évolution du monde.

Les mots *encantamiento* et *desencanto* entrent aussi dans une configuration de séries lexicales situées sur l'axe horizontal, impliquant plusieurs mots dérivés d'une même racine, telles que les séries d'oppositions différentielles *encantamiento* vs *encanto* ; *desencantamiento* vs *desencanto* ; *desencantar* vs *desencantarse*.

Sur leur structure morphologique repose le processus de différenciation lexicale, doublée d'une différenciation sémantique aboutissant à de nouvelles potentialités discursives. L'opposition, entre *encantamiento*, attesté dès le 13<sup>e</sup> siècle et *encanto*, attesté bien plus tard dans la lexicographie, au tout début du 17<sup>e</sup> siècle, est une opposition morphologique entre un dérivé du latin *incantamentum* (< *incantare*) et une formation castillane, *encanto* (< *encantar*). La différenciation sémantique entre ces deux mots, au départ parasyonymes, se construit au cours du 17<sup>e</sup> siècle, le mot hérité du latin, *encantamiento* « *acción y efecto de encantar (por arte de magia)* », restant attaché à son univers de croyance originaire, celui de l'expérience magique du

---

<sup>93</sup> « Remarques sur l'étymologie que l'on donne ordinairement du mot ATTENTION, et sur quelques autres questions de philologie ; adressées à M. le sénateur Garat ; par P.R.F. BUTET (de la Sarthe), directeur de l'Ecole Polymathique, membre de la Société Philomathique, etc », *Magasin encyclopédique*, Tome II, 1808 ou *Journal des Lettres et des Arts* (Livre numérisé par Google). PRF. Butet écrit en substance (p. 369-371) : « La plupart des étymologistes donnent pour origine de ce mot le verbe *attendere*, parce que, disent-ils, dans l'*attention* l'esprit paraît *tendre* vers un objet [...]. J'ai représenté que ce mot me paraissait un dérivé du verbe *attinere*, et par conséquent tirer son origine du verbe simple TENERE *tenir* [...] analysons ces deux significations : la plus naturelle devra paraître préférable. L'attention considérée comme action de *tendre vers*, est une conception métaphysique qui représente un phénomène interne, un acte pur de l'intelligence, auquel on ne peut *imposer* un nom qu'à l'aide de la métaphore : l'attention considérée comme action de *tenir à* est un trope ordinaire de grammaire, une simple métonymie suivant laquelle le nom de l'action ou de l'état des organes est donné à l'opération de l'esprit. Ainsi dans le premier cas, le mot *attention* tire son nom de la manière métaphysique d'agir de l'esprit, et dans le second du signe de la manière physique d'agir des organes [...] ».

<sup>94</sup> VALDÉS Juan de, *Diálogo de la lengua*, Clásicos Castalia, Madrid, 1983, p. 103.

monde, qui a prévalu dans le monde occidental depuis l'antiquité gréco-latine jusqu'au 16<sup>e</sup> siècle, pendant que le mot castillan, *encanto* étend sa capacité référentielle à l'univers psychique, devenant apte à désigner « *el placer escitado en el alma por la contemplación de la belleza* » et à travers son antonyme *desencanto* le “désenchantement” du monde moderne, bien différent du *desencantamiento*, qui n'est que l'inversion du processus magique d'*encantamiento*. C'est la série castillane *encanto/descanto* (*descanto* : « pérdida de la ilusión y de la admiración que se tenían » (CLAVE 1999), beaucoup plus récente dans la langue, qui assume le nouveau discours du monde, alors que la série héritée du latin, *encantamiento/descantamiento* (*descantamiento* : « ruptura de un encantamiento mágico » (*ibid.*) continue à renvoyer à l'univers dont il est issu.

Sur l'axe vertical s'élabore donc, au fil de l'évolution historique, sociale, intellectuelle du monde, une nouvelle configuration sémantique. De *encantamiento* à *descanto*, à travers les définitions successives et les avatars morphologiques, ce sont différents discours du monde qui se donnent à lire, correspondant pour les usagers de la langue à différentes expériences du monde: jusqu'au 16<sup>e</sup> siècle, celle d'un monde magique régi par l'harmonie universelle, puis à partir du 17<sup>e</sup> siècle celle d'un monde scientifique mécanisé et par là “désenchanté”. Une nouvelle expérience du monde qu'il faut sans doute mettre en relation avec celle du *desengaño* « cette désillusion procédant d'une prise de conscience de la réalité [qui] devint un concept clé de ce pays plongé jadis dans un rêve ou plutôt dans une illusion merveilleuse »<sup>95</sup>, cette « distance à prendre par rapport à un monde trompeur, une existence terrestre où les fausses apparences sont autant de pièges pour l'homme sur le chemin de son salut »<sup>96</sup>, « prise de conscience de l'erreur morale, processus intellectuel de découverte de la réalité des choses »<sup>97</sup>.

La relation entre le mot et l'expérience intersubjective du monde peut également se manifester par l'apparition de nouvelles créations lexicales susceptibles de devenir le “champ d'expérimentation” de nouvelles pratiques, le vecteur de nouvelles expériences du monde.

J'en ai étudié un exemple très suggestif<sup>98</sup> : l'apparition, au début du 16<sup>e</sup> siècle, de nouveaux mots en italien, en espagnol et en français, *ritratto*, *retrato* et *portrait*, pour désigner un genre artistique qui n'était pas nouveau, mais passait dans le monde latin par une autre expérience, une autre pratique répondant aux mots latins *imago*, *simulacrum*, *effigies*, qui tous véhiculent la notion d'imitation, de reproduction d'un modèle. Les descendants romans de ces mots subissent une diversification et une spécialisation sémantiques et le mot *imago*, lié dans le monde latin à l'imitation de l'aspect physique particulier d'un individu devient dans le monde médiéval l'image sainte, non plus appelée à imiter un modèle humain mais à susciter chez le spectateur le désir d'imitation du Christ. C'est donc par une extension du sens du mot *imago* que

<sup>95</sup> Von der Heyden-Rynsch, Verena : *Apogée et déclin. Le Siècle d'or espagnol*, Gallimard, 2011, p. 17.

<sup>96</sup> Audoubert, Rafaèle : « Le *desengaño* ou la leçon morale dans un poème de Francisco de Quevedo » *cahierscelec.ish-lyon.cnrs.fr/revue*, n°2, juin 2012, p. 2.

<sup>97</sup> *Ibid.*

<sup>98</sup> V. Neyrod. D. (2013). « *Ritratto, retrato, portrait* : les mots comme champ d'expérimentation » Fernando Copello et Aurora Delgado-Richet (dir.), *Le portrait, champ d'expérimentation*, PUR, collection 'Interférences', p. 15-28.

se marque le passage du monde antique au monde médiéval mais c'est par une création lexicale, *retrato* (emprunt à l'italien *ritratto*), que va être marqué le passage du monde médiéval au monde moderne. L'article IMAGEN du *Tesoro de la lengua castellana o española* de Covarrubias en fait foi en ces termes :

Comúnmente entre fieles católicos llamamos imágenes las figuras que nos representan a Christo Nuestro Señor, a su benditísima Madre y Virgen Santa María, a sus apóstoles y a los demás santos y los misterios de nuestra Fe [...]. En quanto imágenes sinifican las efigies de hombres, verás la palabra *retrato*.

Cette innovation lexicale -et ses correspondants en italien et en français- accompagne l'essentiel de la problématique de l'art du portrait telle qu'elle s'est posée dans l'art occidental depuis le 16<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours et telle qu'elle transparait dans les nombreux écrits à visée non-théorique (écrits d'amateurs d'art, d'artistes ou de leurs modèles) qui sont les reflets de l'expérience vécue par chacun de leurs auteurs de l'art de faire ou de voir un portrait. Or cette expérience s'exprime le plus souvent par des mots et des expressions qui sont des paraphrases inconscientes des sens étymologiques des mots *ritratto*, *retrato*, *portrait*, issus à travers de multiples avatars du verbe latin *trahere* "tirer", "traîner" et de ses dérivés *retrahere*, *retractare*, *pertrahere*, *protrahere*, dont découlent différents énoncés de sens ("tirer en arrière", "se retirer", "se mettre en retrait", "reculer", "retoucher", "mettre en avant", "prolonger", etc.) que la littérature artistique met à l'épreuve dans son effort d'analyse de l'acte et de l'œuvre de portraiture. En rupture avec l'*imago* qui, dans la continuité sémantique de la racine indo-européenne *emō* (*imō*, *mō*) "prendre", s'énonce comme appropriation d'un modèle, les nouveaux mots du portrait assignent à l'artiste une tâche nouvelle : il s'agit non plus de 'prendre' le réel mais de le tirer du néant, de le traîner à la lumière, de le traquer, de le tracer, autrement dit, de le créer.

« Comme tous les objets de "langue", le "signifié" est en soi inaccessible ; il échappe à toute observation possible. La langue n'est connaissable qu'à travers ses effets », écrit R. Martin<sup>99</sup>. Tel est bien le cas que je viens d'exposer. Et plutôt que "signifié", j'emploierai le terme "discours du mot" : le "discours du mot" est en lien constant avec l'expérience du monde, elle-même dépendante d'un "univers de croyance" ; il la modèle et il est modelé par elle. Et ce "discours du mot" est-il autre chose qu'une de ces *pratiques discursives* que Michel Foucault fixe comme but de *l'analyse archéologique* telle qu'il la conçoit ? Le passage suivant de *L'archéologie du savoir* présente en effet des similitudes étonnantes avec le processus lexical que je viens de retracer :

Pour analyser un tableau « l'analyse archéologique [...] chercherait si l'espace, la distance, la profondeur, la couleur, la lumière, les proportions, les volumes, les contours n'ont pas été, à l'époque envisagée, *nommés, énoncés, conceptualisés dans une pratique discursive* ; et si le savoir auquel donne lieu cette pratique discursive n'a pas été investi dans des théories et des spéculations peut-être, dans des formes d'enseignement et dans des recettes, mais aussi dans des procédés, dans des techniques, *et presque dans le geste du peintre*. Il ne s'agirait pas de montrer que la peinture est une certaine manière de signifier ou de « dire », qui aurait ceci de particulier qu'elle se passerait des mots. Il faudrait montrer, qu'au moins dans l'une

---

<sup>99</sup> Martin, R. : « Sur la nature du « signifié de langue ». Réflexions de lexicographe ». Bulletin de la Société de linguistique de Paris, t. CII (2007), fasc. 1, p. 17-33 (p. 24).



de ses dimensions, *elle est une pratique discursive qui prend corps dans des techniques et dans des effets*. Ainsi décrite, la peinture n'est pas une pure vision qu'il faudrait ensuite transcrire dans la matérialité de l'espace ; elle n'est pas davantage un geste nu dont les significations muettes et indéfiniment vides devraient être libérées par des interprétations ultérieures. *Elle est toute traversée –et indépendamment des connaissances scientifiques et des thèmes philosophiques - par la positivité d'un savoir »*<sup>100</sup>.

### 4.3. La grammaire et les univers de croyance

Rappelons la définition que donne R. Martin de l'univers de croyance : « L'ensemble des propositions qu'au moment où il s'exprime le locuteur tient pour vraies ». Ces propositions tenues pour vraies, ces convictions, peuvent être d'ordre grammatical. J'en donnerai l'exemple du mot *letra* tel qu'il se présente dans le *Tesoro de la lengua castellana o española* de Covarrubias comme terme grammatical renvoyant à l'unité phonique et graphique de la tradition grammaticale latine ainsi qu'à l'unité morphologique de la tradition grammaticale arabe. Ce fait est explicite dans le *Tesoro* et s'exprime sans ambiguïté dans de nombreux commentaires tels que : « Es nombre arábigo según Diego de Urrea, y local por lo que significa la letra M primera [...] (MAGACÉN) », qui envisage sans ambiguïté la 'letra M' comme unité significative, ou « Hase de advertir que la M que haze la sílaba ma, en al-madena, no es letra radical, sino servil y aditicia, que se pone en los nombres instrumentales, assí en la lengua arábigo como en la hebrea » (ALMADENA), qui souligne le rôle de la 'letra' dans la structure morphologique du mot.

Or, malgré son caractère entièrement explicite, cet usage du mot *letra* reste ignoré même par d'éminents spécialistes tels que par exemple Maria Luisa Calero Vaquera qui, dans son article intitulé « *Apud grammaticos... : observaciones lingüísticas en el Tesoro de Covarrubias* »<sup>101</sup>, publié en 2011 à l'occasion du IV<sup>e</sup> centenaire de la publication du *Tesoro*, consacre cinq pages, d'ailleurs pleines d'enseignements, à la confusion entre le plan graphique et le plan phonique dans l'usage fait par Covarrubias du terme *letra*, mais ne remarque pas son usage sur le plan morphologique. L'usage spécifique du terme *sílaba*, dans l'article ALMADENA (et dans bien d'autres articles du *Tesoro*) n'attire pas davantage l'attention de Calero Vaquera qui écrit (p. 161) : « Sebastián de Covarrubias no pretendió profundizar en las cuestiones lingüísticas y, particularmente en las gramaticales [...] ; así después de tipificar el término *sílaba* se limita a comentar : [...] *Toda sílaba es luenga o breve ; lo demás se queda para los profesores de la gramática y lengua latina* (Covarrubias 1611, s.v. *silaba*) ». C'est que, dépendant d'un certain univers de croyance, le système d'interprétation de Calero Vaquera, ne prend en compte que la grammaire latine, laquelle est tout à fait incapable de rendre compte de termes grammaticaux qui constituent en fait des calques, lexicaux ou sémantiques, de la terminologie propre à la grammaire arabe, tels que le trinôme "*letra, sílaba, partícula*" dans le *Tesoro* de Covarrubias.

Je reviendrai longuement sur ces questions dans la troisième partie de cette synthèse mais je voudrais encore insister ici sur le fait que le discours

---

<sup>100</sup> Foucault, M. : *L'archéologie du savoir*, op. cit. p. 262-263. Toutes les expressions en italique sont soulignées par moi.

<sup>101</sup> Calero Vaquera M<sup>a</sup> Luisa : « *Apud grammaticos... Observaciones lingüísticas en el Tesoro de Covarrubias* » *Académica 6, Boletín de la Real Academia Conquense de Artes y letras*, 2011, p. 161-192.

grammatical lui-même dépend d'un univers de croyance, comme le montre la nécessité ressentie par certains spécialistes de la langue, depuis Nebrija jusqu'à nos jours, de convoquer l'arabe pour répondre aux questions posées par le castillan. L'une de ces questions, à laquelle j'ai consacré un article publié en 2010<sup>102</sup> est l'évolution des sifflantes castillanes : la conscience du rapport historique entre l'arabe et le castillan a alimenté continuellement la réflexion à ce sujet, soit pour invoquer le rôle de la phonétique de l'arabe, de la prononciation des Morisques et des graphies *aljamiadas*, soit pour l'écarter. Álvaro Galmés de Fuentes écrit par exemple :

[...] inicio mi estudio analizando el valor de las antiguas ç y z (< cy, ty, ce,i) del dominio lingüístico iberorrománico, porque en él las correspondencias con el árabe y el hebreo nos revelan cualidades fonéticas que en otras lenguas serían difíciles de descubrir<sup>103</sup>

Ou encore :

En su pronunciación culta, para Nebrija la ç española era africada y por lo tanto inemparejable con cualquier sonido latino o francés. Esta divergencia es, sin duda, la que le hacía considerar a la ç española como derivada del árabe e identificable, por lo tanto, con la s (*sīm*), como lo hacían los moriscos, quienes seguramente, como luego veremos, estimaban fricativa a la ç española<sup>104</sup>.

Se fondant sur les mêmes documents que Amado Alonso -des descriptions de >ç< faites par les grammairiens du castillan de la seconde moitié du 16<sup>e</sup> siècle et du début du 17<sup>e</sup> siècle- Galmés de Fuentes les interprète à la lumière des descriptions de l'articulation du *thā'* arabe faites au début du 16<sup>e</sup> siècle par Nebrija et Pedro de Alcalá et plus tard par l'auteur de la *Doctrina Christiana en lengua aráviga y castellana* (1556) pour situer la généralisation de son articulation interdente aux alentours de 1550, alors que

Alonso rechaza fórmulas de descripción aparente de una interdental del tipo con la lengua entre los dientes que, según él, reflejan una modalidad renacentista, de tradición latina, para describir una dental y no una interdental<sup>105</sup>.

On ne peut mieux souligner le rôle de l'univers de croyance dans l'étude des phénomènes grammaticaux : à partir de la seule tradition latine, Amado Alonso situe l'émergence de l'articulation interdente plus tard que le début du 17<sup>e</sup> siècle, alors que Galmés de Fuentes, qui prend également en compte des descriptions de l'arabe andalou tardif la situe bien plus tôt.

Au-delà de l'intérêt de ces observations pour l'étude de l'évolution phonétique du castillan, ce qui m'intéresse et ce que je veux mettre en lumière, c'est l'existence d'une véritable empreinte de l'arabe sur les modalités et le contenu de la réflexion sur l'espagnol. Ceci revient à faire de l'arabe non plus seulement l'origine d'un certain nombre de mots et d'expressions, mais un élément constitutif, dans la pensée et dans le discours, de la langue espagnole.

---

<sup>102</sup> Neyrod, D. : « L'empreinte de l'arabe sur l'analyse linguistique du castillan, hier et aujourd'hui. A propos du terme grammatical *letra* dans le *Tesoro* de Covarrubias », Gabrielle Le Tallec-Lloret (éd.) *Vues et contrevues*, Limoges, Lambert-Lucas, 2010, p. 249-257.

<sup>103</sup> Galmés de Fuentes, Álvaro, 1962, *Las sibilantes en la Romania*, Madrid, Gredos, p. 9.

<sup>104</sup> Galmés de Fuentes, Á. (1962) : *op. cit.* p. 30.

<sup>105</sup> Galmés de Fuentes, Á. (1962) : *op. cit.*, p. 41.

C'est ce point de vue qui m'a inspirée dans toute ma recherche relative à la part arabe de l'espagnol : il relie les faits linguistiques à l'histoire.

### III. L'HÉRITAGE LINGUISTIQUE ARABE EN CASTILLAN : DE LA LANGUE A L'HISTOIRE COLLECTIVE ET INDIVIDUELLE.

L'histoire collective est un implicite, un au-delà du texte, et quand il s'agit de textes du Siècle d'Or, un au-delà du texte qui m'est apparu d'abord comme une question, puis comme une évidence, au fil des travaux que j'ai consacrés à l'héritage linguistique arabe en castillan. Cette période de l'histoire de l'Espagne correspond en effet à une certaine expérience sociale et linguistique où la langue arabe occupe successivement ou simultanément des positions qui vont de l'interdiction à la fascination. C'est dans le discours poétique et une fois encore dans celui de Góngora, que j'ai commencé à saisir dans toute sa dimension cet au-delà du texte.

#### 1. Le discours poétique

[...] l'Histoire [nous a montré] l'influence des événements sur les conceptions poétiques. [...] les sciences cognitives ont mis l'accent sur les mécanismes mentaux [...] » ; « La prise en compte de l'au-delà du texte débouche aussi sur des analyses et des réflexions qui adossent l'analyse du poème à celle de son contexte historique<sup>106</sup>.

Ces quelques citations empruntées aux éditrices du numéro de la revue *Semen* consacré à *Linguistique et poésie* auraient pu être programmatiques pour l'étude que j'ai réalisée sur l'assonance en *i* et les arabismes dans les romances 32, 44 et 66 de Góngora. Mais en réalité, ce n'est qu'au terme d'un long cheminement que j'ai pu relier des éléments perturbants de ces trois romances -l'assonance en -i final, particularité aussi rare dans le *romancero* de Góngora que chez les autres poètes du Siècle d'Or et dans le *Romancero Viejo*, et le fait que cette assonance soit fournie par la présence à la rime de nombreux arabismes- à un au-delà du texte qui est le contexte socio-historique du tournant des 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles en Espagne, marqué par la question des Morisques. Cette conclusion était-elle déjà mon point de départ inconscient, dépendant de ma conviction touchant à l'empreinte de l'arabe sur l'espagnol ? Il m'est difficile aujourd'hui de le dire tant ce qui était alors de l'ordre de l'intuition est devenu pour moi, au fil de mes travaux sur le *Tesoro* de Covarrubias, un fait incontournable. Toujours est-il que les éléments perturbants que je viens de mentionner m'ont laissée longtemps perplexe, ce dont témoigne le fait que cette étude, que j'ai présentée en 2006 au XI<sup>e</sup> Colloque de Linguistique Hispanique de Paris 13 sous le titre « L'assonance en -i et les arabismes dans les romances n° 32, 44 et 66 de Góngora : questions de motivation et lecture analogique »<sup>107</sup> a longtemps été désignée pour moi-même par le titre « A quoi ça rime ? » et que c'est sous ce titre que je l'ai exposée, en cours de réalisation, au Séminaire de linguistique de l'Institut Hispanique de Paris IV. La contribution de Maurice Toussaint aux séminaires de cette année-là et les discussions qu'elle a suscitées ont été décisives pour m'amener à faire

<sup>106</sup> Joelle Gardes Tamine et Michèle Monte, « Introduction », *Semen* [en ligne], 24/2007, mis en ligne le 02 juillet 2012, consulté le 8 août 2017. URL : <http://semen.revues.org/6583>

<sup>107</sup> Publiée en 2011 : Neyrod D. : « L'assonance en *i* et les arabismes dans les romances 32, 44 et 66 de Góngora : questions de motivation et lecture analogique », Ariane Desportes et Gilbert Fabre (éds.) : *Aspects actuels de la linguistique ibéro-romane*, 2011, Lambert-Lucas, Limoges, p. 357-363.

du paramètre analogique la base de mon système d'interprétation. C'est donc grâce à une lecture résolument analogique que j'ai découvert l'au-delà de ces textes, leur sens caché et à la fois offert, dans une dialectique permanente de l'implicite et de l'explicite.

Ce qui est explicite dans ces trois *romances*, c'est la sonorité [i] final, c'est la présence à la rime de nombreux arabismes qu'il faudrait peut-être mieux appeler, comme le fait Covarrubias dans son *Tesoro*, "palabras arábigas", c'est la modalité burlesque, et enfin, c'est le champ du populaire où évoluent l'argument et partiellement la langue. Ce qui est implicite, ce sont toutes les significations que l'activité interprétative du lecteur fait découler des éléments explicites. Ces significations diffèrent selon les lecteurs, elles dépendent de son système d'interprétation, mais chaque lecture est une vérité du texte.

La mienne est d'ordre socio-historique et examine un avant et un après de l'histoire de l'Espagne : un avant qui est marqué par l'éclat de la culture arabe, un après qui est celui de sa décadence. Pourquoi un avant et un après ? Parce que cette notion chronologique est analogique de l'opposition antérieur/ultérieur véhiculée par le phonème /i/<sup>108</sup>. Or, si l'on accepte le caractère analogique du signe, un signifiant ultérieur, dans un cadre interprétatif donné, correspond à un signifié ultérieur. Le cadre interprétatif que je me suis donné est non seulement ces trois *romances* mais aussi les *romances moriscos burlescos* comme par exemple *Triste pisa y afligido* qui met en scène le *moro* Zulema exilé par son prince et sa dame, Balaja. Ces deux personnages sont avec d'autres –Gazul, Abenzaide, Azarque, Zaida, Adalifa, etc.- les héros mythiques de nombreuses pièces du *romancero morisco* de la fin du 16<sup>e</sup> et du début du 17<sup>e</sup> siècle, inspirées par ce que Georges Cirot a dénommé la maurophilie littéraire<sup>109</sup>. Zulema et Balaja sont dans ce *romance* grossièrement caricaturés. Comme l'écrit Antonio Carreño,

La burla [...] contrasta radicalmente el encanto de una realidad literaria en evidente contradicción : la del morisco ganapán, desdeñado por vencido, discriminado por sus costumbres, finalmente desterrado. [...] Al idealizado [...] moro galante [...] asentado por una rica convención literaria, contrasta Góngora la realidad social y cotidiana de esta figura, señalando su vacío referencial<sup>110</sup>.

Il faut bien en effet souligner la présence incontournable des réalités sociales et historiques qui constituent l'univers référentiel du poète. Car comme le déclare Sarah de Vogüé dans un bref article paru dans un numéro de la revue *Semen* intitulé *Texte littéraire et référencement* « la littérature est le lieu par excellence de ce que Benveniste a appelé la catégorie de l'Histoire »<sup>111</sup>. Or l'Histoire est

---

<sup>108</sup> En effet, dans l'optique d'une dynamique articulatoire, /i/ peut être défini comme un ultérieur de /o/ et de /u/ car le point d'articulation passe de /o/ et /u/ à /i/ par élongation maximale de la langue. V. Toussaint Maurice : « Analogiques », *Cahiers de linguistique analogique* n°1, 2003, Université de Bourgogne, p. 331-350.

<sup>109</sup> V. Cirot, G. : « La maurophilie littéraires en Espagne au XVI<sup>e</sup> siècle », paru en cinq livraisons dans le *Bulletin Hispanique* : tome 40, n° 2, 1938, p. 150-157 et n° 4, p. 433-447 ; tome 41, n° 1, 1939, p. 65-85 ; tome 42, n°3, 1940, p. 213-227 ; tome 46, n°1, 1944, p. 5-25.

<sup>110</sup> Carreño, Antonio : *Luis de Góngora, Romances*, Madrid, Cátedra, 2000, p. 51 et 59).

<sup>111</sup> Vogüé de, S. (1989) : « Littérature et linguistique : la catégorie de l'Histoire », *Semen* [en ligne], 4/1989, mis en ligne le 08 juin 2010, consulté le 7 juillet 2017. URL : <http://semen.revues.org/6713>. Le passage dont est extraite cette citation est le suivant :

aussi l'histoire, l'expérience du monde : « l'Histoire, mode d'énonciation qui d'une certaine façon rend la parole aux événements qui “se construisent à mesure qu'ils apparaissent à l'horizon de l'histoire” », « cette position d'écoute qu'est l'Histoire : écoute [...] de ce qui serait le dire du monde »<sup>112</sup>

Il est naturel que cet univers référentiel, s'il est explicite dans le *romance Triste pisa y afligido* reste présent, même implicitement, dans toute l'œuvre du poète. C'est par le biais de l'analogie que je l'ai sollicité. Revenant à l'opposition antérieur/ultérieur suggérée par le phonème /i/ sur le plan articulatoire, je la vois aussi sur le plan stylistique dans la modalité burlesque qui inclut la parodie, celle-ci étant toujours l'ultérieur d'un modèle et en constituant un “après” chronologique. Quant au discours poétique, il est lui-même un ultérieur, caractérisé par un ‘facteur d'étrangeté’, du discours ordinaire. Or, on le sait, ce ne sont pas les arabismes qui représentent un facteur d'étrangeté dans la langue de Góngora mais les latinismes étymologiques et syntaxiques ; les arabismes appartiennent au lexique commun, à la langue usuelle et populaire.

Ainsi, poursuivant ma lecture analogique du plan phonique aux plans stylistique, lexical puis socio-historique, il m'a semblé justifié de voir, dans la conjonction de l'assonance en -i, des arabismes et de la modalité burlesque, un *concepto* d'une élaboration supérieure, qui produit un discours sur la réalité historique et sociale tenu implicitement par le poète-énonciateur, qui se distingue complètement du discours du poète burlesque<sup>113</sup>, et prend en compte des paramètres fondamentaux de la question : éclat de la culture arabe à travers sa poésie (dont la rime en -i, de loin la plus fréquente dans la poésie arabe classique, constitue une métonymie), décadence historique, culturelle et sociale qui fait entrer l'héritage arabe dans le champ du populaire. Une autre signification de “i”, la petitesse, analogique d'un autre paramètre articulatoire de /i/, son aperture minimale, renforcent l'idée que, dans le contexte particulier de ces œuvres, les arabismes en -i sont une figure de l'abaissement et du déclin ». Comme me l'avait écrit Maurice Toussaint qui avait bien voulu lire mon travail en cours d'élaboration : « Le /i/ dit que le *moro* a été abaissé au rang de *morisco*. Socialement, culturellement, ce qui fut grand est devenu petit ». Et bien sûr, dans l'opposition lexicale *moro/morisco*, le mot *morisco*,

---

« [...] la littérature est elle-même susceptible de donner des leçons à la linguistique. Elle l'est comme tout morceau de langue le serait, en tant qu'elle constitue un corpus particulièrement riche et complexe. Mais elle l'est aussi à mon sens sur une question particulièrement épineuse et qui touche crucialement au problème de la référence : la littérature est le lieu par excellence de ce que Benveniste a appelé la catégorie de l'Histoire ».

<sup>112</sup> *Ibid.*

<sup>113</sup> Le discours explicite tenu par le poète burlesque est en effet tout autre. L'argument du n° 32 (*Dejad los libros ahora*) est une histoire d'amour vénal, qui est résumée ainsi dans l'édition de Carreño (*op. cit.* p. 313) : « [...] Fuese [el narrador] a la corte, dejó [a la dama] por guarda en su ausencia al mulato Aguilar y vendióse a Hernán Rodríguez, mercader de Córdoba [...] » ; celui du n° 44 (*Quien es aquel caballero*) est le suivant : « Quien llama a la puerta de la dama es una estampa burlesca del pretencioso arruinado, harapiento, que vive aún con ciertos aires de nobleza. Su autorretrato es una sutil mezcla de hidalguía prepotente, asociada con las mañas de buen ladrón » (Carreño, *op. cit.* p. 375) et celui du n° 66 (*Cloris el más bello grano*) : « [...] una abeja que se enmascara bajo el dios Amor (Cupido) pica a una dama granadina, un tanto descuidada de cuitas amorosas, chata y sin olfato, quedando preñada [...] » (Carreño, *op. cit.* p. 480)

dérivé par suffixation de *moro* est un signifiant ultérieur pour un signifié ultérieur sur les plans chronologique, historique et social.

Ainsi quelques éléments explicites, parce qu'ils sont *perturbants*, déclenchent l'activité interprétative qui va mettre en lumière tout un implicite concernant à la fois l'histoire collective dans laquelle se meut le poète, son histoire personnelle et son art ; et elle va modifier, au besoin de fond en comble comme cela a été le cas des mes trois *romances burlescos* de Góngora, la réception de l'oeuvre. Y a-t-il là aussi un processus analogique ? Des éléments de l'oeuvre perçus comme perturbants par un certain lecteur lui suggérant par analogie une lecture elle aussi perturbante ? Une étude de E. C. Graf intitulée – et c'est tout un programme !- « La "X" de agresividad, otredad e intencionalidad en capítulos 8-9 de El ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha de Miguel de Cervantes Saavedra »<sup>114</sup> en offre un exemple : l'élément perturbant qui est, on l'aura deviné, le x de Quixote est relié à d'autres éléments perturbants concernant la structure de l'oeuvre et notamment la rupture narrative entre le chapitre 8 et le 9 pour indiquer à Graf un au-delà du texte ancré dans l'histoire collective et individuelle : « Quizás podamos empezar a ver que la crisis de Cervantes, que le indujo a escribir *Don Quijote* radicaba en la posibilidad de que tal vez existiera una contradicción entre el orgullo del soldado de Lepanto y la crítica del *humanista pro-morisco* »<sup>115</sup>. L'auteur met à profit les différents types d'analogie que lui inspire le X : analogie formelle pour déclarer au sujet de l'épisode des moulins à vent, dont les pales forment un X, que « mucho más que una aventura cómica, el episodio sirve para conducir al lector hacia una moraleja tan histórica como teológica. Así la importancia de la X del molino de viento es que marca este centro teológico e histórico del texto » comme le x se trouve au centre du nom Quixote ; analogie graphique pour voir dans ce X le symbole du Christ et faire l'hypothèse que « Cervantes ha construido su novela como algo que yo llamaría un tipo de "catedral lingüística", dentro de la cual ha sustituido la hostia que tradicionalmente se sitúa en el centro por el morisco para indicar que ahora es éste quien tiene que ser el nuevo Jesucristo que va en contra de la agresividad de locos guerreros imperialistas como don "QuiXote" »<sup>116</sup> ; analogie phonique pour suggérer que « Cervantes se aprovechó de la confusión fonética y gráfica que también se produjo en la época entre la s y la x para indicar la trayectoria de la curación del héroe » qui choisit le nom "Quixano" lequel, compte tenu de cette confusion signifierait "que es sano" ou "¡qué sano!". « Añadiría yo » poursuit Graf « que la "sanidad" final del protagonista resulta de su reconocimiento de principios pacíficos frente al militarismo de su identidad anterior y que esta transformación ha ocurrido por medio del humanismo cristiano [...] »<sup>117</sup>.

Je suis convaincue que cette méthode de lecture analogique représente une orientation de recherche très prometteuse tant pour la linguistique que pour la littérature. En ce qui concerne cette dernière, une telle méthode a pour principale qualité de mettre en lumière, en accord avec les perspectives actuelles de la recherche en littérature, cet « au-delà du texte que les analyses

---

<sup>114</sup> Publié dans *Hispanic Review*, Vol. 69, N° 3 (Spring 2001), p. 131-152.

<sup>115</sup> Souligné par nous. Graf E. C. : « la X de agresividad... », *op. cit.* p. 142.

<sup>116</sup> Graf E. C. : « la X de agresividad... », *op. cit.* p. 148

<sup>117</sup> Graf, E. C. : « La X de agresividad... », *op. cit.* p. 148, n. 14

ne peuvent plus ignorer »<sup>118</sup>, de renouveler l'étude des structures métriques et prosodiques, de construire de façon nouvelle « une image du locuteur qui influencera la lecture du poème »<sup>119</sup>, de solliciter dans un sens nouveau l'activité interprétative du lecteur et par conséquent d'enrichir la réception de l'œuvre. Du point de vue de la linguistique, il est évident que l'œuvre littéraire représente un corpus de choix où toutes les potentialités de la langue sont mises à profit, consciemment ou inconsciemment, par l'écrivain ou le poète, « un lieu privilégié où la connotation sémiotique élargit son champ aux associations suggérées non seulement par la composition morphématique des signifiants mais aussi à celles que suggèrent les phonèmes ou sons eux-mêmes »<sup>120</sup>, le « lieu de toutes les polyphonies »<sup>121</sup>.

En ce qui me concerne, l'étude que m'ont inspirée les trois *romances burlescos* de Góngora a marqué un tournant crucial dans ma recherche. Frappée par la présence sous-jacente du discours critique que j'ai mentionné, j'en ai conclu que

paradoxalement, une telle lecture invite à une considérable réévaluation de la part de l'héritage arabe dans la réalité linguistique et culturelle espagnoles. Cet héritage est généralement limité à un simple "apport" de quelques milliers de lexèmes, ces arabismes qui font l'objet, depuis le 19<sup>e</sup> siècle, d'une laborieuse comptabilité. C'est oublier toute la dimension discursive ! Ici, comme on vient de le montrer, la langue arabe est un élément constitutif, et même moteur, de l'élaboration de la pensée et du discours [...]<sup>122</sup>.

C'est ainsi que peu à peu, je me suis tournée vers l'étude de cet héritage arabe, non pas l'étude des arabismes proprement dits, mais des discours qu'ils suscitent dans cet autre « lieu privilégié » qu'est l'œuvre lexicographique et tout particulièrement ce monument historique de la langue espagnole qu'est le *Tesoro de la lengua castellana o española* de Covarrubias.

## **2. Les "discours de" et les "discours sur" le *Tesoro de la lengua castellana o española* de Covarrubias**

« En ne se basant que sur les préfaces [des œuvres lexicographiques], on a une idée en général conforme à leurs intentions, mais si l'on veut juger de leur effet socioculturel et politique réel, c'est leur texte qu'il faut examiner » écrit Alain Rey, qui en écrivant ces mots vise la lexicographie moderne, à partir du milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Mais cette remarque est également valable pour le *Tesoro* de Covarrubias car entre les explicites de sa préface « Al lector » et les différents niveaux d'implicites que recèlent les articles, la distance est considérable. D'autre part, par le biais de la dialectique de l'explicite et de l'implicite, tout "discours de" détermine un "discours sur", mais dans chacun de ces discours, celui de l'œuvre et celui de la réception de l'œuvre, sont inscrites des positions idéologiques qui décident de l'univers de référence dans le cadre duquel s'exercera l'activité interprétative. Celui que j'ai choisi, l'héritage linguistique

---

<sup>118</sup> Joelle Gardes Tamine et Michèle Monte, *op. cit.*

<sup>119</sup> *Ibid.*

<sup>120</sup> Launay, Michel : « Note sur le dogme de l'arbitraire du signe et ses possibles motivations idéologiques », *Mélanges de la Casa de Velázquez* [en ligne], 33-2, 2003, p. 282.

<sup>121</sup> *Ibid.*

<sup>122</sup> Neyrod, D. : « L'assonance en -i et les arabismes... », *op. cit.* p. 363



arabe en castillan, m'a entraînée vers une lecture novatrice des étymologies arabes du *Tesoro*.

### 2.1. Le "tesoro de la mora encantada"

C'est grâce à Gilbert Fabre, qui a proposé à Georges Tyras ma participation au numéro 16 de la Revue *Tigre*, dédié à *Trace et Linguistique*<sup>123</sup>, que j'ai pris une première vue d'ensemble sur le discours tenu sur les arabismes ou *palabras arábigas* dans le *Tesoro* de Covarrubias. Mon travail, basé sur le couple explicite-implicite et sur les différentes configurations interprétatives ou "figures d'interprétation", que j'ai cru pouvoir lire dans les différents discours du *Tesoro* sur les *palabras arábigas* est une continuation, dans le cadre du texte lexicographique, de l'entreprise qu'avaient inspirée les *romances burlescos* de Góngora. Et là encore, c'est une perplexité initiale qui est à l'origine du projet, celle qu'a éveillée en moi la très surprenante histoire du *tesoro de la mora encantada* que raconte le lexicographe dans sa préface « Al Letor ».

C'est une semblable perplexité, sans doute, qui a saisi deux historiens, Jacques Lezra et Carlos Calderón qui, chacun dans le cadre de son propre système d'interprétation, ont lu dans cet explicite deux implicites à la fois concordants et divergents. Concordants car interrogeant tous deux le point de vue de Covarrubias sur la question morisque mais divergents sur le sentiment ultime qu'ils prêtent au lexicographe à ce sujet. Jacques Lezra considère qu'on peut lire dans la fable du *tesoro de la mora encantada* une dénonciation de la duplicité des Morisques, la conviction du lexicographe, « que tal conversión [la conversion des Morisques] no cambia más que el nombre, sin llegar a tocar el "tesoro" de la fe oculta, de la etnia, de la sangre impura »<sup>124</sup> alors que Carlos Calderón<sup>125</sup> l'interprète comme l'expression d'une intentionnalité du lexicographe, de sa volonté de faire survivre dans les pages de son *Tesoro* l'héritage linguistique et culturel des Morisques qui pourtant devaient être exclus du projet linguistique et culturel de la nouvelle société espagnole. Le titre de l'article qu'il a consacré à cette question annonce clairement son point

---

<sup>123</sup> V. Neyrod, Dominique : « L'héritage arabe en castillan. Trace ou élément constitutif ? Le discours sur les arabismes dans le *Tesoro* de Covarrubias », *Tigre* 16, *Trace et Linguistique* (Textes réunis et présentés par Georges Tyras), Université Stendhal-Grenoble 3, 2008, p.103-119.

<sup>124</sup> Lezra, Jacques : « La mora encantada : Covarrubias en el alma de España » *Académica* 6, Enero-Diciembre 2011, Real Academia Conquense de Artes y Letras, p. 459-491 (p. 481). Ce long texte de Jacques Lezra, paru d'abord en 2001 aux côtés d'un autre de Dopico dans l'édition de Georgina Dopico et Jacques Lezra du *Suplemento* (Madrid, Polifemo) ne se signale pas par la clarté du propos ni de l'expression : à tel point que Ignacio Arellano y voit « una serie de disquisiciones político-histórico-ideológicas en las que se pueden leer razonamientos tan enrevesados como este de Lezra, que enflaquecen la enflaquecida razón de la sinrazón del lector [...] », et après avoir cité un passage particulièrement hermétique du texte de Lezra, Arellano ne se retient plus d'exploser : « ¡Válate al diablo por Falange y por castellanismo triunfalista y por neurosis subyacente y por topógrafo literal y afectivo ! ». (Arellano, I. : « Prólogo primero », Sebastián de Covarrubias Horozco, *Tesoro de la lengua castellana o española*, Iberoamericana Vervuet, 2006, p. XXV-XXVI). Il n'en reste pas moins que malgré leur remarquable opacité, les réflexions de Lezra situent l'interprétation du *Tesoro* là où elle doit en effet se faire : sur les plans politique, historique et idéologique.

<sup>125</sup> Calderón, Carlos : « Covarrubias y el "tesoro" de la mora encantada o la definitiva inclusión del otro andalusí en el sujeto histórico español », *Anuario de Letras* vol. 36, 1998, México, p. 235-257.

de vue : le *Tesoro* serait une entreprise d'inclusion, et d'inclusion *définitive*, dans la langue et la conscience historique espagnoles, de ceux qui allaient être expulsés du territoire et de la société espagnols.

J'ai voulu élucider moi aussi la fable du *tesoro de la mora encantada*, me demandant s'il s'agissait d'une allusion à une histoire connue de tous, faisant partie du répertoire populaire, mais mes recherches dans ce sens n'ont pas abouti. S'il s'agit d'une création du lexicographe, sa signification s'en accroît bien sûr considérablement, mais dans un cas comme dans l'autre, cette fable dirige inévitablement l'attention sur la composante arabe de la langue. Je me suis attachée à en prendre la mesure directement, par l'examen dans ce cadre particulier d'interprétation, des différents types de commentaires que suscitent chez Covarrubias les *palabras arábicas*, envisageant tant le discours grammatical sur la langue arabe que le discours encyclopédique sur l'histoire et la culture, et j'ai cru pouvoir en dégager différentes "figures d'interprétation" : tel est le terme que j'ai employé pour désigner une signification ultime et implicite qui se dégage du commentaire explicite du lexicographe.

Ainsi, la figure de la "fusion" qui est souvent aussi une figure de la "confusion" quand par exemple Covarrubias fait une hypothèse à propos du toponyme Alcázar de Sal, rappelant la succession dans le même lieu des deux peuples, *moros* et *cristianos* et de deux toponymes, l'un ancien, *Salacia*, l'autre arabe *Alcazar* et la mémoire qu'en garde le toponyme actuel, résultat d'une confusion populaire, *Alcazar de Sal*. Il y a fusion par confusion de deux dénominations, latine et arabe, et prise dans le cadre interprétatif que j'ai choisi, la potentialité discursive du toponyme Alcázar de Sal va bien au-delà des énoncés de sens dictés par les mots eux-mêmes. De même dans le prénom *Aldonça*, il y a, selon l'analyse de Covarrubias, fusion de deux éléments linguistiques, l'un arabe -l'article *al-*, l'autre latin -le nom *donça* « corrompido de *dolze* », fusion qui peut se transposer par analogie dans le champ des réalités sociales à travers une figure de la littérature : celle de Aldonza Lorenzo, qui devient Dulcinea del Toboso, constituée socialement d'un élément chrétien et d'un élément morisque, le village de Toboso étant historiquement peuplé d'une majorité morisque.

C'est ainsi que j'ai pu distinguer plusieurs autres "figures d'interprétation", celle du "déli", souvent illustrée par la négation de l'étymologie arabe au profit de l'étymologie hébraïque, celle du "rejet" qui est celle de la désarabisation des arabismes castillans ou de leur substitution par des mots d'origine latine, celle de l'"oubli" lorsqu'un arabisme patenté est explicitement considéré comme non-arabe, comme par exemple *guarismo*, au sujet duquel on peut lire dans le *Tesoro* : « [...] consta no ser este término arábigo [...] porque parece estar corrompido de *arithmo*, que vale quēnta, *apoutou arithmin, hoc est a numerando* ». Le nom de al-Khwarizmi, auteur du premier manuel traitant du système décimal, traduit en latin sous le nom *Liber algorismi* a été oublié ; il est devenu celui de la matière exposée dans ce livre et a été remotivé comme mot grec.

Je me rapprochais en fait, dans cette étude, de l'interprétation de Lezra qui voit dans le *Tesoro* l'expression d'une série de contradictions personnelles et idéologiques du lexicographe, « converso que ejerce de inquisidor », « comisionado apostólico encargado de establecer las rectorías para moriscos en el reino de Valencia, que acaba teniendo que defender una política de

expulsión »<sup>126</sup>. Mais mon point de vue sur la présence et la fonction de l'arabe dans le *Tesoro* a considérablement évolué depuis lors et je considère différemment les figures d'interprétation qui m'étaient apparues alors : celle de la "fusion" s'est à mes yeux considérablement enrichie alors que celles du "déli" ou de "l'oubli" me semblent parfois avoir été prises en charge par certains spécialistes actuels du *Tesoro*.

## 2.2. La grammaire arabe dans le *Tesoro* : l'explicite et l'implicite.

L'évolution de ma perception du traitement de l'héritage arabe dans le *Tesoro* est due principalement à la réduction de mon corpus aux seuls articles où les *palabras arábicas* bénéficient d'un commentaire grammatical qui constitue leur étymologie, fournie dans la grande majorité des cas par Diego de Urrea. Dans ces articles, la problématique de l'explicite et de l'implicite, toujours cruciale, se pose de plusieurs façons différentes et à différents niveaux.

J'ai entendu par implicite, dans les cas des *romances* de Góngora et des "figures d'interprétation" que j'ai cru déceler sous les commentaires du *Tesoro* à certaines *palabras arábicas* ce qu'Anna Jaubert<sup>127</sup> appelle « le contenu caché sous un autre » qui, poursuit-elle, « produit des indices de nature différente à sa lecture, indices plus ou moins clairs et plus ou moins contraignants à la réception » et ce type d'implicite joue un grand rôle également dans mon interprétation des étymologies arabes de Diego de Urrea. L'explicitation de ce type d'implicite dépend en effet d'une *interprétation* qui dépend elle-même d'un contexte ; non pas le contexte de l'énonciation mais le contexte historique. Cette explicitation par interprétation raconte, comme on l'a vu, une autre histoire que le texte pris au premier degré et peut-être plutôt que le « contenu caché sous un autre » de Jaubert, c'est un contenu *révélé* par un autre, dans le cadre d'un certain système d'interprétation. Mais il est un autre type d'implicite, qui n'est pas un contenu caché mais simplement opaque et qui demande non pas à être révélé mais *éclairé, élucidé*. Dans le cas des étymologies arabes de Urrea, cette explicitation par élucidation n'est possible que dans le cadre d'un certain univers référentiel : la tradition grammaticale arabe.

Ce sont environ 200 entrées du *Tesoro* marquées comme *palabras arábicas* et pourvues d'un commentaire grammatical substantiel qui ont constitué mon corpus, sur lequel j'ai travaillé pendant plusieurs années. Au cours de ce long et patient travail d'analyse des données explicites et l'explicitation de nombreux implicites, j'ai vu se dessiner un ensemble des principes de base de la grammaire arabe : répartition des unités de la langue dans trois catégories morphologiques et grammaticales (*ḥarf, ism, fi'l*), structure consonantique du mot, flexion externe et flexion interne, structure morphophonologique du verbe, différentes formes "dérivées" ou "augmentées" du verbe, dérivation nominale déverbale et différents "schèmes de dérivation".

## 2.3. La réception des étymologies arabes du *Tesoro* : une "stratégie d'évitement".

---

<sup>126</sup> V. Lezra : « La mora encantada... op. cit., p. 490

<sup>127</sup> Jaubert, Anna : *La lecture pragmatique*, Hachette, Paris, 1990, p. 196-197. Citée par Mirela Valerica Ivan : « Implicite, présupposé et sous-entendu/Implicit, supposed and presumed/Implicit, presupus și subînțeleas », *Studii și cercetări filologice. Seria Limbi Străine Aplicate*, p. 32.

La présence d'un corpus important d'observations sur la grammaire arabe dans le *Tesoro* s'impose dès l'abord à tout lecteur un tant soit peu arabisant ; c'est pourquoi j'ai été convaincue pendant longtemps qu'un travail allant dans le même sens que le mien devait nécessairement avoir été déjà fait. Depuis la "redécouverte" du *Tesoro* par Martín de Riquer et sa première réédition moderne en 1943, des centaines d'articles ont été écrits à son sujet et je ne pouvais croire qu'aucun spécialiste n'ait pris conscience et ne se soit proposé d'étudier un phénomène aussi remarquable dans un ouvrage dont l'auteur, pourtant, selon l'avis de nombreux spécialistes, « no pretendió profundizar en las cuestiones lingüísticas y, particularmente, en las gramaticales »<sup>128</sup>, une assertion qui peut être juste si l'on ne veut considérer que la grammaire latine ou espagnole, mais qui se révèle erronée dans le cas des étymologies arabes fournies par Diego de Urrea et sans doute également dans le cas des étymologies hébraïques. Mais le statut de la langue et de la grammaire arabes dans le *Tesoro* est l'objet, de la part de nombreux spécialistes, d'une sorte de "stratégie d'évitement" : leur opinion sur les étymologies arabes tient souvent en peu de mots, empruntés d'ailleurs à Covarrubias lui-même : « En la lengua árabiga todos somos iguales fuera de algunos pocos que la saben » et « es cosa conocida que la lengua árabiga es deduzida de la hebrea ».

Comment s'expliquer cette indifférence, cette cécité, face à une composante du *Tesoro* qui n'est pourtant pas négligeable sur le plan quantitatif et moins encore sur le plan qualitatif ? Elle est dépendante du point de vue, autrement dit de la position idéologique à partir de laquelle est envisagée, ou, vaudrait-il mieux dire, n'est *pas* envisagée la question des étymologies arabes.

« L'idéologie n'est pas exclusive de la scientificité », écrit Foucault. L'évitement des étymologies arabes du *Tesoro* dépend à mon avis de différentes positions idéologiques chez les spécialistes actuels, positions idéologiques qui n'excluent nullement, bien au contraire, une démarche scientifique et qui sont peut-être à considérer, pour suivre encore Foucault, comme une "pratique discursive" parmi d'autres pratiques<sup>129</sup>. Au fil de mes lectures, il m'en est apparu principalement trois que je vais examiner tour à tour.

### 2.3. 1. Le point de vue du philohébraïsme

Le point de vue du philohébraïsme a sans doute contribué plus que tout autre à l'invisibilité des étymologies arabes. Il s'appuie sur cette remarque de Covarrubias répétée dans de nombreux articles du *Tesoro* ayant pour entrée des *palabras árabigas* : « pero la lengua árabiga es deduzida de la hebrea ». J'ai pour ma part la conviction que cette remarque n'est rien d'autre que le signal de ce que Foucault appelle une "positivité" et qu'il décrit ainsi :

Les positivités ne caractérisent pas des formes de connaissance [...]. Mais elles ne définissent pas non plus l'état des connaissances en un moment donné du temps [...]. Analyser des positivités, c'est montrer selon quelles règles une pratique

<sup>128</sup> Calero Vaquera M<sup>a</sup> L. (2011) : « *Apud Grammaticos...* », *op. cit.* p. 161.

<sup>129</sup> Foucault écrit : « L'idéologie n'est pas exclusive de la scientificité [...]. S'attaquer au fonctionnement idéologique d'une science pour le faire apparaître et pour le modifier [...] c'est s'attaquer non aux contradictions formelles de ses propositions, mais au système de formation de ses objets, de ses types d'énonciations, de ses concepts, de ses choix théoriques. C'est la reprendre comme pratique parmi d'autres pratiques ». (Foucault, M. : *L'archéologie du savoir*, *op.cit.* p. 251 et 252).

discursive peut former des groupes d'objets, des ensembles d'énonciations, des jeux de concepts, des séries de choix théoriques. Les éléments ainsi formés ne constituent pas une science, avec une structure d'idéalité définie [...]. Ils sont ce à partir de quoi se bâtissent des propositions cohérentes (ou non), se développent des descriptions plus ou moins exactes, s'effectuent des vérifications, se déploient des théories. [...]. Cet ensemble d'éléments, formés de manière régulière par une pratique discursive et qui sont indispensables à la constitution d'une science, bien qu'ils ne soient pas destinés nécessairement à lui donner lieu, on peut l'appeler *savoir* »<sup>130</sup>.

Le philohébraïsme des lexicographes humanistes du 16<sup>e</sup> siècle est bien un "savoir", une "positivité", une "pratique discursive", qui figure en tant que telle dans le *Tesoro*. Mais elle n'y figure pas seule. D'autres savoirs sur la langue s'exposent dans ses pages, en particulier un savoir, et plutôt des savoirs, comme on le verra, sur la langue arabe.

Prenons par exemple les premières lignes de l'article de Dominique Reyre intitulé « Cuando Covarrubias arrimaba el hebreo a su castellano... »<sup>131</sup> :

Entre el incalculable número de los lectores del primer diccionario castellano unilingüe, el *Tesoro* y su *Suplemento* de Sebastián de Covarrubias, muy pocos son en realidad los que se fijan en las líneas escritas en caracteres hebreos ni se preguntan por qué el lexicógrafo intentó, por decirlo así, "arrimar el hebreo a su castellano".

On pourrait s'exprimer dans des termes très semblables au sujet des étymologies arabes et parier que, parmi le nombre incalculable des lecteurs du *Tesoro*, il y en a fort peu –et même apparemment aucun- qui se soient attachés à déchiffrer le détail d'étymologies semblables par exemple à celle d'*almenara*<sup>132</sup>, et qui par conséquent aient réfléchi à la signification ultime de tous ces détails de grammaire arabe dans le premier dictionnaire monolingue du castillan. Mais si, dans les vingt années qui se sont écoulées depuis la parution de l'article de Reyre, la situation qu'elle dépeint est devenue moins vraie car les spécialistes du *Tesoro* n'omettent plus de signaler la présence de l'hébreu et un certain nombre d'entre eux le prennent comme objet d'étude, il n'en est pas de même pour la présence de l'arabe qui est restée invisible. Or beaucoup des réflexions faites par Reyre au sujet de l'hébreu dans le *Tesoro* sont tout aussi valables pour l'arabe.

Par exemple, Reyre souligne que « [...] el interés particular que manifestó Covarrubias por el idioma hebreo [...] le llevó a apropiarse de los mecanismos lingüísticos de este idioma ». Je dirai qu'il en est de même pour l'arabe car Covarrubias, par la médiation de Diego de Urrea, a eu accès aux principes fondamentaux de l'arabe et son intérêt pour cette langue est amplement démontré par l'importance qu'il attache précisément aux

<sup>130</sup> Foucault, M. : *L'archéologie du savoir*, op. cit., p. 245 et 246.

<sup>131</sup> Reyre, Dominique (1997) : « Cuando Covarrubias arrimaba el hebreo a su castellano... », *Criticón*, 69, 1997, p. 5-20.

<sup>132</sup> ALMENARA: [...] Diego de Urrea afirma ser árabe y en su terminación desirse *menaretun*, del verbo *nevere* que vale resplandecer o dar luz. Es nombre local y tiene la *elif* por acento, contra la mensura de los nombres locales, porque la letra del medio, que es *l vau*, defectiva, se convierte siempre en *elif*, acento [...]. Pour son élucidation, v. Neyrod, D. : *Grammaire arabe et grammaire des arabismes castillans dans le Tesoro de la lengua castellana o española de Sebastián de Covarrubias [1611]*, inédit, p. 86, 104-105, 144-145.

enseignements de ce dernier. Des expressions telles que « yo doy mucho crédito a Diego de Urrea porque sabe la lengua magistralmente », répétitives dans le *Tesoro*, ne sont certes pas anodines.

Ce que Reyre dénomme le “panhébraïsme” de Covarrubias renvoie, écrit-elle aussi,

al problema más general de la valoración del sustrato cultural hebreo en la historia intelectual de España. Empero, dado el impacto de la lexicografía en la transmisión de las ideas y creencias, el aspecto lingüístico, aunque poco estudiado, no es nada secundario y constituye una de las facetas más originales del fenómeno de la apropiación.

Je considère, tout comme Reyre, que l’aspect linguistique dans le *Tesoro* est loin d’être secondaire ; mais aussi que l’impact de la lexicographie dans la transmission des idées et des croyances concerne au tout premier chef l’héritage culturel arabe dont une grande partie passe par les mots. La longue citation de Carlos Calderón qui va suivre prend toute la mesure de cette transmission. Dans son entreprise d’interprétation de la fable du *tesoro de la mora encantada*, Calderón écrit :

[...] al emerger de la cueva [Covarrubias] llevaba en sus manos las relucientes joyas que la cultura andalusí había generado con fuerza radiante a lo largo de los siglos; los moriscos fueron privados de su voz ancestral araboablante e hispano-islámica, fueron excluidos por una sociedad que aspiraba a un monolitismo que, en tanto eje de aglutinación nacional, sólo existía en su imaginación. Covarrubias –siempre quejoso del escaso tiempo que tenía para llevar adelante su tarea [...]– pudo sin embargo incorporar parte importante, ya que no toda, de la tradición cultural de los dominados y expulsados. Así a lo largo del *Tesoro* [...] 711 [entradas] corresponden a voces originadas en la lengua árabe o relacionadas con ella [...]. La cultura andalusí incorporada al léxico cotidiano a través del *Tesoro*, implicó en principio un usufructo del vocabulario arábigo y en consecuencia un profundo enriquecimiento del castellano. [...] A lo largo del diccionario se evidencia de qué manera, al decir de María Soledad Carrasco Urgoiti, es posible detectar “la realidad de una España singularizada por la presencia de la minoría morisca y por una honda veta de cultura mudéjar que rebasaba las fronteras étnicas” y también la existencia de un elemento morisco permanente acallado incorporado a la sociedad cristiana. [...] el *Tesoro* es « parte central de esa especie de callado archivo interior que comenzó a formarse luego del genocidio<sup>133</sup> a que se sometió a uno de los componentes de la sociedad hispánica moderna; sociedad en la cual la presencia islámica se sigue detectando como *parte importante del discurso de los españoles*. [...] ese fue el papel del *Tesoro*, prescribir y ordenar (pero no proscribir) y así lo hizo: reflejó la sociedad de su época aunque lo llevó a cabo tan fielmente, que introdujo y fijó para siempre lo que se había eliminado políticamente del horizonte social. [...]; el carácter prescriptivo (del *Tesoro*) lo convirtió aun más en un elemento de fijación de ese imaginario morisco que subsiste en la sociedad hispánica, en tanto la obra del genial maestrescuela de Cuenca fue la principal autoridad en la confección de las

---

<sup>133</sup> S’expliquant du terme ‘genocidio’ pour désigner l’expulsion des Morisques, Calderón cite Márquez Villanueva : « Es preciso entender, ante todo, que lo que el vocablo “expulsión” significaba, dentro de su contexto histórico, era una paliada alternativa genocida, frente a quienes no se retraían de propugnar un genocidio sangriento [...] » et Mikel de Espalza, qui considère ‘la expulsión como solución final, como exclusión de la convivencia nacional hispánica, como destierro perpetuo, como exilio del que no se vuelve ». v. Márquez Villanueva, Francisco: *El problema morisco (desde otras laderas)*, Madrid, Libertarias, 1991; Mikel de Espalza: « La moriscología como ciencia histórica, en la actualidad », *L’Expulsió dels Moriscos. Conseqüencies en el mon islamic i en el mon cristià*. Actas del Congrés Internacional 380 aniversari de l’expulsió dels moriscos, Barcelona, Generalitat de Catalunya, 1994.

posteriores [...] los españoles, que al mirarse a sí mismos negaban la presencia del otro morisco, en realidad lo tenían dentro de sí y lo incorporan definitivamente al normatizar la lengua, esto es, el pensamiento y el orden de la representación »<sup>134</sup>.

C'est moi qui souligne l'expression « parte importante del discurso de los españoles », partageant entièrement la conviction, comme je l'ai exposé précédemment, que la langue et l'héritage culturel arabes (plutôt que la seule "presencia islámica") représentent une clé indispensable à l'interprétation du discours de la littérature du Siècle d'Or. S'il en est ainsi également pour l'hébreu, c'est à un moindre niveau. Et en parlant de clé, je soulignerai comme il est dommage que dans son *Prólogo segundo* à l'édition de Arellano et Zafra du *Tesoro*, prologue intitulé « Las llaves del *Tesoro* de Covarrubias », Reyre ait si peu utilisé la clé de l'arabe, à laquelle elle ne consacre qu'une phrase qui suffit à effacer tout protagonisme de l'arabe dans le *Tesoro* :

Así cuando nuestro canónigo alega raíces árabes (tomadas de los etimologistas partidarios de los orígenes arábigos del idioma castellano como Diego Urrea y el Padre Guadix) no olvida precisar que la lengua árabe «desciende» del hebreo, restituyendo así su preeminencia a la lengua santa (ver ABDALÁ).

Mais pour en revenir à ma lecture du précédent article, Reyre y écrit encore :

Por su intermediario [de Pedro de Palencia, profesor d'hébreu à Salamanque] el lexicógrafo pudo entrar en contacto con judíos y consultar a algunos rabinos cuya presencia se toleraba en la época, por razones filológicas, lo que recordó en el *Tesoro*, diciendo : « de un gran rabino oí que... [article GODO] »<sup>135</sup>.

Covarrubias fait état de la même façon, de ses contacts personnels avec « los arábigos », par exemple à l'article AZAFRÁN : « He comunicado la etimología del nombre azafrán con grandes arábigos [...] » ou ÇARCA : « Cierta persona, perita en la lengua, me afirma que en arábigo se dize çarca la mujer que tiene los ojos azules » et dans bien d'autres encore. Selon un décompte emprunté à Moreno Moreno<sup>136</sup>, ce sont 75 étymologies arabes pour lesquelles Covarrubias invoque l'autorité de "los arábigos" - des arabisants et/ou des Morisques lettrés de son entourage ? - en précisant un contact personnel comme dans les exemples précédents, ou en restant dans la

---

<sup>134</sup> Calderón, Carlos : « Covarrubias y el 'Tesoro' de la mora encantada ... » *op. cit.* p. 254-256.

<sup>135</sup> Reyre, D. « Cuando Covarrubias... » *op. cit.* p. 10.

<sup>136</sup> Moreno Moreno M<sup>a</sup> Águeda (2012) : « Los orígenes del idioma castellano en el *Tesoro* », Battaner Moro *et al.* (eds), *Historiografía lingüística, líneas actuales de investigación*, vol. II, Nodus Publikationen, Münster, p. 645-654 (653-654). Comme bien d'autres, Moreno Moreno ne voit dans les étymologies arabes du *Tesoro* qu'une stratégie visant à ancrer le castillan dans l'hébreu. Observant à juste titre que « los orígenes arábigos de la lengua castellana se documentan, se revisan, se perfeccionan y se autorizan en el *Tesoro* », elle n'en conclut pas moins que « Y siempre, al final se vinculan todos a la lengua hebrea – "es arábigo corrompido del hebreo" ». Elle considère que pour Covarrubias « en su praxis y conocimientos en el modo de hacer etimologías, no es tan necesario hallar la etimología verdadera como determinar el origen de las voces analizadas en las raíces hebreas, sostenida esta teoría en el estado de corrupción de la lengua arábica »

généralité comme par exemple « AÇAFATE : los arábigos dicen ser nombre suyo [...] »<sup>137</sup>.

Enfin, Reyre s'intéresse à la tradition dans laquelle s'inscrivent les connaissances de Covarrubias sur l'hébreu et la même question doit être posée au sujet de l'arabe. Le thème du positionnement des étymologies arabes dans une tradition est en effet fondamental pour mes propres analyses également, car considérant l'intégration simultanée dans le *Tesoro* des étymologies de Guadix ancrées dans l'arabe vernaculaire andalou devenu la « langue des Morisques ») et de celles de Urrea, ancrées dans l'arabe classique et la tradition grammaticale arabe, je vois dans la « positivité » ainsi représentée, le dépassement de l'opposition idéologique, alimentée par l'affaire des « Plombs » de Grenade, entre l'arabe patrimonial, la langue des Morisques, et l'arabe, langue de culture et d'étude<sup>138</sup>. De sorte que le positionnement implicite de Covarrubias sur la question de la langue arabe, si cruciale à son époque, est non plus politique mais scientifique et fait du *Tesoro* un premier jalon sur la route de *l'arabismo científico* ; un ouvrage novateur et non plus retardataire, contrairement à ce que lui ont reproché bien des spécialistes, à l'instar de Manuel Seco qui dénonce à la fois le caractère fantaisiste des étymologies et le retard scientifique de leur auteur<sup>139</sup>.

Mais revenons aux places respectives que les spécialistes actuels accordent à l'hébreu et à l'arabe dans le *Tesoro* : elles sont aussi à considérer, me semble-t-il, du point de vue non plus d'une « position idéologique » comprise comme « positivité » foucauldienne, mais d'une idéologie plus ou moins militante en faveur de l'hébreu. On ne peut manquer en effet d'être troublé par cette observation de Fórneas Besteiro concernant le décompte des hébraïsmes dans le *Tesoro* : « Persona de tan acentuadas simpatías pro-judías como mi querido y respetado amigo D. David Gonzalo Maeso, calcula que, en un total de unas *cinquenta* voces, obtenido al sumar las listas de Eguílaz y del *Diccionario* de la Real Academia Española, « aun sobran algunas, por ser nombres propios [...], o por tratarse de vocablos de procedencia más bien aramea por su forma [...], o por ser de uso específicamente judío y no estar incorporados al léxico español [...] o ser simplemente una expresión verbal »<sup>140</sup>, qui laisse entendre en creux que, à l'encontre de toute déontologie scientifique, il serait naturel que « las acentuadas simpatías pro-judías » de

---

<sup>137</sup> Ou encore « **azarcón** : Es cierta ceniza o tierra de color açul [...] y que cerca de los arábigos valga cosa açul *zarcón* no hay duda pues al que tiene los ojos açules llamamos çarco » ; « **Júcar** : [...] Uno de los dos ríos que pasan por Cuenca : [...] pero los arábigos afirman ser nombre suyo » ; « **anegarse** : [...] Los arábigos dicen ser verbo suyo, corrompido de *ahneque* que vale ahogarse », etc.

<sup>138</sup> Pour plus de développement, v. Neyrod D. : *Grammaire arabe... op. cit.* p. 170-174.

<sup>139</sup> Seco, Manuel (2003) : « Un lexicógrafo de la generación de Cervantes », *Estudios de Lexicografía española. Segunda edición aumentada*, Gredos, Madrid, p. 185-201. Il écrit p. 189 : « En el terreno lingüístico, su base científica no es, pues, ni muy moderna ni muy sólida para su tiempo. Considera suficiente equipaje para la tarea su conocimiento del latín, el griego y el hebreo, además de su cultura humanística. Para él, aunque no lo declare, como para sus predecesores y para muchos de sus herederos, la etimología es cuestión de ingenio ».

<sup>140</sup> Fórneas Besteiro, José María (1988-89) : « Los hebraísmos del *Tesoro* de Covarrubias », *Miscelánea de Estudios Árabes y Hebráicos (MEAH)*, U. de Granada, vol. 37-38, p. 223-247 (p. 224).



Gonzalo Maeso, conditionnent le nombre d'hébraïsmes castillans identifiés par lui.

Cette approche militante peut prendre la forme d'une lecture très sélective, comme celle que pratique Dominique Reyre qui, considérant la théorie du mimétisme phonétique inspiré de l'hébreu et appliqué par certains grammairiens au castillan, illustre ses propos par l'article GUIÑAR du *Tesoro*. Reyre écrit : « El lexicógrafo siguió poniendo en práctica esta teoría mimética en su etimología del verbo castellano « guñar » que, según él, venía del signo hebreo « sheva », que consiste en dos puntitos colocados por los Masoretas debajo de una consonante para indicar la ausencia de su vocalización y la necesidad de pronunciarla con la precedente o la siguiente »<sup>141</sup>. En réalité, cet article ne mentionne pas le 'sheva' et ne fait allusion à la graphie de l'hébreu qu'à titre comparatif. Le lexicographe y déclare que 'guñar' « es nombre arábigo y trae origen de la palabra *gizme* ». Il s'agit en fait du mot arabe /jizm/ dérivé de la racine verbale /jazama/ 'couper, trancher'; comme terme grammatical, /jizm/ signifie 'apocope'. Covarrubias applique ce terme au signe graphique qui va noter l'apocope, le /sukūn/, signe circulaire semblable à un 'o', qui surmonte la consonne pour indiquer qu'elle représente la fermeture syllabique et c'est à ce propos qu'il rappelle la graphie de l'hébreu : « y como los hebreos ponen debaxo de la dicha letra dos puntillos uno sobre otro, los arábigos ponen encima una o ». Et il cite un passage de la *Gramatica Hebrea* de Juan Isaach, qui concerne uniquement la graphie et la terminologie arabes<sup>142</sup>.

D'autres articles du *Tesoro* mentionnent le *sheva*, par exemple CHISME et CERO :

CHISME : [...] Otros dizen ser nombre arábigo y averse dicho de *gisme*, chisme y chismoso; porque la *gisme* es una cierta señal, como una O pequeña, que los arábigos ponen sobre la letra [que]<sup>143</sup> retrahen a la precedente, y tiene la fuerza que el *seva* cerca de los hebreos, que son dos puntos uno debaxo del otro, que se ponen debaxo de la letra que se retrahe [...].

CERO: [...] esta figura tienen en su cuenta guarisma los arábigos y la llaman *çucum*, que tiene en la escritura el oficio y valor que el *seva* cerca de los hebreos, que es de retraher la consonante a la sílaba que precedió.

---

<sup>141</sup> Reyre D. : « Cuando Covarrubias ... » *op. cit.* p. 17.

<sup>142</sup> Voici l'article GUIÑAR tel qu'il se présente dans le *Tesoro* : « Hazer señal a uno con el ojo, cerrándole y abriéndole; y guizne, la señal con el ojo y con algún movimiento del cuerpo. Es nombre arábigo; y trae origen de la palabra *gizme*, que es cierta señal que los arábigos ponen encima de la letra que se ha de retirar con la precedente; y como los hebreos ponen debaxo de la dicha letra dos puntillos uno sobre otro, los arábigos ponen encima una o. Juan Isach, en su Gramática Hebrea dize así: *Arabes, si quando literam subsequentem praecedenti annectendam, et ad eam quasi attrahendam in pronuntiatione esse, significare volunt, effigunt ad eius literae caput circulum, o latinorum persimilem, quem ob id gisme vocant, id est, reditum, seu retractionem* [Les arabes, s'ils veulent signifier qu'une lettre doit être reliée à la précédente et presque attirée vers elle dans la prononciation, représentent au-dessus de cette lettre un cercle, semblable au o des latins, que pour cette raison ils appellent *gisme*, c'est-à-dire retour ou raccourcissement (ma traduction)]. Y así, el que guizña retrae para sí la persona, advirtiéndola se allegue a su voluntad e intención ».

<sup>143</sup> Je corrige une erreur de l'éditeur, Martin de Riquer, qui lit : « la *gisme* es una cierta señal, como una O pequeña, que los arábigos ponen sobre la letra Q; retrahen a la precedente, etc. ». Cette leçon n'a aucun sens mais n'est pourtant pas corrigée dans l'édition de Arellano et Zafra. C'est dire à quel point les étymologies arabes n'ont pas été lues !

On le voit, c'est là encore à titre de comparaison, pour clarifier un point de terminologie grammaticale arabe en même temps qu'un point de phonétique et de graphie que le *sheva* est mentionné. Interprétés au sein d'une "positivité" *incluant* l'arabe au lieu de l'exclure, il est clair que ces articles exposent avant tout des éléments d'un savoir sur la grammaire arabe, savoir acquis par Covarrubias auprès de Diego de Urrea ou d'autres arabisants de son entourage, ou par ses lectures.

Les différents articles de Reyre ont notablement contribué, au cours des vingt dernières années, à mettre en lumière les étymologies hébraïques du *Tesoro* et à accréditer une attitude "panhébraïsante" de Covarrubias qu'elle définit ainsi : « Empleamos la expresión de "panhebraísmo" en su sentido literal para designar la voluntad de reducir los demás idiomas semíticos — árabe, fenicio, caldeo, siríaco— al idioma hebreo » et qui prendrait la forme de "un auténtico mimetismo cultural", le lexicographe appliquant ses connaissances de l'hébreu au castillan par le biais de procédés imitatifs de type morphologique, phonétique et lexical<sup>144</sup>.

Reyre a également souligné ce qu'elle a considéré comme une présence notable dans le *Tesoro* de l'exégèse biblique. Voyant dans Covarrubias un disciple d'Arias Montano et de Pedro de Palencia, elle donne des exemples d'exégèse littérale dans le *Tesoro* (entrées ALMENDRA, ZARAGÜELLES) et souligne le fait que « en no pocas ocasiones, la exégesis literal lleva Covarrubias a tratar las voces hebreas como si fueran castellanas, es decir 'castellanizarlas', o al contrario, a tratar las voces castellanas como si fueran hebreas, 'hebraizándolas' » (entrées ASNO, ARRAAX)<sup>145</sup>. Elle voit également dans ce que Covarrubias appelle 'poner letra por parte' et 'trastrueque de letras' des procédés exégétiques de la kabbale juive.

En réalité, les étymologies hébraïques du *Tesoro*, bien que, contrairement aux étymologies arabes, elles aient fait l'objet -à la suite de Reyre et sans grand esprit critique- d'un certain nombre d'études récentes, étaient restées sous-évaluées du point de vue linguistique jusqu'à la parution en 2013 de la longue étude de György Sajó, intitulée « Las etimologías hebreas de Sebastián de Covarrubias : procedimientos declarados y subrepticios en el *Tesoro de la lengua castellana o española* », publiée en deux parties dans le *Boletín de la Real Academia Española*<sup>146</sup>. La deuxième partie, à travers l'étude du système de transcription de Covarrubias, de ses sources, de ses méthodes étymologiques explicites et implicites, des différents types de falsification qu'il fait subir aux mots castillans pour y retrouver des mots hébreux -falsifications phonétiques et sémantiques, manipulations grammaticales, invention de mots hébreux, etc- fait le tour de la question des étymologies hébraïques sur le plan linguistique. Dans la première partie, faisant le point sur les études de Fórneas-Besteiro, Brigitte Lépinette, Francisco Javier Perea Siller et Dominique Reyre,

---

<sup>144</sup> Reyre, D. : « Cuando Covarrubias... *op. cit.*, p. 6

<sup>145</sup> Reyre, Dominique (2006) : « La Biblia en el *Tesoro* de Covarrubias. Cuestiones filológicas y exegeticas », *Insula* 709-710, Enero-Febrero 2006, U. de Navarra, p. 22-32 (p. 24). V. aussi Reyre, D. (2006) : « Prólogo segundo. Las llaves del *Tesoro* de Covarrubias », *Tesoro de la lengua castellana o española*, Ignacio Arellano & Manuel Zafra (eds.), Iberoamericana/Vervuert, p. XLV-LXV.

<sup>146</sup> Sajó, G. : « Las etimologías hebreas de Sebastián de Covarrubias : procedimientos declarados y subrepticios en el *Tesoro de la lengua castellana o española* », *BRAE*, T. XCIII, Cuaderno CCCVII, Enero-Junio 2013, p. 125-153 et Cuaderno CCCVIII, Julio-Diciembre 2013, p. 492-520.

Sajó invite à accueillir avec circonspection les analyses et les conclusions de cette dernière, considérant, sur la base de nombreux exemples, que

el estudio de Reyre de 1997 ofrece una valiosa exposición de la formación y las fuentes hebreas de Covarrubias pero nos parece insuficiente el estudio de los métodos etimológicos al haberse centrado en unos pocos casos marginales o casi excepcionales<sup>147</sup>.

Sajó critique en fait point par point les procédés imitatifs invoqués par Reyre pour affirmer le “panhébraïsme” de Covarrubias. Il s’agit des étymologies “physiomimétiques”, dont Reyre ne signale qu’un seul exemple, à l’entrée BESAR<sup>148</sup>, et au sujet desquelles Sajó déclare :

Si las etimologías fisiomiméticas parecen un método harto excepcional en Covarrubias, ni siquiera queda del todo claro que las aplique realmente en algún caso referido al hebreo<sup>149</sup>.

Il s’agit également des étymologies de type onomatopéique dont Reyre donne les exemples des articles GANGOSO<sup>150</sup> et ARRAAX<sup>151</sup>, AY et GUAYA dans lesquels Sajó voit surtout le fait que

Covarrubias fondamentalement affirme que los sonidos españoles son transcripción de ciertos sonidos guturales hebreos.

Il ajoute que n’ayant trouvé lui-même qu’un seul exemple additionnel de cette pratique, il ne peut la considérer comme une pratique propre de Covarrubias. Il critique également ce que j’ai appelé plus haut la “lecture sélective” que pratique Reyre, lorsque, dans le *Prólogo segundo* de l’édition du *Tesoro* par Arellano et Zafra,

---

<sup>147</sup> Sajó, G. : « Las etimologías hebreas... » *op. cit.*, p. 131.

<sup>148</sup> « BESAR : *Latine oscular, aris. Beso, latine osculum, nombre diminutivo, tanquam parvum os, porque el beso se da con la boca, y para ello la fruncimos y achicamos, lo qual se haze pronunciando la letra V o B, y assi llamamos hazer el buz llegar a besar con grande reverencia, summis quod aiunt labiis, como haze la mona. El nombre entiendo averse tomado de los hebreos, que a una de las letras, o por mejor decir puntos o vocales llaman quibuz, que es la V señalada en tres puntos atravesados en esta forma ֿ y porque se juntan los labios para pronunciarla, y se haze lo mesmo para besar con respeto, el tal beso llamaron buz ».*

<sup>149</sup> Sajó, G. : « Las etimologías hebreas... » *op. cit.*, p. 131.

<sup>150</sup> « GANGOSO : El que habla por las narizes, con voz como la de la ganga; y tomaron este nombre de la pronunciación de una letra hebrea dicha *gain* ֿ, *profertur enim in profundo guturis cum adminiculo flatus narium, graece υπορινοϋ, qui obscure per nasum loquitur* ». (*ibid.*),

<sup>151</sup> Reyre invoque « el ruido producido por la pronunciación de la consonante gutural ‘Ayin’, propia del hebreo [en vérité cette consonne appartient aussi à l’arabe], [de la cual] derivó las voces castellanas ‘gangoso’, ‘arraax’ así como la interjección ‘ay’ y la voz ‘guaya’, por evocar dichas voces a quien habla desde el fondo de la garganta con ayuda de un soplo nasal » (« Cuando Covarrubias arrimaba el hebreo... » *op. cit.* p. 16). Ces lectures me semblent très rapides car l’article AY ne mentionne nullement le ayn (« [...] El hebreo con la letra ֿ a, y la iot ֿ forma esta mesma interjección, salvo que interpone la vau ֿ, ֿֿֿ *oi, dolentis et exclamantis vox* [...] ») et GUAYA dit le chose suivante : « Es lo mesmo que guay, y el uno y el otro nombre tiene origen del ay, empeçado a formar con la letra gutural g de que usan mucho los hebreos; y assí quando ellos lloran dezimos que hacen la guaya. » Quand à l’article GUAY, il déclare : « Es voz italiana [...] ».

se esfuerza también en demostrar orígenes hebreos en aquellos componentes árabes, griegos y latinos del español que va encontrando. No podemos negar sus manifestaciones explícitas, pero una lectura atenta de varias entradas del *Tesoro*, sin menospreciar las ambigüedades de la entrada *Lengua* ya puestas en evidencia por Lépinette en 1989, suscita dudas sobre tal convicción<sup>152</sup>.

Sajó fait référence au passage suivant de l'article LENGUA du *Tesoro* où, ayant retracé « la venida de diversas naciones a España : como fueron lydios, babilonios, traces [...] », Covarrubias prend en compte explicitement les emprunts faits par l'espagnol aux différentes langues qui ont été parlées en Espagne.

Los cartaginenses y los romanos vinieron en competencia unos de otros y la señorearon, aunque al cabo los romanos quedaron señores de toda España, y como vencedores introduxeron su lengua romana y se hablava y escrivía como en Roma. Pero entrando los godos en ella, la corrompieron y mezclaron vocablos suyos [...]. Últimamente, después de la pérdida de España, señoreándola los moros, introduxeron muchos vocablos árabes, que se mezclaron con la lengua castellana y los judíos también nos comunicaron vocablos hebreos y tenemos algunos otros que inmediatamente vienen de la lengua griega [...].

Ce passage soutient une tout autre théorie de l'évolution des langues, il appartient à une autre "positivité" que celui qui a été lu "sélectivement" par Reyre au début du même article, et où s'exprime en effet la théorie de l'hébreu, langue- mère de toutes les langues:

Lo cierto y sin contradicción es que la primera lengua que se habló en el mundo fue la lengua hebrea, infundida por Dios a nuestro primero padre [...]. Desta confusión [la Tour de Babel] resultaron las setenta y dos lenguas en que se dividieron [...]; y no es de maravillar que en lenguas muy extrañas se hallen algunas palabras que tiren a las hebreas, pues desgajándose della, como de su madre, llevasen algún rastro de su primer origen [...].

La conclusion de l'étude de Sajó va à l'encontre de la théorie du "tout hébreu" propagée par Reyre et rejoint au contraire celle que m'a suggérée l'étude des étymologies arabes, c'est-à-dire l'inscription du *Tesoro* dans les débuts d'une théorie étymologique moderne. S'appuyant sur le traitement des hébraïsmes castillans chez Valverde, Del Rosal et Covarrubias, Sajó écrit :

En mi opinión estas afirmaciones de tres etimologistas independientes, sorprendentemente unánimes en su ambigüedad, revelan el proceso inicial de cambio de paradigma en la teoría de las lenguas: se intenta defender aun la vieja teoría establecida teológicamente acerca de los orígenes del lenguaje, pero su convicción es cada vez más débil. Nuestros autores parecen ser *a la vez* los últimos defensores de la teoría monogenética del hebreo y los primeros difusores de las teorías modernas acerca de los préstamos de palabras y de los procesos de interacción entre lenguas y culturas diferentes<sup>153</sup>.

Je ne connaissais pas encore l'étude de György Sajó lorsque, interloquée par les "lectures sélectives" de Reyre et curieuse de me faire une opinion personnelle sur le statut des étymologies hébraïques du *Tesoro*, j'ai réalisé une

---

<sup>152</sup> Sajó, G. : « Las etimologías hebreas... » *op. cit.*, p. 131.

<sup>153</sup> Sajó, G. : « Las etimologías hebreas... » *op. cit.*, p. 153.

première étude sur ce sujet, présentée en 2013 au Colloque LIBeRo de Montpellier et publiée en 2015<sup>154</sup>. Abordant le sujet par un tout autre côté que Reyre et que Sajó, celui du “compagnonnage” entre étymologies arabes et hébraïques, il m’a semblé utile, pour une saine appréciation des unes comme des autres, de partir de leur tradition grammaticale respective. Il faut avoir en effet bien présent à l’esprit que, si la tradition grammaticale hébraïque s’est initialement formée sur la tradition arabe<sup>155</sup>, elle diffère de celle-ci par l’importance de sa part exégétique qui, selon Kukenheim, s’explique au moins partiellement par le fait que « les Arabes avaient eu l’avantage de décrire une langue vivante, [alors que] les Juifs devaient ressusciter une langue morte et dont, en outre, les traditions ne concordaient pas entre elles »<sup>156</sup>. Les grands grammairiens juifs médiévaux sont aussi de grands exégètes de la Bible. Cette longue tradition grammatico-exégétique, depuis M<sup>e</sup>nahem ben Saruq au 10<sup>e</sup> siècle, se transmet jusqu’aux grammairiens hébraïsants du 16<sup>e</sup> siècle, soit directement, soit par le biais de la traduction –par exemple Alfonso de Zamora, qui a enseigné l’hébreu dans les universités de Alcalá et de Salamanque dans la première moitié du 16<sup>e</sup> siècle, a traduit en latin les œuvres exégétiques de David Qimhi- et se poursuivant avec les différents professeurs qui se succèdent dans la chaire d’hébreu de Salamanque doit nécessairement atteindre Covarrubias qui y étudia l’hébreu entre 1565 et 1571. Et il faut souligner que l’exégèse, fondée sur la réflexion analogique et les phénomènes de transposition, métathèse et hypallage, fait partie des *outils d’analyse de la grammaire de l’hébreu biblique*, qu’il s’agit d’une méthode *scientifique* –dans une certaine “positivité” bien sûr- et non d’un arsenal d’expédients à finalité idéologique.

Mon intention est donc de souligner que les étymologies hébraïques du *Tesoro* ne sont peut-être pas à interpréter uniquement comme résultat de l’adhésion proclamée –bien qu’ambigüe- de Covarrubias au credo humaniste selon lequel l’hébreu est la langue-mère de toutes les langues mais aussi comme mise à l’épreuve de sa formation d’hébraïsant : d’une part en rappelant implicitement, par la juxtaposition des étymologies arabe et hébraïque, l’origine commune des deux traditions grammaticales, d’autre part en utilisant les outils d’analyse spécifiques de la grammaire de l’hébreu biblique. Des réflexions telles que celle qui conclut l’exposé des deux étymologies à l’article ALMÁRTEGA vont dans ce sens et révèlent par ailleurs une distance critique

---

<sup>154</sup> Neyrod, Dominique (2015) : « Relire les étymologies hébraïques à la lumière des étymologies arabes dans le *Tesoro de la lengua castellana o española* de Sebastián de Covarrubias (1611) », Diana Esteban Ramos & Marie-Hélène Maux-Piovano (dir.), *ReCHERches* n°14 (Culture et Histoire dans l’Espace Roman), Presses Universitaires de Strasbourg, p. 69-84.

<sup>155</sup> V. Kouloughli, Djamel E. : « Les débuts de la grammaire hébraïque », *Histoire des idées linguistiques*, Sylvain Auroux (dir.), Tome I *La naissance des métalangages en Orient et en Occident*, Pierre Mardaga Editeur, Liège-Bruxelles, p. 283-292. Kouloughli écrit (p. 284) : « Le Gaon Saadiah Ben-Joseph marque la naissance de la troisième et plus décisive étape de la constitution d’une réflexion métalinguistique sur l’hébreu. Il est en effet considéré comme le véritable fondateur de la linguistique hébraïque [...]. L’apparition de Saadiah Gaon sur la scène, et la radicale nouveauté du discours qu’il tient sur la langue hébraïque, ne peuvent se comprendre que rapportées au contexte historique et culturel dans lequel il a baigné. Ce contexte est celui des communautés juives dans le monde arabe au Xe siècle ». Le *kutub al-luḡah* de Saadiah Gaon, rédigé en arabe, est la première grammaire connue de l’hébreu.

<sup>156</sup> Kukenheim, Louis : *Contributions à l’histoire de la grammaire grecque, latine et hébraïque à l’époque de la Renaissance*, Leiden, E.J. Brill, 1951, p. 92.

du lexicographe par rapport à celles-ci. Il écrit en effet : « A los que no supieren la lengua hebrea les ha de parecer todo algaravía, así el arábigo como el hebreo ; los que tienen noticia de la lengua santa me defenderán »<sup>157</sup>. Les incohérences et les différents types de falsifications relevées par Sajó sont peut-être davantage l'œuvre d'un disciple insuffisamment formé que celle d'un faussaire. C'est l'effort de rigueur scientifique qui se lit dans les étymologies arabes du *Tesoro*<sup>158</sup> qui m'incite –par analogie, sans doute !- à créditer Covarrubias de la même posture dans le cas des étymologies hébraïques, contrairement à Or Hasson qui, comparant lui aussi une étymologie arabe et une étymologie hébraïque pour le même mot, “almohada”, conclut : « lo que le importa [a Covarrubias] es comprobar, lógica o ilógicamente, la supremacía “del hebreo, que es la primera raíz de todas las lenguas y particularmente de la arábigo” incluso a costa de contradecirse a sí mismo y de violar la razón morfológica tanto hebrea como árabe »<sup>159</sup>.

Finalement, mon point de vue est que tant les étymologies hébraïques qu'arabes et latines sont traitées dans le *Tesoro* selon une méthode *scientifique* ; mais une méthode scientifique entrant dans des “positivités” bien différentes. Pour les étymologies hébraïques, il existe en outre d'autres aspects de la question : par exemple, pourquoi Covarrubias a-t-il donné une étymologie hébraïque à quelques centaines de mots castillans et non à tous ? On répondra que ces étymologies, outre celles qu'il a pu fabriquer lui-même, lui ont été transmises par ses maîtres ou par ses lectures, mais cela ne fait que reculer la question. En fait, à la suite de certaines observations que j'ai faites moi-même, trop fragmentaires pour que je puisse en faire état ici, je me demande si ces étymologies ne sont pas à mettre en rapport avec des concepts ou des épisodes-clé de la Bible. L'exploration de cette piste fournirait un ou plusieurs très intéressants sujets de thèse mais il en est d'autres car si les étymologies hébraïques du *Tesoro* s'inscrivent dans le domaine de l'histoire de la langue et de l'histoire des idées linguistiques, elles peuvent également être abordées dans le cadre de la linguistique du signifiant, ancrées comme elles le sont dans la question de la motivation du signe et de la manipulation du signifiant.

### 2.3.2. Le point de vue de la lexicographie contemporaine

Revenant à mon examen des différentes pratiques discursives qui entraînent l'évitement des étymologies arabes du *Tesoro*, j'en vois une autre dans le fait que le *Tesoro* a été en priorité l'affaire des lexicographes et que la science lexicographique a connu, au cours du dernier demi-siècle, une évolution remarquable. « Después que en la década de los setenta del pasado siglo se desarrollara la teoría sobre los diccionarios [...] el estudio y la descripción de las obras lexicográficas han cambiado radicalmente » écrit Ignacio Ahumada qui poursuit : « El camino de perfección recorrido por nuestra disciplina en los

<sup>157</sup> Pour l'analyse des étymologies arabe et hébraïque de “almártega”, v. Neyrod, D. : « Relire les étymologies hébraïques... » *op. cit.* p. 78.

<sup>158</sup> On m'objectera que les étymologies arabes sur lesquelles je base cette affirmation sont celles de Diego de Urrea : mais comme je le montre dans mon inédit, il existe différents indices d'une communication soutenue entre Covarrubias et Urrea sur ce sujet, et même d'une initiation de Covarrubias à la grammaire arabe. V. Neyrod, D. : *Grammaire arabe... op. cit.* p. 156-158.

<sup>159</sup> Pour les étymologies arabe et hébraïque de “almohada”, v. Neyrod, D. : « Relire les étymologies hébraïques... » *op. cit.* p. 71-73.

últimos cuarenta años no deja de sorprender ni a propios ni a extraños »<sup>160</sup>. Cette perfection même, les exigences de la méthodologie et le haut degré de systématisme des études actuelles de lexicographie ont pu être un frein à l'interprétation des données internes de l'ouvrage considéré.

J'en donnerai pour commencer l'exemple non du *Tesoro*, mais de la *Recopilación...* (1593) de Guadix<sup>161</sup>. En effet, on peut lire en conclusion d'un article récent sur « La información gramatical en el *Diccionario de arabismos* de Diego de Guadix », mené de façon extrêmement minutieuse et avec beaucoup d'érudition par une spécialiste en lexicographie : « Es indudable, por lo que respecta a Diego de Guadix, que su metalenguaje gramatical y su labor lexicográfica ya resulta insuficiente para la práctica lexicográfica moderna » !<sup>162</sup> Une telle conclusion n'a guère de quoi surprendre ni intéresser. Mais ce qui est par contre surprenant, c'est que Moreno Moreno, pourtant éditrice et spécialiste du *Diccionario de arabismos* de Guadix, n'accorde dans cet article qu'une place marginale à l'information sur la grammaire arabe : ayant souligné « el interés de Diego de Guadix en dar múltiples razonamientos propios de la lengua y gramática árabe » et que « esta información de carácter gramatical cubre algunos aspectos sobresalientes de la gramática árabe, principalmente, sobre declinación y particularidades fonéticas de la lengua árabe [...], elle se contente de répertorier dans une longue note toute l'information grammaticale sur l'arabe qu'elle a recueillie dans une douzaine d'articles du *Diccionario* (ALGARABÍA, ALMARBÓN, ARRELDE, CHISTE, etc.) auxquels il conviendrait d'ailleurs d'en ajouter beaucoup d'autres. Mais dans un ouvrage comme la *Recopilación*, dont l'auteur proclame haut et fort la plus haute antiquité de la langue arabe<sup>163</sup> ce n'est pas une place secondaire mais au contraire principale qu'occupe l'information sur la grammaire arabe. D'autant plus qu'il arrive qu'elle court circuite l'information sur la grammaire espagnole, comme dans le cas de l'article défini, espagnol et italien, qui d'après Guadix ne provient pas du latin *ille* mais de l'article arabe *al*, comme on le lit sous l'entrée AL du *Diccionario* :

También es un artículo que en arábigo significa todo lo que en castellano estos artículos; *el, la, lo* y también lo que estos artículos italianos: *lo, li, la, le*, los cuales artículos españoles e italianos no entiendo que son corrupciones del pronomen latino: ILLE, ILLA, ILLUD, sino del dicho artículo arábigo AL. [...]<sup>164</sup>.

---

<sup>160</sup> Ahumada, Ignacio (2011) : « Enciclopedia y diccionario de lengua : el estatuto lexicográfico del Tesoro (1611) ». *Académica* n°6, *Boletín de la Real Academia Conquense de Artes y Letras* (Enero-Diciembre 2011), p. 19-29.

<sup>161</sup> Il en existe deux éditions récentes: Guadix, Fray Diego de (2007) : *Diccionario de arabismos: recopilación de algunos nombres arábigos/Diego de Guadix*, Moreno Moreno, M<sup>a</sup> Águeda (ed.), U de Jaén; Guadix, Fray Diego de (2005) : *Recopilación de algunos nombres arábigos que los árabes pusieron a algunas ciudades*, Bajo Pérez, E & Maillo Salgado F. (eds.), Ediciones Trea, Gijón.

<sup>162</sup> Moreno Moreno, M<sup>a</sup> Águeda (2009) : « La información gramatical en el *Diccionario de arabismos* de Diego de Guadix (1593). *Revista de Lexicografía*, XV (2009), p. 59-78 (p. 76). (Souligné par moi).

<sup>163</sup> V. Guadix, Fray Diego de (2007) : *Diccionario de arabismos... op. cit.* p. 12 : « Y así, si halláremos algún vocablo o verbo que fuere común a los árabes y españoles o italianos, o a otra cualquier gente, no podemos dezir que la lengua arábigo lo tomó de las lenguas española o italiana, o de alguna de las demás lenguas, sino que la lengua española o italiana, o otra qualquiera, lo mendigó y tomó de la lengua arábigo como de lengua más antigua ».

<sup>164</sup> Guadix, Fray Diego de (2007) : *Diccionario de arabismos... op. cit.* p. 40.

Mais dans cette même entrée AL, Moreno Moreno ne retient que le passage suivant :

Es un artículo que -en arábigo- significa todo lo que -en castellano- estos artículos: *el, la, lo*<sup>165</sup>.

Moreno Moreno souligne à plusieurs reprises l'objectif particulier de Guadix dans son *Diccionario* :

[...] dicha información [gramatical] no es gratuita. Al contrario, antes sirve para sostener toda la metodología de derivación formal de las palabras registradas en su intento de hallar las raíces etimológicas de éstas en la lengua árabe<sup>166</sup>.

El propósito de la obra de Guadix está dispuesto en un único quehacer: el estudio formal y semántico, en tanto a su etimología, de las voces de origen árabe que registra<sup>167</sup>.

Mais elle n'en donne qu'un seul exemple, celui de *amo* (« AMO: Lllaman en España a 'el señor o patrón de alguna casa o familia de siervos o criados'. El nombre es 'AM que -en arábigo- significa 'tío'. Y corrompiéndolo le hacen acabar en -o, y dicen *amo*, que como digo significaría 'tío'. [...] ») et n'en tire aucune conclusion. Loin de mettre en lumière cet aspect absolument particulier et incontournable de l'information grammaticale dans le *Diccionario* de Guadix, elle le gomme et ne se fixe finalement pour objectif que d'estimer dans quelle mesure cette information répond ou ne répond pas aux critères de la lexicographie contemporaine. Ce qui la conduit à reconnaître modestement (je dirais presque *tristement*)

la presencia de principios de gramática inherentes en su obra y justipreciar que, a pesar de elaborar un vocabulario de léxico restringido, supo inventariar léxico representativo de toda la tipología morfológica de la lengua, señalando, incluso, algunos procedimientos sintácticos de construcción<sup>168</sup>

au lieu des passionnantes implications pour la grammaire historique de l'espagnol, pour l'historiographie linguistique et pour l'histoire tout court qu'on attendrait. En vérité, le traitement de l'information sur la grammaire arabe chez Guadix<sup>169</sup> reste un sujet à peu près vierge et fournirait un et même plusieurs excellents sujets de thèse.

### 2.3.3. Le point de vue 100% non-arabe

---

<sup>165</sup> Moreno Moreno, M<sup>a</sup> Águeda : « La información gramatical en el *Diccionario de arabismos...* *op. cit.* p. 64.

<sup>166</sup> Moreno Moreno, M<sup>a</sup> Águeda : « La información gramatical en el *Diccionario de arabismos...* *op. cit.* p. 63.

<sup>167</sup> Moreno Moreno, M<sup>a</sup> Águeda : « La información gramatical en el *Diccionario de arabismos...* *op. cit.* p. 71.

<sup>168</sup> Moreno Moreno, M<sup>a</sup> Águeda (2009) : « La información gramatical en el *Diccionario de arabismos...* *op. cit.* p. 76.

<sup>169</sup> L'article de Federico Corriente « Notas lingüísticas acerca de la *Recopilación de algunos nombres arábigos* de Diego de Guadix », *Estudios de dialectología norteafricana y andalusí* 9 (2005) p. 93-114, fournit les plus intéressantes critiques sur la façon dont l'arabe andalou est reflété dans cette œuvre mais ne réalise nullement un tel projet.



Pour en revenir au *Tesoro* de Covarrubias, il n'a pas manqué d'auteurs, cependant, qui ont souligné l'impuissance de la lexicographie contemporaine et de ses rigoureuses exigences formelles à s'approprier un texte lexicographique inscrit dans un contexte culturel et intellectuel bien différent du nôtre. Ainsi Gutiérrez Cuadrado et Vidal qui écrivent :

Creemos que para comprender y valorar a Covarrubias es necesario situarse en el espíritu de la época, como reconoce Lope Blanch (1990 : 200), que intenta en cuestiones etimológicas « romper una lanza en pro de la labor cumplida por Covarrubias »<sup>170</sup>.

et qui critiquent le fait que, contrairement aux historiens des sciences, lesquels ne reprochent pas à Galilée de ne pas avoir formulé la loi de la gravité ou aux historiens de la littérature qui ne reprochent pas à Juan del Encina de ne pas écrire selon la perspective de l'écriture théâtrale du XXe siècle, « en cambio, pocos historiadores de la lexicografía renuncian a comentar el escaso valor que las etimologías de Covarrubias tienen en la actualidad »<sup>171</sup>. Tout au long de cet article très bien documenté et argumenté, les auteurs s'emploient à revaloriser le travail étymologique de Covarrubias et à défendre l'idée qu'il lui revient l'honneur d'avoir écrit « el primer diccionario etimológico del español »<sup>172</sup>.

De ce premier dictionnaire étymologique de l'espagnol, les étymologies arabes apportées par Diego de Urrea constituent l'un des plus beaux fleurons. Mais les auteurs n'en ont cure car, ont-ils décidé, « no nos referiremos ni a las etimologías hebreas, a las que se refiere Reyre varias veces (2006a y 2006b) ni a las árabes ». On croit comprendre bien sûr que n'étant compétents ni en hébreu ni en arabe ils préfèrent s'abstenir, s'en remettant aux articles de Reyre pour les étymologies hébraïques et faisant une impasse complète sur les étymologies arabes. Ce qui les conduit à affirmer que « Covarrubias no se preocupó excesivamente de los fundamentos teóricos de su discurso etimológico »<sup>173</sup>, dans la mesure où il disposait des *Etymologies* d'Isidore de Séville, du *De Verborum significatione* et des principes de l'exégèse biblique. Une affirmation qui soulève au moins deux critiques : d'une part l'absence, dans la mention des sources de Covarrubias, des spécialistes des étymologies arabes, Tamarid, Guadix et bien sûr Diego de Urrea ; d'autre part l'ignorance de l'indubitable caractère théorique d'un grand nombre d'étymologies arabes où, à travers les apports de Diego de Urrea, de Diego de Guadix et les prolongements qu'on peut attribuer à Covarrubias lui-même, s'esquisse une théorie, ou une *proto-théorie*, de l'évolution phonétique et sémantique des formes. On pourrait résumer la situation en soulignant le fait qu'il se dessine dans le *Tesoro* une sorte de hiérarchie au sommet de laquelle Diego de Urrea,

---

<sup>170</sup> Gutiérrez Cuadrado, Juan & Vidal Mónica (2011) : « Covarrubias en la encrucijada : la espesa selva del *Tesoro* », *Académica* n°6, p. 419. Voir aussi Lope Blanch, Juan M. (1990 [1986] : « Otro aspecto de la relación entre Ménage y Covarrubias ». *Estudios de Historia lingüística Hispánica*, Madrid, Arco/Libros, p. 193-200.

<sup>171</sup> Gutiérrez Cuadrado, Juan & Vidal Mónica (2011) : « Covarrubias en la encrucijada ... *op. cit.* p. 431.

<sup>172</sup> Gutiérrez Cuadrado, Juan & Vidal Mónica (2011) : « Covarrubias en la encrucijada ... *op. cit.* p. 452.

<sup>173</sup> Gutiérrez Cuadrado, Juan & Vidal Mónica (2011) : « Covarrubias en la encrucijada ... *op. cit.* p. 437.

qui donne les étymons arabes ‘en su terminación arábica’ (i.e. dans la forme de l’arabe classique) « sabe la lengua con mucho fundamento ». Les étymons fournis par Guadix présentent généralement la forme, non de l’arabe classique mais de l’arabe andalou ; néanmoins, ses étymologies sont souvent considérées par Covarrubias comme semblables ou équivalentes à celles de Urrea. Enfin, face à l’arabe (classique ou andalou), une variété linguistique attribuée aux « moriscos de España » représente l’étape ultime de l’évolution.

Une semblable indifférence au contenu grammatical arabe du *Tesoro* s’étale dans l’article -par ailleurs très dense et documenté- de Calero Vaquera, intitulé « *Apud Grammaticos...* ». L’auteur, comme je l’ai mentionné plus haut, considère que Covarrubias s’est peu intéressé aux questions grammaticales mais elle se propose néanmoins de « recoger y sistematizar en lo posible los comentarios que sobre temas lingüísticos se encuentran diseminados a lo largo de las páginas del *Tesoro* », précisant que son objectif est d’apporter « alguna novedad a los muchos y excelentes estudios que los especialistas han dedicado a la monumental obra lexicográfica del que fuera canónigo de la Catedral de Cuenca ».

Une nouveauté de taille aurait été de recueillir, sinon en les explicitant, au moins en les mentionnant, les informations grammaticales fournies par Diego de Urrea au sujet des arabismes. Mais elle n’y fait aucune allusion et fait d’ailleurs disparaître Diego de Urrea de la scène du *Tesoro* en citant Brigitte Lépinette<sup>174</sup>, qui selon elle,

ha realizado un minucioso estudio, al que poco más se puede añadir, de las fuentes a las que recurrió Covarrubias para determinar las « formas, definiciones y comentarios lingüísticos » que aparecen en el *Tesoro* y que reduce a las siguientes[...] para las etimologías árabes la *Recopilación de algunos nombres arábigos* (1593) de Diego de Guadix y, de Francisco López Tamarid el *Compendio de algunos vocablos arábigos introducidos en la lengua castellana* (1585)<sup>175</sup>.

On peut difficilement se montrer plus sélectif dans une lecture car, s’il est vrai que Lépinette ne cite à la page 297 de son article que « les écrits de Guadix et López Tamarid pour les étymologies arabes », elle avait souligné auparavant, à la page 283, l’importance accordée par Covarrubias à l’expertise de Diego de Urrea :

En ce qui concerne l’arabe dans le *Tesoro*, les étymologistes ou simplement spécialistes de cette langue cités par Covarrubias sont au nombre de trois : Diego de Urrea, Francisco López Tamarid (1585) et le P. Diego de Guadix (1593). [...]. Covarrubias qui ignorait l’arabe devait donc faire confiance à ses sources entre lesquelles il distingue tout particulièrement Diego de Urrea [...].

Calero Vaquera cite également García-Macho qui écrit :

Observamos que sus etimologías, en general, no tienen una base científica, ya que se limita a decir que un vocablo es de tal lengua sin razonarlo, o en otras ocasiones lo que hizo fue apoyarse en otras autoridades ; no obstante, comprobamos que en muchas ocasiones acierta [...]. Otras veces, como se comprenderá, son erróneas

---

<sup>174</sup> Lépinette, Brigitte (1989) : « Contribution à l’étude du *Tesoro de la lengua española o castellana* (1611) de Sebastián de Covarrubias ». *Historiographia Linguistica* XVI :3, 257-310 (1989).

<sup>175</sup> Calero Vaquera, M<sup>a</sup> Luisa : « *Apud grammaticos...* » *op. cit.* p. 163.

[...], pero hay que pensar que no podemos exigir en el siglo XVII los conocimientos que poseemos en la actualidad<sup>176</sup>.

Or, ces observations ne peuvent être acceptées sans critique. On ne peut en effet pas parler des étymologies du *Tesoro* “en général” dans la mesure où différentes méthodes étymologiques sont appliquées. Celles qui sont héritées de l’étymologie médiévale par *expositio*<sup>177</sup>, ou par *origine*<sup>178</sup> qui reposent sur l’analogie phonique et sémantique ; celles qui reflètent l’évolution de l’étymologie, à la Renaissance<sup>179</sup>, d’une part dans le sens de la primauté de la sémantique sur la phonétique<sup>180</sup>, d’autre part dans l’effort de remontée des langues nationales à l’hébreu<sup>181</sup>. Celle enfin qui sous-tend les étymologies arabes de Diego de Urrea qui, centrées sur la structure morphologique des mots arabes (racine, affixes, dérivation) et sur des caractéristiques de leur évolution vers le castillan, placent en réalité le *Tesoro* sur le chemin de la linguistique historique moderne. L’arabe est commenté comme langue historique, ayant évolué d’une forme classique vers une forme régionale et dont de nombreux mots, « corrompidos por el vulgo », sont entrés à part entière dans la langue espagnole. Et si, en effet, la plupart du temps ces étymologies sont correctes -ce qui finalement veut simplement dire qu’elles sont en accord avec celles que produisent les étymologistes modernes-, lorsqu’elles ne le sont pas, les raisons en sont objectives et elles ne retirent rien à la méthode étymologique, fondée sur l’évolution historique -phonétique, morphologique et sémantique- d’une langue à une autre, et que Covarrubias complète, d’une certaine façon, par les étymologies de Guadix et par des observations sur la langue des *moriscos de España*.

#### 2.4. L’analyse linguistique

Le point de vue que je défends est une autre *pratique discursive*. Il ne s’appuie que sur des considérations linguistiques au vu desquelles je peux affirmer que les étymologies de Diego de Urrea sont si solides que ses erreurs mêmes sont suggestives. Si elles semblent être dues à l’ignorance de certains processus évolutifs comme dans le cas de *alguazil*, *albufera*, *alcarraza*<sup>182</sup>, elles ouvrent

---

<sup>176</sup> García-Macho, María Lourdes (2006) : « La lexicografía monolingüe: Sebastián de Covarrubias ». *Ínsula* 709-710, p. 13-16 (p. 15).

<sup>177</sup> Par exemple « BEZERRO : *quasi* bobcerro, buey cerril, buey joven ».

<sup>178</sup> Par exemple « BIAZAS : las alforjas de cuero ; según algunos se dixerón viaças, *a via* por ser para camino, otros del verbo griego βιαζομαι, *biazome*, *impleo*, porque se llenan de lo necesario para el viaje. Muchos las llaman bizazas, y está corrompido el vocablo de birsaças, *a byrsa*, nombre griego βυρσα, *corium*, y de allí birsazas, coriáceas, alforjas de cuero ».

<sup>179</sup> Voir sur ces questions Buridant, Claude (1990) : « Définition et étymologie dans la lexicographie et la lexicologie médiévales ». *La définition*, Librairie Larousse, 1990, p. 43-59.

<sup>180</sup> Par exemple cette autre étymologie du mot *bezerro* : « del nombre latino *vitulus*, *vezerro*, V en B, la T en su aspirada Z, la R en L, como en otras muchas dicciones ».

<sup>181</sup> Par exemple cette étymologie pour le mot *alguazil* : « podriamos dezir que algazil es hebreo, del verbo גזל *gaçal*, *rapere*, porque echa mano del delinquente », qui joue à la fois sur l’analogie phonique -approximative car elle fait bon marché de la labio-vélaire /w/- et sur l’analogie sémantique.

<sup>182</sup> V. Neyrod D. : *Grammaire arabe et grammaire des arabismes.... Op. cit.*, p. 99 au sujet de la neutralisation de /l/ et /r/ en arabe andalou (article ALGUAZIL) et p. 147 au sujet de la confusion entre /f/ et /h/ (article ALBUFERA), confusion vraisemblablement due à une considération graphique qui entre dans le cadre d’une évolution graphique et phonétique, de l’arabe au castillan : la spirante sourde de l’arabe /ħ/ ayant été transcrite en caractères latins

par ailleurs toute une série *d'au-delà du texte* infiniment plus prometteurs, que révèle le travail interprétatif.

#### 2.4.1. Les niveaux d'explicitation et les *au-delà du texte*

Le premier niveau d'explicitation est l'explicitation par élucidation des transcriptions et des explications grammaticales. Il révèle les problèmes techniques auxquels se heurte parfois l'étymologie de Urrea, mais il en découle d'autres explicitations, cette fois-ci par interprétation. Car la question qui se pose est celle-ci : pourquoi Urrea, arabophone et arabisant de haute volée propose-t-il des analyses apparemment fautives ?

L'examen de différents cas similaires dans le *Tesoro* me fournit un premier élément de réponse : Urrea a sa théorie de la langue arabe, laquelle s'exprime sans ambiguïté grâce à l'expression « el verbo su rayz » dans les étymologies du *Tesoro*, qui est que tous les noms sont dérivés d'une racine qui est la 3<sup>ème</sup> personne masculin singulier du verbe à l'accompli. C'est elle qui oblige Urrea à écarter l'hypothèse d'un mot primitif et à considérer tous les noms arabes comme nécessairement dérivés d'une racine verbale. Et cette théorie est aussi celle de la tradition arabisante occidentale qui, depuis le 16<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du 19<sup>e</sup>, démontre « une extraordinaire continuité du mode d'analyse morphologique, saisissable à travers le succès d'une formule simple, incessamment ressassée, parfois tacite, jamais dépassée, qui définit comme racine la forme de 3<sup>e</sup> préterit au masculin singulier »<sup>183</sup>. On mesure les implications de ce constat sur la place à accorder aux étymologies de Diego de Urrea et par ricochet au *Tesoro* dans le mouvement des Etudes arabes qui naît aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles en Europe.

Il me fournit également une question : les étymologies de Urrea sont-elles à mettre entièrement à son crédit ou appartiennent-elles déjà à une tradition arabe consignée dans des sommes lexicographiques telles que le *Qāmūs-al-Muḥīṭ* de Fīrūzābādī que Diego de Urrea avait le projet de traduire pour le cardinal Borromeo ? En vérité, les sources arabes des étymologies de Urrea restent un sujet entièrement vierge et très prometteur pour la recherche, qui permettrait de situer le *Tesoro* non seulement dans la tradition lexicographique latine mais aussi dans la tradition arabe.

Enfin, à la faveur de certaines étymologies, comme celle de *alcarraza*<sup>184</sup> où transparait en effet, comme le font observer Gutiérrez

---

par >f<, ce graphème a pu être remplacé en castillan par >h< dépourvu de réalisation sonore. Ou encore la confusion entre les sifflantes sourde simple /s/ et sourde emphatique /ʃ/ ; sourde /s/ et sonore /z/ ; en tre les vélaires simple /k/ et emphatique /q/ que fait apparaître l'élucidation des transcriptions à l'article ALCARRAZA.

<sup>183</sup> Rousseau, Jean (1984): « La racine arabe et son traitement par les grammairiens européens (1505-1831) », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, T. LXXIX, fasc. 1, p. 285-321 (p. 287).

<sup>184</sup> ALCARRAZA : [...] Diego de Urrea que es género de barro, de tierra blanca, que le suelen labrar con unos pellizcos como repulgos; y en su terminación árabe se llama *carrasetum*, del verbo *carese*, que significa pellizcar, y es así que suelen labrar este barro en la forma que dicen. Selon toute vraisemblance, le mot *alcarraza* est un emprunt à l'arabe iraquien /kurāz/ désignant une cruche à goulot étroit (v. Dozy R. et Engelmann W. H. (1869). *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, E. J. Brill, Leyde (Réimpression HardPress Publishing, Miami) p. 86-87. Corriente le fait remonter au néopersan « korāz "buche", alusivo a su forma » (v. Corriente : *Diccionario de arabismos... op. cit.* p. 136, article ALCARRAZA).

Cuadrado et Vidal<sup>185</sup> une confusion du signifié et de l'objet, il n'est pas interdit de se représenter des discussions savantes entre Covarrubias et Urrea, aboutissant, dans ce cas précis, à faire coïncider la théorie purement linguistique de la dérivation déverbale soutenue par Urrea et une « conception médiévale de l'étymologie [qui] suppose une relation d'adéquation ou de convenance entre le signifiant et la réalité »<sup>186</sup> qui serait la contribution de Covarrubias.

On voit comme ce travail d'explicitation révèle des *au-delà du texte* situés sur les plans linguistique, historique et historiographique et peut également éclairer d'un jour nouveau le rôle personnel de Covarrubias. Car une telle collaboration créative est aussi à examiner dans le cas de la terminologie grammaticale dans les étymologies arabes de Diego de Urrea. Revenant à l'article de Calero Vaquera que j'ai déjà cité, je lis que

Para ir dando fin a este rápido recuento de las ideas que sobre las lenguas y el lenguaje se encierran en el *Tesoro*, nos referiremos a los **términos gramaticales** que aparecen recogidos como entradas [...]<sup>187</sup>.

Au lieu de rechercher, comme elle l'avait fait jusque-là, l'information grammaticale disséminée dans les pages du *Tesoro*, l'auteur ne commente que la terminologie grammaticale recueillie sous forme d'entrées. Et c'est dommage car elle manque ainsi des termes grammaticaux figurant dans les étymologies de Diego de Urrea qui auraient certainement retenu son attention et ne devraient sous aucun prétexte être absents d'une étude sur l'information grammaticale dans le *Tesoro* : le trinôme *letra/sílaba/partícula*, les expressions terminologiques telles que *terminación arábica*, *mudança de las vocales*, *mensura de participio*, *participio agente*, *participio superlativo*, etc., qui toutes sont des calques de termes grammaticaux arabes<sup>188</sup>.

#### 2.4.2. Les calques

Le calque est la forme ultime de l'implicite, surtout le calque sémantique et il constitue un puissant outil d'approche de l'empreinte de l'arabe sur le castillan et un champ ouvert à la recherche. Celle-ci a commencé à l'explorer : par exemple Gilbert Fabre, au sein de l'hispanisme français, Reinhold Kontzi dans le cadre des travaux de CLEAM (*Colección de Literatura aljamiada-morisca*) ou Georg Bossong, professeur de Philologie romane à l'Université de Zurich et le groupe de chercheurs qui se situent dans sa perspective de travail sur les langues en contact. Dans le domaine espagnol, l'un des cadres privilégiés de calques sémantiques dus au contact entre l'arabe et les langues romanes est le texte *aljamiado*, dans lequel, par exemple, le verbe *reprobar*, qui a pour sens usuel en castillan “no aprobar, condenar”, s'enrichit d'une nouvelle signification, “someter a prueba”, provenant de la forme VIII /ibtalà/ du verbe arabe /balā/, traduite en castillan par ‘reprobar’. Villaverde Amieva, qui étudie

<sup>185</sup> Gutiérrez Cuadrado, J. et Vidal M. : « Covarrubias en la encrucijada... » *op. cit.* p. 445.

<sup>186</sup> Buridant, C. (1990) : « Définition et étymologie... », *op. cit.* p. 55.

<sup>187</sup> Calero Vaquera, M<sup>a</sup> Luisa: « *Apud grammaticos...* », *op. cit.* p. 185

<sup>188</sup> Voir Neyrod, D. (2014) : « Presencia de la terminología gramatical árabe en el *Tesoro de la lengua castellana o española* de Sebastián de Covarrubias (1611) ». María-Luisa Calero, Alfonso Zamorano, F. Javier Perea, M<sup>a</sup> del Carmen García Manga, María Martínez-Atienza (eds.) *Métodos y resultados actuales en Historiografía de la Lingüística*, Vol. II, Nodus Publikationen, p. 545-553.

ce cas dans son article intitulé « Aljamiado reprobar ‘someter a prueba’ », va au-delà de son identification comme calque sémantique, c’est-à-dire accroissement dans les textes *aljamiados* du signifié originel de ‘reprobar’ grâce à une nouvelle valeur sémantique ‘poner a prueba’ ; il postule que c’est l’existence même de deux verbes ‘romances’, l’un simple, l’autre préfixé, qui facilite le transfert sémantique, le préfixe tenant d’une certaine façon le rôle du morphème dérivationnel opérant dans le système des formes dérivées du verbe en arabe<sup>189</sup>. De sorte qu’en *aljamiado*, le verbe *reprobar* abrite non seulement un autre sens qu’en castillan mais aussi un autre système linguistique.

Il en va de même, non en *aljamiado* cette fois mais en castillan, et qui plus est dans le premier dictionnaire monolingue du castillan, avec la terminologie grammaticale calque de l’arabe figurant dans les étymologies de Diego de Urrea : elle abrite sous des termes grammaticaux hérités du latin et répondant aux nécessités du système de la grammaire latine et des langues qui en sont issues, un autre système grammatical, celui de l’arabe. J’ai montré ainsi dans plusieurs études que, dans les étymologies de Diego de Urrea, le terme *letra* ne pouvait être interprété selon la tradition grammaticale latine comme unité graphique et phonique mais que, formant trinôme avec les termes *sílaba* et *partícula*, il renvoyait à la catégorie du *ḥarf* de la grammaire arabe ; que *participio* ne renvoie pas au “nom portant les marques du temps (participe présent, passé, futur)” de la grammaire latine mais au “nom en relation avec les verbes” de la grammaire arabe, cette relation étant fondée sur le fait que ces noms partagent avec le verbe la même racine consonantique abstraite et la même charge sémantique, autrement dit qu’ils sont des “noms dérivés” de ce verbe ; que l’expression *mensura de participio* est ininterprétable en-dehors de la grammaire arabe, *mensura* étant un calque de l’arabe *wazn* qui désigne ce que la grammaire arabisante francophone appelle aujourd’hui “schème de dérivation”, etc.<sup>190</sup>.

Gilbert Fabre, qui de son côté a montré que les calques sémantiques de l’arabe sont également présents en castillan dans la langue usuelle<sup>191</sup>, souligne

---

<sup>189</sup> « Sobre parejas verbales romances del tipo simple/prefijado (y quizá también sobre otros modelos de derivación), con valores distintos pero semánticamente relacionados (en este caso *probar/reprobar*), se trasladarían al verbo hispánico prefijado, y precisamente a través de su prefijo, los matices y valores particulares de formas derivadas del verbo árabe ; cumpliría así el prefijo romance, en cierta medida, la función del morfema derivacional del verbo árabe, de manera que, en el caso que nos ocupa, al significado originario de *reprobar* (“no aprobar”) se ha venido a agregar el de la forma VIII árabe *ibtalà* (“someter a prueba”) », écrit l’auteur. Voir Villaverde Amieva, Juan Carlos (2008) : « Aljamiado reprobar ‘someter a prueba’ ». *Lenguas en diálogo. El iberorromance en su diversidad lingüística y literaria. Ensayos en homenaje a Georg Bossong, Hans-Jörg Döhla, Raquel Montero Muñoz y Francisco Báez de Aguilar González* (éds.), Iberoamericana/Vervuert, p. 351-367.

<sup>190</sup> V. Neyrod, D. (2010) « L’empreinte de la langue arabe sur l’analyse linguistique du castillan... », *op. cit.* ; (2014) : « Presencia de la terminología gramatical árabe... » *op. cit.* ; (inédit) : *Grammaire arabe et grammaire des arabismes castillans... op. cit.*

<sup>191</sup> V. par exemple Fabre Gilbert (2004) : « L’expression *en poridad*, modalité d’un ‘arabe silencieux’ », *Cahiers de linguistique et de civilisations hispaniques médiévales*, Georges Martin et Jean Roudil (dir.), ENS Editions, p. 159-169 ; (2005) : « La langue, l’écriture et le manuscrit *aljamiados* ou le travail silencieux de la trace », *Tigre 13*, Université Stendhal-Grenoble 3, p. 19-29 ; (2013) : « Conseiller et détenir un secret en espagnol médiéval ». *Le partage du secret. Cultures du dévoilement et de l’occultation en Europe, du moyen âge à l’époque moderne*, Armand Colin, Paris, p. 44-77 ; (2016) : « Un type de création lexicale particulier : les arabismes de l’espagnol et du portugais ». *L’innovation lexicale dans les*

que « La signification d'un emprunt [et d'un calque] constitue chaque fois un évènement qui naît au point d'intersection où convergent les contraintes de la langue et les différentes attentes déclenchées par des besoins d'expression »<sup>192</sup>. On ne saurait mieux décrire la situation qui a exigé l'élaboration de la terminologie grammaticale calquée de Diego de Urrea, laquelle se situe en effet au point d'intersection de la terminologie grammaticale héritée du latin et des besoins d'expression d'une réalité autre, celle que constitue la grammaire arabe. Cette terminologie constitue un cas de « d'arabe silencieux » selon la belle expression de Fabre<sup>193</sup> : si silencieux qu'aucun des spécialistes du *Tesoro* ne l'avait encore entendu, semble-t-il. Mais c'est que pour l'entendre, il fallait la caisse de résonance de la grammaire arabe.

Mais pas de la grammaire arabe seule. Le calque -comme l'emprunt- « véhicule un univers de discours étranger dans la langue cible mais cette dernière n'en reste pas inerte pour autant ; elle adapte ce qu'elle prend [...] »<sup>194</sup>. Elle l'adapte, autrement dit elle l'*articule* avec son propre univers, comme on adapte, comme on articule les uns avec les autres différents objets qui formeront ensuite une unique entité formée de différentes parties. Dans le cas qui m'occupe, ma question est en fait la suivante : quelle est la part de la grammaire latine dans l'élaboration de la terminologie grammaticale calquée de l'arabe ? Et elle s'accompagne d'une autre : quelle est la part de Covarrubias lui-même, non seulement dans l'élaboration de cette terminologie mais aussi des étymologies elles-mêmes ou du moins de certains passages.

C'est une question extrêmement délicate dont la réponse passe, du moins en partie, par une analyse rigoureuse de l'énonciation dans la microstructure des articles concernés. On pourrait ainsi aller plus loin que cette opinion généralement répandue et relayée par Stefan Ruhstaller (dans le cas particulier des toponymes, il faut le préciser) en ces termes : « en el terreno de las etimologías arábicas, a pesar del gran número que recoge, la aportación original de Covarrubias es muy escasa [...]. A lo sumo expresa su conformidad con la etimología que reproduce »<sup>195</sup>.

---

*langues romanes*, Isabel Desmet (dir.), *Travaux et Documents* 61-2016, Université Paris 8 Vincennes Saint Denis, p. 27-44.

<sup>192</sup> Fabre, G. (2013) : « Conseiller et détenir un secret en espagnol médiéval », *op. cit.* p. 77.

<sup>193</sup> V. Fabre, G. (2004) : « « L'expression *en poridad*, modalité d'un 'arabe silencieux' », *Cahiers de linguistique et de civilisation hispanique médiévales*, Georges Martin et Jean Roudil (dir.), ENS Editions, p. 159-169, qui écrit : « malgré leur triomphe sur l'arabe, le castillan ou l'aragonais n'empêchèrent pas une sorte 'd'arabe silencieux' de parcourir les galeries accessibles de leur système linguistique »<sup>193</sup>. Fabre interprète cette interférence linguistique dans une perspective politique « comme la dernière bataille des vaincus » et écrit encore ailleurs<sup>193</sup> : « Arabismes, calques, écritures et manuscrits, tout ce qui exprimait ou véhiculait la pensée profonde des Morisques aragonais donnait, en effet, à entendre une forme d'arabe ayant survécu à l'effondrement de sa base. [...] Grâce à l'annulation de l'opposition entre perdre et conserver, l'espagnol de ces derniers musulmans d'Espagne devait apparaître à ses usagers comme une simple continuité linguistique [...] ». Les calques terminologiques du *Tesoro* s'inscrivent dans une tout autre problématique et sollicitent d'autres interprétations : loin de représenter la dernière bataille d'une langue condamnée à la disparition, ils donnent à entendre une langue dans toute la plénitude de sa tradition grammaticale.

<sup>194</sup> Fabre, G. (2013) : « Conseiller et détenir un secret en espagnol médiéval », *op. cit.* p. 76.

<sup>195</sup> Rusthaller, S. (2015) : « Un aspecto poco investigado del *Tesoro de la lengua castellana o española*. La contribución de Covarrubias al estudio de los nombres de lugar », *Zeitschrift für romanische Philologie (ZrP)* 2015; 131 (2), p. 326-354 (p. 341).

### 2.4.3. Le protagonisme de Covarrubias dans les étymologies arabes du *Tesoro*

Car d'une part, il faut être conscient du fait qu'un dictionnaire tel que le *Tesoro* ("premier dictionnaire étymologique du castillan" comme le déclarent Gutiérrez Cuadrado et Vidal) est une œuvre d'une grande érudition et pas plus que dans le *DCECH*<sup>196</sup> de Corominas et Pascual on ne peut attendre que l'auteur soit l'inventeur de toutes les définitions, étymologies ou commentaires qui y sont recueillies. En vérité, l'apport original de Covarrubias réside en premier lieu dans le choix de ses sources et, en particulier dans l'importance qu'il accorde aux propositions de Diego de Urrea, et dans l'effort qu'il fournit pour entrer lui-même dans cet autre univers de référence qui constitue une partie de la forme et du sens des mots castillans : la grammaire arabe. De sorte que même dans le sens qu'il semble prêter à l'expression « *aportación original* », Rusthaller se trompe probablement car l'étude méticuleuse du contenu de chaque article concerné me paraît révéler différentes formes de contributions personnelles de Covarrubias aux étymologies arabes qu'il examine.

Comme l'écrit Foucault,

On admet qu'il doit y avoir un niveau [...] auquel l'œuvre se révèle [...] comme l'expression de la pensée, ou de l'expérience, ou de l'imagination, ou de l'inconscient de l'auteur, ou encore des déterminations historiques dans lesquelles il était pris. Mais on voit aussitôt qu'une pareille unité, loin d'être donnée immédiatement, est constituée par une opération ; que cette opération est interprétative (puisqu'elle déchiffre, dans le texte, la transcription de quelque chose qu'il cache et qu'il manifeste à la fois) [...]<sup>197</sup>.

En effet, la part de l'interprétation, de l'explicitation, est grande dans les analyses qui me mènent à cette conclusion mais elle s'appuie sur certaines certitudes, au nombre desquelles le fait, mis en lumière par les travaux de Fernando Rodríguez Mediano et Mercedes García Arenal<sup>198</sup>, que Diego de Urrea était arabophone et arabisant de haut niveau, unanimement reconnu à son époque : de là que certaines erreurs qui malmènent sérieusement la grammaire arabe semblent devoir être attribuées sans hésitation à Covarrubias lui-même.

---

<sup>196</sup> Comme l'écrit J. M. García Martín, « [...] el tratamiento de los arabismos que ofrece Covarrubias [...] aceptando para las disquisiciones etimológicas una perspectiva amplia por enciclopédica y también por crítica [es] muy lejanamente emparentada con el trabajo de Corominas [...] ». V. García Martín, José María (2012) : « Los arabismos en la macroestructura principal del *Tesoro de la lengua castellana* de Sebastián de Covarrubias » *Historiografía lingüística: líneas actuales de investigación*, Elena Battaner Moro, Vicente Calvo Fernández, Palma Peña Jiménez (eds.), vol. I., Nodus Publikationen, Münster, p. 390-399.

<sup>197</sup> Foucault, M. : *L'archéologie du savoir*, op. cit. p. 38. Je précise que Foucault désapprouve cette opération interprétative et invite le lecteur et l'analyste du discours à « se tenir prêt à accueillir chaque moment du discours dans son irruption d'évènement » (*ibid.* p. 39).

<sup>198</sup> V. Rodríguez Mediano, F. & García-Arenal, M. (2002) : « Diego de Urrea y algún traductor más: en torno a las versiones de los *Plomos* », *Al-Qantara*, vol. 23, p. 499-516; Rodríguez Mediano, Fernando (2004) : « Diego de Urrea en Italia », *Al-Qantara*, vol. 25, p. 183-201; Rodríguez Mediano, F. & García-Arenal, M. (2006) : « De Diego de Urrea a Marcos Dobelio, intérpretes y traductores de los "Plomos" », *Los plomos del Sacramonte: invención y tesoro*, Barrios Aguilera, M. y García Arenal, M. (eds.), U. de Valencia, U. de Granada y U. de Zaragoza, vol. 1, p. 297-334.



La structure du discours, l'identification des énonciateurs, la prise en charge explicite ou implicite des énoncés contribuent à cette attribution<sup>199</sup>.

Le protagonisme de Covarrubias dans les étymologies arabes ne consiste pas que dans des erreurs. Mais même ces erreurs, qui malmènent la grammaire arabe, supposent un effort de participation active à la réflexion étymologique. Covarrubias s'implique dans le décryptage des étymologies de Urrea<sup>200</sup> non seulement à l'aide des explications grammaticales que celui-ci lui a certainement fournies, mais également de sa propre connaissance de l'hébreu, comme il le révèle par ces réflexions : « Bien veo que esto no sólo es arábigo, pero es como dizen algaravía; los que supieren la lengua hebrea lo entenderán. [...] » (ALBUFERA), « esto valdrá para los que tienen noticia de la lengua arábigo, y los que supieren la lengua hebrea lo rastrearán [...] » (ALMENARA). Et c'est peut-être aussi à sa connaissance de l'hébreu que doit être attribuée l'expression terminologique “*elif (por) acento*” qui semble appartenir en propre au *Tesoro*, n'est pas un calque d'une expression grammaticale arabe et dans laquelle on peut voir, comme le suggère Covarrubias en précisant que « los que supieren la lengua hebrea lo rastrearán », une réminiscence de la terminologie des hébraïsants occidentaux. En effet, Saint Jérôme appelle *accens* des signes dont, d'après les expressions qu'il emploie pour en parler « on pourrait conjecturer tout au plus que ces signes, qui distinguaient les sens différents d'un même terme avaient quelque affinité avec les accents *toniques*, propres à désigner dans la prononciation le ton grave et aigu d'une voyelle »<sup>201</sup>. Cette hypothèse n'annule d'ailleurs pas celles que j'ai suggérées dans mon inédit, inspirées alternativement par la graphie de l'arabe classique et par la réalisation sonore en arabe andalou<sup>202</sup> ; elle ne peut qu'aller dans le sens d'une participation effective de Covarrubias à la création terminologique figurant dans les étymologies arabes.

Covarrubias va sans doute plus loin encore, en prolongeant l'étymologie de Urrea, ancrée dans l'arabe classique, par des considérations phonétiques qui nous amènent jusqu'à la forme prise par le mot en castillan<sup>203</sup>. Je dis *sans doute* car la structure des énoncés ne facilite pas, comme je l'ai mentionné plus haut, la certitude de l'attribution de certaines informations à Covarrubias ou à Urrea. A l'instar de l'erreur sur la grammaire arabe, un autre explicite soutient les attributions à Covarrubias et entraîne de nouvelles interprétations. Il s'agit de la déclaration « porque la letra S suena muchas vezes como la Ç » qui fait basculer l'énoncé dans l'univers de référence de

---

<sup>199</sup> V. Neyrod, D. : *Grammaire arabe et grammaire des arabismes... op. cit.* : les cas de *daifa* (p. 36-37), *almoneda* (p. 111), *almoxarife* (p. 114).

<sup>200</sup> Il le déclare même explicitement à l'article ATANQUÍA où, après avoir donné l'étymologie de Urrea, « Diego de Urrea dize que vale cosa que asierra o aprieta, *tenquietun*, nombre verbal, del verbo *nequeye*, que vale apretar », il poursuit : « el a es artículo, la t constitutiva *nominis*, y assí *nequietun* de *nequeye* ». Et pour terminer il précise : « Helo desmenuzado assí porque no parezca cosa desbaratada tomando todo el nombre junto ».

<sup>201</sup> « Dissertation philologique et critique sur les voyelles de la langue hébraïque et des langues orientales qui ont une liaison intime avec elle » par M. Dupuy. *Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles Lettres avec les Mémoires de Littérature tirés des Registres de cette Académie depuis l'année 1767 jusques et compris l'année 1769*.

<sup>202</sup> V. Neyrod, D. : *Grammaire arabe et grammaire des arabismes... op. cit.*, p. 145-146.

<sup>203</sup> Par exemple à l'article ALMOTAZÉN. V. Neyrod, D. : *Grammaire arabe et grammaire des arabismes... op. cit.*, p. 118-119.

Covarrubias, la réalisation des sifflantes castillanes étant un de ces thèmes favoris, qu'il évoque fréquemment, explicitement ou implicitement, à propos de mots qui ne sont pas nécessairement des *palabras arábigas*<sup>204</sup>. Mais il m'apparaît de surcroît que l'importance, dans le *Tesoro*, de la distinction entre *s* et *ç* et les réalisations que ces graphèmes prétendent représenter répond explicitement non seulement à un intérêt purement linguistique mais également à une préoccupation de la vie quotidienne en Espagne, marquée par la question des Morisques, ce que prouve la répétition insistante de remarques telles que : « nosotros conocemos los que son moriscos con hazerles pronunciar cebolla y ellos dizen sebolla » (CECEAR), « Con este vocablo pruevan a los que sospechan ser moriscos, porque pronuncian sebolla [...] » (CEBOLLA), ainsi que des allusions au fameux *schibbolet* de la tradition juive que Covarrubias assimile sans ambiguïté au *sebolla/cebolla* espagnol<sup>205</sup>.

Les informations sur des évolutions phonétiques extrêmement importantes pour la grammaire des arabismes castillans, telles que celles qui sont consignées dans l'article ALMOTAZÉN peuvent-elles être néanmoins attribuées sans hésitation à Covarrubias ? Ou s'agit-il d'informations provenant de Urrea et prises en charge par Covarrubias sans indication de leur auteur ? ou provenant du milieu intellectuel morisque et/ou arabisant avec lequel Covarrubias était certainement en relation dans le cadre du « vivísimo debate -en el que participó [...] un gran número de eruditos- que tuvo lugar en la España de finales del siglo XVI acerca de la etimología árabe de buena parte del léxico de los romances ibéricos y de la toponimia peninsular » que mentionne Ruhstaller<sup>206</sup>. Il serait bien périlleux de se prononcer et ce n'est pas non plus nécessaire pour conclure que Covarrubias ne s'est pas contenté d'enregistrer passivement les étymologies arabes de Urrea, de Guadix ou d'autres, leur faisant aveuglément confiance en raison du fait que « En la lengua arábica casi todos somos iguales, fuera de algunos pocos que la saben ; y assí hemos de dar crédito a los peritos en ella ».

## 2.5. Le contexte socioculturel dans l'Espagne du tournant des 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècle : la langue arabe entre interdiction et fascination.

Prendre au pied de la lettre cette déclaration du lexicographe pour apprécier les étymologies arabes du *Tesoro*, c'est non seulement méconnaître le contenu linguistique de ces étymologies mais aussi le contexte socio-historique et intellectuel au sein duquel s'est élaboré le *Tesoro* et qui y est implicitement lisible. Implicitement car, pour reprendre une formulation de Georgina Dopico le *Tesoro* « apunta hacia lo que *no dice* »<sup>207</sup>. Dopico l'emploie au sujet de

<sup>204</sup> Neyrod, D. (2010) : « L'empreinte de la langue arabe sur l'analyse linguistique du castillan... » *op. cit.*

<sup>205</sup> V. CECEAR: [...] En el Libro de los Juezes, cap. 12, leemos aver sido muertos en cierto passo del río Jordán, quarenta y tantos mil hombres, de los de Efraín por los galaaditas, forçándoles a pronunciar esta dicción *schibbolet*, y respondiendolos ellos *sibbolet* los matavan, conociéndolos por la lengua ; como nosotros conocemos los que son moriscos, con hazerles pronunciar cebolla y ellos dicen sebolla [...]

<sup>206</sup> Ruhstaller, Stefan : « Los inicios de la investigación sobre el arabismo léxico en español », *Bulletin hispanique* [en ligne], 115-1/2013, publié le 1er juin 2016, consulté le 2 octobre 2016. URL. <http://bulletinhispanique.revues.org/2475>

<sup>207</sup> Dopico Black, Georgina (2011 [2001]) : « Sueños de la nación en los *tesoros* de Covarrubias », *Académica* 6, Enero-Diciembre 2011, Real Academia Conquense de Artes y

l'article JUDÍO du *Tesoro* ; et ce que ne dit pas le *Tesoro*, précise-t-elle, c'est l'expulsion des Morisques. Elle poursuit :

Covarrubias mantiene un estrepitoso silencio al respecto, a pesar de que el debate en torno a la expulsión, y la expulsión misma, coinciden con el período en que trabajaba febrilmente en la redacción del diccionario, y a pesar de los años que pasó en Valencia tratando de dotar rectorías para la instrucción de los nuevos convertidos, proyecto cuyo ímpetu político no era la exclusión, y mucho menos la expulsión, de los moriscos, sino su inclusión, su incorporación en el cuerpo nacional, mediante estrategias de asimilación cultural, religiosa y lingüística. No pretendo sugerir que Covarrubias se opusiera al edicto de expulsión, ni que abrigara sentimientos pro-moriscos [...]. Pero dada, por una parte, la atención que Covarrubias presta a la presencia árabe en España, y en particular en el idioma español, y por otra, su larga labor en Valencia, el silencio del *Tesoro* no puede dejar de chocarnos »<sup>208</sup>.

Dopico souligne à de nombreuses reprises le rôle crucial de la *langue arabe* dans le débat autour du projet d'expulsion. Et revenant au *Suplemento*, qui, contrairement au *Tesoro*, mentionne l'expulsion des Morisques et la soutient<sup>209</sup>, elle souligne que, en désaccord semble-t-il avec cette orientation idéologique, l'article LENGUA y est additionné d'un développement qui fait de l'arabe, aux côtés de l'hébreu, du grec et du latin, la quatrième langue principale parmi les soixante-douze langues surgies après le déluge et elle y voit le surgissement d'un "nouveau mystère" :

Y sin embargo surge con esta solución otro misterio suplementario, ya que queda sin resolver la cronología exacta de la corrección, y en todo caso sin abordar por qué fue *después* de la expulsión de los moriscos que la lengua árabe –oficial y definitivamente exiliada de España como lengua viva- adquiere (por lo menos en algunas versiones de la filología) el prestigio de ser una "lengua principal"<sup>210</sup>.

En réalité, l'arabe apparaît déjà dans le *Tesoro* aux côtés de l'hébreu, du grec et du latin, dans la préface « Al Letor » :

Yo he buscado con toda diligencia este tesoro de la lengua castellana y lidiado con diferentes fieras, que para mí y para los que saben poco, tales se pueden llamar las lenguas extranjeras: latina, griega, hebrea y arábica y con las demás vulgares, la francesa y la toscana, sin la que llaman castellana antigua, compuesta de una mezcla de las que introduxeron las naciones que al principio vinieron a poblar a España.

La *lengua arábica* mentionnée ici n'est probablement pas l'arabe andalou vernaculaire, la *lengua de los Moriscos*, qui représente le versant national et patrimonial du débat sur la langue arabe. Il s'agit bien plus certainement de l'arabe classique, et c'est au sujet de cette "*lengua principal*" que Covarrubias déclare : « En la lengua arábica casi todos somos iguales, fuera de algunos pocos que la saben », et précise : « Yo he consultado a Diego de Urrea, intérprete del Rey nuestro señor, y visto agunos escritos del Padre Guadix ». C'est cet arabe classique qui représente l'autre versant, international et scientifique, du débat.

---

Letras, p. 269-327 (p. 276). Ce texte est paru d'abord en 2001 comme appendice au *Suplemento...*, Dopico et Lezra (eds.) *op. cit.*

<sup>208</sup> *Ibid.*

<sup>209</sup> V. Dopico Black, Georgina (2011 [2001]) : « Sueños de la nación... », *op. cit.*, p. 283.

<sup>210</sup> Dopico Black, Georgina (2011 [2001]) : « Sueños de la nación... », *op. cit.*, p. 300-301.

La personnalité de Diego de Urrea est au centre de la perspective linguistique sur la langue arabe dans le *Tesoro* mais éclaire aussi, me semble-t-il, l'intentionnalité de Covarrubias, son positionnement idéologique dans ce débat brûlant sur la langue arabe qui lui était contemporain. La connaissance du milieu intellectuel dont sont issues ses étymologies est un paramètre incontournable de leur élucidation et fournit d'autre part la clé de tout un *au-delà du texte*. Les travaux de Fernando Rodríguez Mediano et Mercedes García Arenal ont eu pour ma recherche une importance cruciale car ils mettent en lumière la personnalité et le parcours de Diego de Urrea qui jusque là, se contentait d'être pour moi comme pour bien d'autres lecteurs du *Tesoro*, je présume, « interprète del rey nuestro señor ». Or, c'est par la médiation de Diego de Urrea que toute l'entreprise des étymologies arabes du *Tesoro* s'éclaire.

Elle s'éclaire d'une part par sa contextualisation historique et socio-culturelle<sup>211</sup> : la vie aventureuse de ce jeune garçon italien capturé par "los turcos", élevé dans la tradition linguistique et culturelle arabe, revenu dans le monde chrétien à la suite d'une nouvelle aventure et dont l'activité scientifique va se partager à partir de 1591 entre l'Espagne et l'Italie, au service du roi et des princes. Par sa contextualisation scientifique, aussi, car les étymologies de Urrea placent le *Tesoro* dans le courant de ce premier arabisme scientifique qui va de pair, à la fin du 16<sup>e</sup> siècle et au début du 17<sup>e</sup> avec un mouvement d'internationalisation, comme le montrent l'existence d'importants cercles de philologues et arabisants à Rome et à Naples et l'intérêt pour l'arabe que manifeste l'élite intellectuelle : « El interés por el árabe y por los libros en árabe era grande entre la élite intelectual italiana, como demuestran los propios contactos de Urrea con Giovan Battista Della Porta, Federico Cesi o el Cardenal Borromeo<sup>212</sup>, producto del afán por compilar libros y conocimientos científicos » écrit Rodríguez Mediano.

Le *Tesoro* se place ainsi dans un courant intellectuel novateur mais aussi dans une tradition universitaire et savante où l'arabe faisait partie du bagage scientifique des grammairiens. Sánchez de las Brozas, titulaire de la chaire de Rhétorique à l'université de Salamanque de 1573 à 1593, ainsi que de celle de grec à partir de 1576, et de celle de latin en 1593 aurait été influencé, selon Breva-Claramonte, par la tradition grammaticale judéo-arabe mais « à partir de 1560, il aurait volontairement supprimé toute allusion à d'éventuelles sources juives ou arabes, par crainte de la répression intellectuelle qui s'exerçait alors, et qui se concrétise en 1566 par l'interdiction de la langue arabe et d'un certain nombre de coutumes »<sup>213</sup>. Liaño Pacheco, de son côté, « tient pour assuré que Sanctius avait de bonnes connaissances d'arabe et

<sup>211</sup> V. Neyrod, D. : *Grammaire arabe et grammaire des arabismes... op. cit.*, p. 11-13 et les travaux de Rodríguez Mediano, et García Arenal.

<sup>212</sup> Federico Cesi (1585-1630) est le fondateur en 1603 de la Accademia dei Lincei et l'un des principaux protecteurs de Galilée. Les premiers *lincei* comptaient la langue arabe au nombre de leurs préoccupations et étaient eux-mêmes arabisants. Le philosophe napolitain G. B. Della Porta était également passionné par les langues orientales ; quant au Cardinal Borromeo, « como se sabe, tuvo un extraordinario interés por la ciencia, el conocimiento y la bibliografía, que le llevó a fundar en 1609 la biblioteca Ambrosiana de Milán » (V. Rodríguez Mediano : « Diego de Urrea en Italia » *Al-Qantara*, vol. 25, 2004, p. 183-201 (p. 194).

<sup>213</sup> V. Clérico, Geneviève (1982) : *Sanctius, Minerve, ou les causes de la langue latine* (trad. et éd. de Sánchez de las Brozas : *Minerva seu de causis Linguae Latinae*), Publications de l'Université de Lille III, 1982, p. 55.

d'hébreu car il se réfère constamment à ces langues dans ses *Etimologías* [mises à profit à plusieurs reprises dans le *Tesoro*] ainsi que dans un commentaire du livre de la Genèse conservé à la Bibliothèque de Salamanque »<sup>214</sup>. Et c'est en qualité d'arabisants que des grammairiens aussi importants que Benito Arias Montano ou Bernardo de Aldrete furent appelés à Grenade pour participer à la traduction des vingt-deux "Livres de Plomb" -ces tablettes de plomb écrites en arabe, et découvertes peu à peu à partir de 1595 dans les grottes du Sacromonte- dont le contenu tendait à réécrire une histoire du christianisme espagnol faisant aux Arabes et à la langue arabe une place fondamentale.

L'affaire des *Plomos*, « uno de los elementos culturales más espectaculares de todo el siglo »<sup>215</sup>, a causé une onde de choc dans toute la société espagnole parce que, selon Bernabé Pons, ses auteurs, les intellectuels morisques arabophones et arabisants Alonso del Castillo et Miguel de Luna, l'avaient élaborée dans ce but. Elle est le reflet d'une position idéologique sur l'antiquité de la langue arabe en Espagne et se place sur le versant patrimonial et national du débat sur la langue arabe et sur l'expulsion des Morisques. Et si elle a manqué son but, elle a paradoxalement fortifié le développement du versant scientifique de ce débat sur la langue. Non seulement en favorisant ce fait décisif de l'internationalisation des études arabes<sup>216</sup> mais aussi en éveillant des vocations chez de nombreux acteurs de la vie intellectuelle et scientifique mais aussi politique et religieuse puisque l'archevêque de Grenade lui-même se met à étudier l'arabe à partir de 1595 et que, d'après Luce López-Baralt « todo parece indicar que el arzobispo de Granada mantenía un círculo íntimo de moriscos letrados, cultivados simultáneamente en ciencias, en religión islámica e incluso en latinidad, pero identificados por sus compañeros, desde la libertad del exilio, como alfaquíes musulmanes auténticos »<sup>217</sup>. L'opposition idéologique entre christianisme et islam semble être dépassée par l'archevêque Vaca de Castro grâce à la médiation de l'intérêt scientifique comme « l'opposition idéologique entre l'arabe des Morisques et la langue arabe "pure" est dépassée dans les étymologies arabes du *Tesoro* par le choix d'une perspective linguistique qui les relie comme deux états d'une même langue »<sup>218</sup>. Il s'agit dans les deux cas d'une approche scientifique qui a l'avantage d'être une stratégie à la fois d'approche et de mise à distance de son objet, propre à permettre à ceux qui la pratiquaient de surmonter le déchirement que ne pouvait manquer de provoquer l'exclusion définitive d'une partie de la société espagnole. Comme l'écrit Ruhstaller, dans le contexte politique de la fin du 16<sup>e</sup> siècle,

cobra un significado especial el hecho de que los eruditos eligieran como camino en la búsqueda de tal identidad<sup>219</sup> el estudio etimológico –científico en definitiva según

<sup>214</sup> Clérico, *op. cit.* p. 5.

<sup>215</sup> Bernabé Pons, Luis (2009) : *Los moriscos. Conflicto, expulsión y diáspora*, Catarata, Madrid, p. 78.

<sup>216</sup> Rodríguez Mediano (2004) : « Diego de Urrea en Italia », *op. cit.*, p. 201.

<sup>217</sup> López-Baralt, Luce (2006) : " *A zaga de tu huella*". *La enseñanza de las lenguas semíticas en Salamanca en tiempos de Juan de la Cruz*, Trotta, Madrid, p. 82.

<sup>218</sup> Neyrod, D. : *Grammaire arabe et grammaire des arabismes...* *op. cit.* p. 174.

<sup>219</sup> Il s'agit de l'identité de la province de Grenade « donde la cristianización aun no había cumplido cien años, y donde todavía compartían el mismo espacio dos culturas que, a pesar de haberse influenciado recíprocamente en profundidad, se percibían como antagónicas: una

el entendimiento de la época- del léxico árabe incorporado al castellano de la región [...] por cuanto revela la aceptación y valoración positiva del legado árabe (el cultural, no el religioso, no nos engañemos). Con ello estos eruditos se movían en contra de una poderosa corriente que perseguía la marginación y aun anulación de todo lo relacionado con la cultura árabe, y que se sobrepondría y materializaría con la expulsión, muy pocos años después, de los moriscos de España<sup>220</sup>.

## 2.6. Le *Tesoro* comme monument et comme document

Le *Tesoro de la lengua castellana o española* est donc bien un monument, ce qui a été maintes fois dit en donnant au mot “monument” le sens particulier qu’il a pris en français : « ouvrage durable de la littérature, des sciences et des arts ; ouvrage de dimensions considérables » (Littré). Mais bien plus encore il est monument dans le sens étymologique de ce mot en tant qu’il perpétue imprescriptiblement le souvenir de la composante arabe de la langue espagnole car « conceder a una palabra un lugar en un diccionario la reviste de una especie de ontología lingüística : significa el reconocimiento oficial, y en cierto sentido la consiguiente canonización de su existencia en una lengua concreta »<sup>221</sup>. En ce sens, chacune des “palabras arábicas” du *Tesoro* est un “monument”.

Mais le dictionnaire, quel qu’il soit, ne recueille pas la totalité des mots existant dans une langue donnée, de sorte que « ningún diccionario practica la neutralidad ideológica, por no ser más que *parte* del idioma [...] –y como resultado de los criterios en los que se basa- lo que caracteriza al diccionario es una absoluta *parcialidad* »<sup>222</sup>. On peut étendre cette notion de *parcialidad*, au-delà du choix des mots à celui du “discours sur le mot” tenu par le lexicographe. Certes les ouvrages lexicographiques de Guadix, de Rosal, de Aldrete perpétuent également le souvenir de la part arabe de l’espagnol, mais leur “discours sur le mot” arabe -leur *pratique discursive*- n’est pas le même. Car le *Tesoro* possède une particularité : une partie des “palabras arábicas” qu’il recueille sont accompagnées de commentaires métalinguistiques qui, passés par les filtres de l’élucidation et de l’interprétation, non seulement détaillent la façon dont ces mots castillans perpétuent le souvenir de la langue arabe –et dans cette perspective, toute étymologie serait “monument”– mais aussi nous renseignent sur l’histoire des idées linguistiques et sur l’histoire collective et même personnelle, faisant ainsi de lui un précieux “document”.

---

tierra deseosa de definir su propia identidad –entonces todavía en pleno proceso de formación- y de valorarla adecuadamente y con dignidad » (Ruhstaller, S. (2013) : « Los inicios de la investigación... » *op. cit.*, p. 269).

<sup>220</sup> Ruhstaller, S. (2013) : « Los inicios de la investigación... » *op. cit.*, p. 269.

<sup>221</sup> Dopico, G. « Sueños de la nación... », *op. cit.* p. 280

<sup>222</sup> *Ibid.* p. 281

## CONCLUSION

Pour conclure cette synthèse de mon activité de recherche je voudrais souligner le rôle crucial dans mon parcours de l'*interdisciplinarité* et de la *communauté scientifique*.

D'abord l'interdisciplinarité dans ce versant de mes recherches consacré à l'héritage linguistique arabe en castillan. C'est en effet une vaste somme de connaissances sur l'arabe classique et sur l'arabe andalou qu'il m'a fallu mobiliser ainsi que sur la théorie de la langue arabe. De sorte que je n'aurais pas pu aller jusqu'au bout de mes intuitions sur la présence de la grammaire arabe dans le *Tesoro* de Covarrubias sans les travaux novateurs des arabisants français : Georges Bohas, Jean-Pierre Guillaume, Pierre Larcher, Djamel Kouloughli, Joseph Dichy, etc. Je n'aurais pas pu, d'autre part, mener à bien mes analyses linguistiques sans les travaux des spécialistes de l'arabe andalou, au premier rang desquels Federico Corriente. Quant au travail interprétatif grâce auquel j'ai pu situer le *Tesoro* dans le paysage de l'*arabismo científico* naissant, il est dépendant des données de l'histoire et de tous les aspects de la culture, ce qui appelle une nouvelle interdisciplinarité. Le chercheur à un certain moment de son parcours se trouve inclus dans une convergence d'intérêts scientifiques ou *communauté* intellectuelle et scientifique qui le soutient et le pousse sur le chemin de sa propre recherche. C'est ainsi que j'ai rencontré les travaux des historiens espagnols qui, au cours des dernières décennies, ont interrogé la place de l'arabe dans le paysage social, politique, religieux, scientifique de l'Espagne du Siècle d'Or : Mercedes García Arenal, Fernando Rodríguez Mediano, María del Carmen Barceló Torres, Manuel Barrios Aguilera, Luis Bernabé Pons pour ne citer qu'eux. Et comme hier autant qu'aujourd'hui les champs du savoir sont liés, j'ai éprouvé l'indispensable nécessité, pour prendre la mesure exacte du commentaire grammatical sur les *palabras arábicas* dans le *Tesoro*, d'envisager aussi les hébraïsmes et leur réception chez les chercheurs actuels : José Maria Fórneas-Besteiro, Francisco Javier Perea Siller, Or Hasson, Dominique Reyre, György Sajó.

Tous ces travaux, toutes ces études forment une constellation de savoirs qui soutiennent des idéologies convergentes ou divergentes en lesquelles j'ai cru pouvoir reconnaître les *positivités* ou *pratiques discursives* de Michel Foucault. J'ai consacré un assez vaste espace de ma synthèse à les mentionner et à les discuter, réalisant ainsi un travail d'historiographie linguistique. Les études d'historiographie linguistique que je présente dans mon dossier ont deux objets : d'une part la question du statut de la langue arabe dans la constitution de la langue espagnole, d'autre part celle de la réception de ce phénomène par les spécialistes de la langue -grammairiens et lexicographes- au Siècle d'Or. En élaborant cette synthèse j'ai vu s'en constituer un troisième : la réception de ce phénomène, resté *troublant*, par les spécialistes actuels de la langue et c'est encore une piste de travail qui me paraît prometteuse.

Dans le panorama historiographique relatif à ce troisième objet, la position ou *positivité* que je soutiens, fondée uniquement sur une réalité linguistique, reste bien isolée. Mon intention est de la mettre en lumière. L'objectif linguistique que je me proposais lorsque j'ai commencé à travailler à mon inédit –l'élucidation des étymologies arabes du *Tesoro*– est atteint ; l'objectif pédagogique –éclairer la lecture, souvent ardue, d'un nombre

important d'articles du *Tesoro* et de ce fait, faciliter l'accès au sens de plusieurs centaines de mots dans cet ouvrage lexicologique incontournable pour les étudiants et les spécialistes du Siècle d'Or— le sera en partie après la publication de mon inédit. Mais face au constat que les recherches sur l'empreinte de l'arabe sur la langue et la littérature espagnoles restent pratiquement absentes du champ de la linguistique hispanique française, susciter l'émergence de jeunes chercheurs dans ce domaine apparaît comme un objectif prioritaire.

Et c'est là la motivation première de mon projet de HDR. Certes, j'ai commencé, dans le cadre de mes cours de linguistique de master et d'un module d'Etudes culturelles en 3<sup>ème</sup> année, à sensibiliser mes étudiants à la question de l'héritage culturel et linguistique arabe en castillan. Mais cette question, même si on la circonscrit à la lexicographie du Siècle d'Or, est d'une grande complexité et requiert des travaux de fond qui pourraient être effectués dans des thèses de doctorat. Les sujets d'étude ne manquent pas comme je l'ai signalé à plusieurs reprises dans cette synthèse et pourraient, avec le temps, alimenter tout un pan de la recherche en linguistique hispanique.

Aujourd'hui, le seul linguiste hispaniste français ayant le même horizon de travail que moi est Gilbert Fabre. Nous avons constaté cet intérêt commun au moment où nous avons fait connaissance, au IX<sup>ème</sup> Colloque de Linguistique hispanique qui s'est tenu à Lille en 2000. Cela fait donc dix-huit ans que nous échangeons nos idées, nos projets, nos résultats, car à cette communauté scientifique qui nous lie s'ajoute une communauté intellectuelle qui rend particulièrement intelligibles à chacun d'entre nous les modes de pensée de l'autre. De sorte que notre intérêt commun pour l'héritage arabe en espagnol se double d'une approche semblable dans la perception et l'analyse du sens des mots : une approche qui met au premier plan l'expérience effective du monde, soutenue par les univers de croyance. C'est donc tout naturellement que je l'ai sollicité, le moment venu, pour être garant de mon HDR. La co-garantie de Christian Lagarde s'inscrit quant à elle dans une sorte de "filiation" intellectuelle et scientifique. C'est en effet Christian Lagarde qui a été garant de HDR de Gilbert Fabre en 2003 et le double parrainage dont je bénéficie est le reflet d'une communauté d'intérêt pour les enjeux sociaux, culturels et politiques de la langue, plus spécialement pour la façon dont les mots sont le vecteur d'un "point de vue" sur la réalité, qu'elle soit phénoménale ou sociale. On aura pu constater à la lecture de ma synthèse l'importance croissante de ce paradigme dans l'évolution de mon travail de recherche et la place que je réserve dans la saisie du sens à la réalité sociale et aux différents univers de croyance à partir desquels s'effectue le discours. Cette approche s'est épanouie dans ce versant de ma recherche qui interroge l'héritage linguistique et culturel arabe en castillan<sup>223</sup>, lequel, de ce fait, se taille une large place dans ma

---

<sup>223</sup> En écrivant le mot "castillan", je ne peux m'empêcher de penser précisément à l'article de Christian Lagarde : « Castillan, espagnol : synonymie ou conflit de nomination ? », Ariane Desporte et Gilbert Fabre (éds.) *Aspects actuels de la linguistique ibéro-romane*, Limoges, Editions Lambert-Lucas, 2011, p. 333-347, et du même coup bien sûr au beau livre d'Amado Alonso : *Castellano, español, idioma nacional*. Pour l'anecdote, bien qu'ayant toujours voulu lire ce livre, je ne l'avais pas lu et ne le possédais même pas dans ma bibliothèque jusqu'à ce que l'année dernière, mon collègue Fernando Copello, professeur de littérature espagnole à l'Université du Mans ne me le rapporte en cadeau de Buenos Aires. Magnifique intuition car je n'avais jamais parlé de cela avec lui. Quant à mon intérêt et à ma curiosité pour les dénominations *castellano* et *español*, ils remontent à l'époque de mon amitié avec Yaquicha



synthèse, et elle est appelée à se développer encore.

Elle va de pair avec cet autre versant de mon activité de recherche qui, en interrogeant le mot, ce “héros de la langue”<sup>224</sup>, dans l’effort de déchiffrement de son sens, m’a amenée à rencontrer des théories dont j’ai pu extraire du sens, un enseignement, des implications fructueuses pour mon propos, dans l’exercice même de mon activité de recherche et grâce à elle, je veux dire dans une dialectique entre mon propre questionnement et celui de la théorie.

Je cherche à situer ma pensée par rapport à ce qui existe déjà, à reconnaître la part originale que je crois pouvoir tirer de la manière dont j’ai compris et associé les pensées des autres<sup>225</sup>.

Je pourrais faire mienne cette déclaration. Et je me demande en outre : Qu’est-ce que comprendre la pensée d’un autre ? N’est-ce pas la détourner au profit de cette « part originale » que présente toute nouvelle recherche ?

Les diverses théories du sens qui ont soutenu mes investigations ont donné une forme, ont fourni le support d’une idée à mes intuitions premières ; elles ont ainsi fait progresser considérablement mes découvertes, m’ont permis d’approfondir ma réflexion, de la confronter à d’autres, d’en constater souvent la parenté ou du moins la connexité, de la renforcer de ce fait et d’accroître son intérêt scientifique. Car dans le monde scientifique (et il en va sans doute pareillement dans ces autres mondes de la création intellectuelle que sont la littérature et les arts) un travail gagne de l’intérêt -et de l’originalité- à être relié à d’autres, à entrer dans une communauté d’idées, d’intuitions, d’approches, autrement dit dans une communauté scientifique, qui marque une époque.

La nôtre est marquée par une forte empathie entre la linguistique du sens et les acquis des neurosciences. J’ai dit comment j’avais ressenti à un certain moment de mon parcours la nécessité de relier mes recherches sur le sens au paradigme de l’énaction qui a fourni une théorie, autrement dit un support intellectuel et intersubjectif, aux intuitions que j’avais eues bien auparavant en lisant Merleau-Ponty et Heidegger, et leur a permis de se développer pour se muer en concepts (discours du mot, discours sur le mot, circularité du sens, dialectique perplexe du signe et de l’objet) issus de ma propre méthodologie et de ma propre pensée, et connexes avec ceux des penseurs et chercheurs dont les travaux ont alimenté les miens. Poursuivant ma réflexion dans la perspective de ma participation à un prochain colloque<sup>226</sup> qui veut explorer sous l’angle du “nomadisme” des créations littéraires, artistiques ou des faits de l’histoire, j’ai été séduite de mon côté par le concept de “cerveau nomade”, assez solidement établi pour servir de titre à l’ouvrage de

---

Weller, qui me reprenait toujours violemment lorsque j’utilisais le mot *español* pour désigner la langue. Nul doute qu’il s’agissait d’un « conflit de nomination ».

<sup>224</sup> J’extraits cette expression de cette phrase de Maurice Domino : « [...] la langue est donc déjà de par sa nature une œuvre poétique utilisant les mêmes procédés que la littérature et les réservant au héros qu’elle s’est choisi : le mot ». V. Domino Maurice : « Texte littéraire et référentialité », *semen* [en ligne], 4/1989, mis en ligne le 3 juin 2008, consulté le 8 août 2017. URL : <http://semen.revues.org/6643>

<sup>225</sup> Fabre, G. : *Langue et manipulations linguistiques*. Document de synthèse d’activités scientifiques, inédit, 2003, p. 76.

<sup>226</sup> *Le “nomadisme” dans les mondes hispaniques*, Colloque international organisé par F. Copello, D. Neyrod et L. Valverde, Le Mans Université, 22 et 23 mars 2018.

Michèle Bourassa publié en 2006<sup>227</sup> dans le sillage des travaux de Jean-Pierre Changeux, Antonio Damasio et Joseph Ledoux. Pour Bourassa, ce concept semble lié au fait que le cerveau est « en mouvance perpétuelle »<sup>228</sup>, « qu'il se fait nomade pour savoir reconstruire ce qui le concerne au plus près »<sup>229</sup>, à savoir notre histoire, donc notre mémoire, en perpétuelle recreation.

La mobilité, est donc au centre de l'activité cérébrale : comme circulation des assemblées neuronales d'une partie à l'autre du cerveau, comme activité réflexive lorsque le cerveau

pour opérer un examen critique se connecte à ce qu'il sait déjà, à son histoire antérieure, pour mieux circonscrire ce qui est et anticiper ce qui peut advenir. [...]. Ces repères le protègent [...] contre l'indicible, puisque [ce travail de connexion] lui fournit des images, des métaphores ou des mots [...] »<sup>230</sup>

C'est moi qui souligne la dernière proposition et le mot *métaphore* m'intéresse particulièrement. Si l'on considère en effet d'une part que la faculté du langage est située dans le cortex cérébral, la partie la plus récemment développée du cerveau humain, alors que les émotions sont situées dans une partie plus ancienne, le tronc cérébral, et d'autre part qu'à la base de la production d'une métaphore, il y a une émotion, une réaction émotionnelle devant l'objet, laquelle pourra s'inscrire dans une certaine forme verbale car le tronc cérébral est en dialogue permanent avec le cortex<sup>231</sup>, il semble que les déplacements de sens qui sont codifiés par les noms mêmes de *métaphore* et *métonymie* ont une réalité matérielle qui est le jeu des connexions cérébrales. Mais ils ont aussi une portée esthétique car un mot créé par métaphore, lorsque cette métaphore, restée vivace ou revivifiée et remotivée, relance le choix émotionnel, présente toutes les modalités d'une *représentation esthétique* ou "œuvre d'art" telle que la définit J. P. Changeux :

L'œuvre d'art est destinée à la communication intersubjective des émotions, elle possède un pouvoir évocateur qui rend conscientes les mémoires à long terme (non-conscientes) et leur signature émotionnelle, qui les fait partager (par empathie) et qui possède, de ce fait, une pluralité de significations<sup>232</sup>.

Une définition qui pourrait s'appliquer également au mot, pas n'importe lequel sans doute, mais l'un de ces mots *denses*, saturés de significations, que j'ai pris comme objets de mes études de sémantique lexicale.

D'autre part, considérer dans la perspective du "cerveau nomade" la formation des images mentales en sachant qu'il y a *déplacement* des informations visuelles ou auditives d'une aire du cerveau où elles sont perçues et analysées à une autre -l'"espace de travail neuronal conscient" de Changeux<sup>233</sup> ou le "mécanisme de convergence/divergence" de Damasio<sup>234</sup>-

---

<sup>227</sup> Bourassa, Michelle : *Le cerveau nomade*, 2006. <https://www.researchgate.net/publication/236963995>

<sup>228</sup> Bourassa, Michelle : *Le cerveau nomade*, op. cit. p. 254

<sup>229</sup> Bourassa, Michelle : *Le cerveau nomade*, op. cit. p. 252

<sup>230</sup> Bourassa, Michelle : *Le cerveau nomade*, op. cit. p. 254

<sup>231</sup> « Rencontre avec Antonio Damasio: la conscience est née des émotions », *Sciences humaines* n° 224, mars 2011.

<sup>232</sup> Changeux, J. P. : *Du vrai, du beau, du bien : une nouvelle approche neuronale*, Odile Jacob, Paris, 2008, p. 507.

<sup>233</sup> V. par exemple Changeux, J. P. : *Du vrai, du beau, du bien... op. cit.* p. 231-241.

qui s'occupe de leur association et permet la représentation de l'objet ; considérer dans la même perspective leur inscription dans les mots en sachant que les neuroscientifiques ont recours au concept de "lexique auditif, ou visuel, d'entrée" dans l'"espace de travail neuronal conscient"<sup>235</sup> et de "lexique phonologique de sortie" de ce même espace de travail, c'est considérer le parcours matériel du sens lexical véhiculé par des procédés mimophoniques. Et il y a là une autre modalité de la *représentation esthétique* car « l'adéquation au réel ou *mimesis* est une des règles épigénétiques concernées par les créations artistiques<sup>236</sup> ».

Quant aux *représentations scientifiques*, telles que les décrit J. P. Changeux, j'en retiens, outre que « leur visée est de contribuer à la recherche de « vérités objectives » universelles et cumulatives qui entraînent un progrès des connaissances [...] » le fait que leurs « prédispositions neurales incluent [...] la capacité de *distanciation* »<sup>237</sup>. Ce n'est pas moi qui souligne le mot *distanciation* mais j'aurais pu le faire puisque cette notion, ou plutôt celle de *distance* est un des paramètres essentiels qui ont configuré mon activité de recherche.

Bref, l'apport des neurosciences a de quoi stimuler la réflexion du linguiste. Et peut-être plus encore de quoi stimuler son imagination. Car dans cette nouvelle orientation de la linguistique du sens, l'interdisciplinarité joue à plein mais avec une discipline d'une telle complexité, d'une telle *nouveauté* pour le spécialiste de la langue qu'il ne semble pas possible qu'il réussisse à la maîtriser de l'intérieur. Personnellement, c'est par les marges que j'entends relier mes recherches aux acquis des neurosciences, en demandant à celles-ci de m'*inspirer*, ce qui veut dire de donner un nouveau souffle à mes recherches ; en leur demandant d'apporter un éclairage, et même une *illumination*, à mes intuitions qui, même après s'être gonflées et augmentées de tous les apports de l'interdisciplinarité, restent des intuitions linguistiques.

La rédaction de cette synthèse a été pour moi l'occasion d'un dialogue ou d'une discussion avec d'autres textes, qui ont relancé mon intérêt pour des travaux déjà anciens ou qui ont entraîné ma réflexion au-delà des objectifs que je m'étais initialement fixés. C'est dire qu'elle m'apparaît, au moment d'en écrire les derniers mots, non comme une conclusion mais comme un réservoir d'idées pour mes futurs travaux personnels et pour de futures directions de thèses.

---

<sup>234</sup> V. Antonio Damasio : *L'Autre moi-même. La construction du cerveau conscient*, Odile Jacob, Paris, 2010.

<sup>235</sup> V. Changeux, J. P. : *Du vrai, du beau, du bien... op. cit.* p. 265.

<sup>236</sup> Changeux, J. P. : *Du vrai, du beau, du bien... op. cit.* p. 509.

<sup>237</sup> Changeux, J. P. : *Du vrai, du beau, du bien... op. cit.* p. 509.